38e Année. N° 13.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1er JUILLET 1931

		Pages.
abriel Hanotaux.	*Le Problème égyptien.* — III.	5
yp.	*La joy use Enfance de la IIIe République.*	35
cques Heurgon .	*Les Fouilles archéologiques en Italie* . .	53
ny Catta.	*Le duc d'Orléans.* — I.	78
uis Madelin . . .	*Une Académie latine*	100
arles Landstone.	*La Cour du Tigre bleu.* — IV.	107
dley Heathcote .	*La Bessarabie et le danger bolcheviste* .	134
orges Lecomte .	*Les Forces d'Amour.* — III	152
niel-Rops.	*Le Souvenir de Paul Adam*	187
ançois Porché. .	*Le Mouvement dramatique*	198
bert Flament . .	*Tableaux de l'Exposition coloniale.*	211

Marcel Thiébaut : *Parmi les Livres.*

Copyright 1931 *Revue de Paris*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

Sophie et Gabriel

par LOUIS BARTHOU

de l'Académie française

Souvenirs sur Georges Clemenceau

par A. KLOBUKOWSKI

Flamands et Wallons

par le COMTE CARTON DE WIART

Terre de France : Vauban

par MARTHE DE FELS

Les Religions fétichistes de l'Afrique noire

par GEORGES HARDY

Le Théâtre anglais depuis la guerre

par ROBERT DE SMET

La Crise allemande

par ROLAND DE MARES

general
Gaulon

LE PROBLÈME ÉGYPTIEN[1]

LE MYSTÈRE ÉGYPTIEN.
BYZANCE. — LA CONQUÊTE MUSULMANE.
LE CANAL DE SUEZ. CONCLUSION.

L'Égypte de ces temps sombres est soumise à l'Empereur de Constantinople et, à ce titre, elle est « occupée ». Ni indépendance, ni autonomie, ni respect.

Elle est « occupée », et elle est « exploitée ». La conquête romaine se résume en cette simple formule : « L'Égypte est le grenier de Rome », — et, quand Rome passe la main à Constantinople, l'Égypte devient le « grenier de Constantinople ».

L'*annona* est une huitième plaie, mais qui se renouvelle chaque année; et l'*annona* n'est qu'un pivot autour duquel tournent la pression du fisc, la capacité des fonctionnaires, l'exigence du grand propriétaire. « Un certain Apollos, fermier du comte Phoitammon, se voit réclamer par le propriétaire le montant des impôts qu'il a déjà payés. Sur son refus, le *topotérète*, fonctionnaire public, intervient et le fait condamner : le propriétaire fait saisir ses chevaux, seize juments, neuf bœufs, deux bêtes de labour, on lui prend son blé, son vin, soixante livres de laine; sur son recours, le tribunal le condamne à tout perdre, et, par surcroît, à une amende. » Tel est le sort du fellah.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juin.

Qui s'étonnera que l'Égypte soit en état de rébellion perpétuelle? Qui s'étonnera que, selon la loi de son histoire, étant à la fois « occupée » et « exploitée », elle soit, selon cette même loi, « divisée »: Grecs contre Coptes, propriétaires contre fellahs, chrétiens contre païens, et tout le monde contre l'Empereur!

L'Égypte n'est ni aimée, ni protégée, ni défendue : pas d'armée, ni de milices, pas de patriotisme, ni de courage. Que, du désert, une tempête se lève, et rien ne résistera, tout sera balayé.

LA CONQUÊTE MUSULMANE

On s'est étonné, peut-être, que, dans cette étude, une place si large ait été faite à la religion; c'est que, dans les longs siècles que nous venons de parcourir, la religion et la politique ne faisaient qu'un; de leur action commune dépendaient, à la fois, les mœurs et le gouvernement. Or, comme une suite logique et un héritage normal de ce long passé, il se trouve, qu'à l'époque où nous sommes arrivés, l'Égypte reçoit, du dehors, un régime social et gouvernemental qui a son principe dans l'union de la religion et de la politique, — il serait plus exact de dire dans la subordination de la politique à la religion, — l'Islam.

Islam veut dire abandon, non pas seulement abandon entre les mains de Dieu, résignation à ce qui arrive, mais aussi abandon des autres religions, délaissement des croyances antérieures, — les « croyances du livre », — religions et croyances qui ne sont que des étapes vers le but définitif que le prophète seul a connu. Le mahométisme est une religion de remplacement.

Les adhérents à l'Islam sont, sur la planète, à l'heure ou s'écrivent ces lignes, au nombre de 200 millions, et ce nombre s'accroît sans cesse; — fait considérable et qui s'impose. L'Orient tout entier, préparé par les vieilles révélations millénaires, par la conquête grecque et romaine, par le judaïsme, l'hellénisme et le christianisme, est tombé d'un seul coup aux pieds de l'Islam : renouvelé, il a vécu et il a vaincu par l'Islam; il vit dans l'Islam et, jusqu'aux profondeurs de l'Asie et de l'Afrique, il se satisfait de l'Islam. L'Égypte est

restée, en tous cas, depuis plus de mille ans un des représentants les plus vigoureux de la civilisation de l'Islam.

Mahomet appartenait à cette race des chameliers de l'Arabie Pétrée qui faisaient le transbordement par terre du commerce oriental le long des rivages de la Mer Rouge. Ces Arabes avaient, d'origine, une conception désertique et ambulante de la vie sociale, différant profondément de la conception agricole, fluviale et saisonnière des pays classiques. Ni foyer, ni maison, ni temple, à peine un tombeau. Pour eux, le souffle divin se révélait par un cri sur les « hauts lieux ». Une religion animiste, un culte dépouillé, une idolâtrie, tournée vers les astres, avec un seul et unique symbole, de caractère nomadique s'il en fut, la pierre portative, *la pierre noire, la table de la loi*, telles étaient les traditions qui s'étaient fixées peu à peu dans l'esprit de ces populations errantes, non pas pauvres mais démunies, libres comme l'air, sans attaches et sans racines, âmes lucides et nettes comme les nuits qu'éclaire leur déesse Altat (Kammerer. *Préface*).

Ces peuples n'étaient pas malheureux, mais ils n'étaient pas heureux, nomades aspirant à devenir sédentaires, commerçants, transporteurs, caravaniers, mercenaires, recherchés par les grandes civilisations voisines, mais ne pouvant y pénétrer que de biais, en jalousant le repos. L'inquiétude était leur sort, et leur vie, dépendant de leur instabilité, était à la merci des plus riches civilisations du monde oriental, et des plus dépravées, la Syrie, la Perse, l'Égypte. Depuis des siècles, ou bien ils tentaient la traversée de la Mer Rouge et, parfois ils y avaient réussi, ou bien ils surveillaient l'étroit passage du Sinaï, ou bien, errant avec leurs troupeaux d'oasis en pâtis, ils grignotaient obstinément les frontières des grands Empires; on les voyait surgir tantôt de la Nabatène, tantôt du pays du Nord, ou bien du pays des Canaan, ou même de la Syrie; à diverses reprises on les avait vus poindre en Égypte. Sur le bloc byzantin à demi ruiné, ils aiguisaient leurs dents longues. Après des siècles la tentation devenait irrésistible.

Mahomet, fils d'Abdallah, fils d'Abdelmottalib, fils de Hachem... descendant d'Adran et, par celui-ci, petit-fils direct d'Ismaël, fils d'Abraham, naquit à la Mecque vers le mois d'août 570 de l'ère chrétienne. Héritier appauvri d'une

bonne famille, il appartenait à un milieu social estimé. Quand il eut grandi, orphelin de père, élevé par sa mère, Amina, il sentit naître et se développer en lui une faculté extraordinaire, celle qui fait les grands hommes, l'intensité de la pensée et de la volonté. Son esprit était vigilant et son âme droite : on l'appelait « le loyal », *El Amin*. Un voyage que, encore adolescent, il fit en Syrie, paraît l'avoir éclairé sur ce qui se passait autour de son désert, sur le désordre moral et politique, la décadence et le délabrement de ces civilisations fastueuses qui l'entouraient. A y penser toujours, une profonde émotion religieuse l'éleva au-dessus de son temps, de la vie courante, de l'humanité; et, comme tous les esprits supérieurs, il atteignit graduellement une formule idéale reliant le ciel et la terre, l'homme et la création; et cette formule religieuse ne pouvait être que l'Unité. L'Unique; chercher l'Unique, adhérer à l'Unique, se soumettre à l'Unique! Mais une si haute conception, à savoir l'unité dans les croyances, dans la société et dans les mœurs, il fallait qu'elle fût rendue sensible et accessible au monde qu'il s'agissait de sauver. Ce qui était contemplation et rêve, d'abord, devenait nécessairement réalisation, action. Dans cet état visionnaire qui était sa vie supérieure, Mahomet entendit l'ange Gabriel lui traçant une ligne de conduite, lui dictant les paroles faites pour convaincre.

Le tout extrêmement simple; un seul Dieu, une morale usuelle et sans exigences épuisantes, une émotion religieuse constante, mais tempérée et adoucie par une règle pratique acceptée, une résignation inclinée devant la volonté divine, une hygiène à petits coups et à petits soins, entretenant la sveltesse et l'entrain du corps et de l'esprit, en un mot une sorte d'équilibre individuel raisonnable dans un corps social uni et résolu. Pour but, une vie propre, saine et fière ici-bas, puis une autre vie avec peines et récompenses, mais sans châtiments éternels, le jugement dernier, en un mot, une mise au point des autres *religions du livre*, c'est-à-dire le judaïsme, le christianisme, que l'on tend à corriger plutôt qu'à détruire; la nouvelle religion inclut l'idée d'une réforme.

Ayant quitté la Mecque, s'étant réfugié à Médine avec ses premiers adeptes, le Prophète sentit bientôt que sa mission exigeait un retour triomphal dans la grande ville religieuse et

commerciale qu'était la Mecque, et où l'on trouverait, avec les ressources nécessaires, le sanctuaire de cette idolâtrie que le prophète entendait abolir, mais en même temps la pierre sainte, les autels et les lieux saints des anciens cultes qu'il entendait respecter pour ne pas rompre entièrement, selon sa manière si prudente, avec un passé auquel les masses restaient attachées. Pour reprendre la Mecque, une expédition militaire était indispensable; d'ailleurs, le pillage des caravanes et des tribus voisines est la loi même de l'existence au désert.

Ainsi Mahomet, parmi les prescriptions fondamentales de sa religion, la Prière, le Jeûne, la Dîme, le Pèlerinage, édicta la Guerre sainte, *djihâd*. Dans le Coran, il n'est d'ailleurs fait mention de la guerre sainte que s'il s'agit de défendre l'Islamisme. Défendre, il est vrai, peut vouloir dire propager; l'interprétation eut vite sauté le pas : l'idée de la Guerre sainte par esprit de conquête fut acceptée d'enthousiasme par ces populations pauvres et belliqueuses! « D'immenses richesses, de vastes domaines récompenseraient les Arabes de leur soumission à la foi du Prophète de la Mecque[1]. »

Le chef des croyants devenu calife, la politique et la religion étaient réunies dans une seule main.

LA GUERRE SAINTE ET LES CONQUÊTES

L'Arabie mahométane avait deux voisins puissants, l'empire byzantin et la Perse; ils s'étaient affaiblis mutuellement par une longue guerre qui, après un siècle, s'achevait, en 628, par la défaite de la Perse.

Mahomet mourut le lundi 8 juin 632. Un débat s'éleva, dans la famille du prophète et dans les entourages, pour la désignation d'un successeur; et le choix se porta sur celui qu'il avait désigné lui-même, son ami, son adhérent de la première heure, Abou Bekr; la famille de Mahomet et un fort parti eussent préféré son gendre, le mari de sa fille Fatima; un premier schisme devait être la suite de ce dissentiment.

Abou Bekr avait à peine assumé le pouvoir qu'une armée, conduite par son lieutenant Kalid, entrait en Perse (633), et le vieil empire s'écroulait. Abou Bekr, sentant ses forces

1. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne.*

faiblir en raison de l'âge, transmit le pouvoir à Omar, un des quatre compagnons de Mahomet; et, sous les coups de ce chef énergique, ce ne furent pas seulement les puissances frontières de l'Arabie, ce fut l'Orient entier qui s'effondra. Bassora et Koufah en Mésopotamie furent les premières capitales de la nouvelle domination improvisée. Damas tomba en 635, puis Baalbeck, Alep, Antioche, et le lieutenant d'Omar, Amr', pénétra en Égypte (639). Bientôt le siège était mis, une première fois, devant Constantinople.

Ce succès foudroyant et dont les suites devaient se dérouler avec les mêmes faveurs de la fortune, en Asie jusqu'à la mer Caspienne, jusqu'aux frontières de la Chine, en Afrique jusqu'à la limite des déserts, et passer même les colonnes d'Hercule, résultait de l'état de déliquescence où était tombé tout l'Orient. L'événement se produisit selon cette loi historique qui veut qu'à une période de délabrement moral, succède une énergique restauration religieuse. Partout les populations, écrasées ou abandonnées, allèrent au-devant du vainqueur.

Cette race arabe, élégante, hardie, généreuse, brillante, avec ce caractère audacieux et cette allure chevaleresque qui étaient ses dons originels, présentait un tout autre attrait, certes, que cette cour sénile de Byzance, menée par les enuque et les intrigants, et dont on ne connaissait guère, au loin, que la rapacité exigeante et la faiblesse tyrannique.

La religion nouvelle était aisée, accommodante, plus abordable que la sévère religion chrétienne et, d'autre part, infiniment plus haute et plus digne que la basse superstition et l'idolâtrie subsistant encore en d'immenses contrées. Et puis, s'enrôler sous les étendards du prophète, c'était être appelé au pillage de la caravane inerme et chargée d'or qu'était devenu l'Orient hellénistique. L'Islam, n'était-ce pas enfin le triomphe des Sémites, Jérusalem étant consacré la troisième des villes saintes?

La religion de Mahomet apportait avec elle, à la fois, une organisation et une civilisation. Ces caravaniers étaient, comme on l'a observé, des intuitifs[1] : ils avaient, dans l'esprit et dans l'âme, cet instinct poétique bercé au vent du désert sous la

1. P.-J. André, *L'Islam et les Races*, p. 126; et *Littérature arabe*, par Clément Huard, p. 13 et p. 57.

coupole du ciel immense. A peine mis en contact avec les pays de la haute culture méditerranéenne, l'Islam allait s'adapter d'une façon merveilleuse à ce rôle d'héritier intellectuel de l'antiquité, qui lui était soudainement dévolu. Antara, fils de Cheddah, dont le nom devait être repris, plus tard, par les conteurs populaires du *Roman d'Antar* pour incarner le type des vertus prêtées aux paladins errants des tribus païennes, avait dans des vers magnifiques chanté la joie souveraine des combats. « Nous tournoyons comme la meule sur son axe tandis que nos sabres se rompront sur la tête des combattants. » Et, après l'Hégire, l'un des poètes des Ommayades, el Komeït, n'avait-il pas, d'un mot exquis, défini toute la noblesse de la race? « Koméït, étant Chiite et tenant pour les gens de Koufa, était lié d'une amitié proverbiale avec Tirimmâh qui était Kharédjite et tenait pour ceux de Damas, ville dont il était originaire. On leur demanda : « Étant différents en tout, comment pouvez-vous vous entendre? — Nous avons de commun la haine du vulgaire », telle fut la réponse de Koméït. Les soldats du Croissant allaient répétant la devise de leurs pères caravaniers : « Qu'est le profit sans l'honneur? »

L'historien qui a le mieux connu les mœurs des Arabes, R. Dozy, les décrit ainsi[1] : « Le Bédouin est l'homme le plus libre de la terre : « Je ne reconnais point d'autre maître que celui de l'univers, dit-il... » Les hommes se partagent en deux classes, a dit Hâtim : les âmes basses se plaisent à amasser de l'argent; les âmes élevées cherchent la gloire que procure la générosité. » « Les nobles du désert, *les rois des Arabes*, comme dit le calife Omar, ce sont les orateurs et les poètes, ce sont tous ceux qui pratiquent les vertus bédouines; les roturiers, ce sont les hommes bornés et méchants qui ne les pratiquent pas. Au reste, les bédouins n'ont jamais connu ni privilèges, ni titres, à moins que l'on ne considère comme tel le surnom de *Parfait* que l'on donnait anciennement à ceux qui joignaient au talent de la poésie la bravoure, la libéralité, la connaissance de l'écriture, l'habileté à nager et à tirer de l'arc. »

1. R. Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, t. I, p. 8.

LES ARABES EN ÉGYPTE

Amr', lieutenant d'Omar, ayant envahi l'Égypte, reprit aussitôt l'idée des anciens Pharaons, à savoir d'installer le pouvoir dans la vallée médiane, en vue, sans doute, de reconstituer l'unité. S'étant emparé de Memphis, il se fixe à Fostat, berceau de la future capitale, le Caire. Alexandrie capitula après un siège de quatorze mois.

L'Égypte, comme tout l'Orient, se rangea de plein gré au mahométisme; soumise au Califat, elle fut administrée par des gouverneurs envoyés par les capitales successives de l'Empire, Damas, Bagdad, etc., et accepta la domination des différentes dynasties qui se succédèrent, les Omeyades, les Abbassides, les Toulounides, — ceux-ci les premiers qui s'essayèrent à l'indépendance, — et puis les Fatimides, déjà maîtres de l'Afrique du Nord, et qui, se disant descendants d'Ali, substituèrent le chiisme au sunnisme. C'est leur illustre général Jahwar, ancien esclave grec, qui fonda le Caire et y établit le siège de la nouvelle dynastie : « Makrizi a raconté que Moïzz (le quatrième calife), en sa foi superstitieuse dans les astrologues, avait voulu qu'ils annonçassent eux-mêmes, par le son des cloches suspendues à des câbles de part en part de la plaine, le moment précis coïncidant avec une des phases de la lune où les charrues en commenceraient le défrichement. Il advint qu'une corneille vint se percher sur un des câbles et détermina ainsi le premier coup de choc de la charrue. La planète Mars (el Kahir) étant alors dans son évolution croissante, la ville nouvelle reçut le nom d'El Kahira. »

A peine est-il nécessaire d'évoquer ici la grandeur de ce Moyen âge arabe qui transmit aux siècles futurs les reliques les plus précieuses de la culture antique; mais il était impossible de ne pas détacher sur le fond obscur du temps le caractère original de cette invasion nouvelle, qui apporte un correctif si frappant à la décadence byzantine.

L'Islam eut des hommes : souverains, ministres, généraux, savants, philosophes, poètes, historiens, chaque génération abonde en glorieux serviteurs de l'humanité. Si l'Égypte, en particulier, se transforme, elle ne perd rien de cette activité qui avait fait d'Alexandrie un des centres éminents de l'indus-

trie et du commerce méditerranéens. Continuant à recevoir de toutes mains, elle développe son génie inventif et crée un art nouveau dans le complet et extraordinaire abandon de l'ancien art des Pharaons.

L'époque chrétienne avait emprunté à l'Arménie, à la Syrie, à la Perse, à la Grèce, des types d'architecture qui, se combinant, avaient parsemé la vallée du Nil d'églises et de monastères. Les rares débris, attestant cette création remarquable, commencent seulement à reparaître depuis les recherches faites à Antinoé, à Baouït, etc. Cet art, à son tour, donna naissance à l'art arabe égyptien.

L'Égypte du Moyen âge multipliera ces monuments à coupoles, ces mosquées, ces palais dont l'autorité architecturale imposera à l'Occident des motifs dont l'art moderne lui-même n'a pas cessé de s'inspirer. Mais, spécialement, la décoration se distingue par une abondance, une ingéniosité, une élégance, une grâce non dépassées, quand elle multiplie « ces arrangements des formes végétales et florales assurément conventionnelles, mais avec des éléments irréels des lignes géométriques et le déroulement des bandeaux calligraphiques qui constituent toujours une composition ordonnée et étonnamment rythmée, où la représentation de l'être animé ne viendra que rarement se mêler[1] ». L'écriture monumentale devient un motif décoratif d'une autorité et d'un accent sans prix, puisqu'il impose l'enseignement religieux et moral aux yeux du croyant, non sans évoquer en lui l'idée mystérieuse de la puissance du *Verbe*. Nous ne retiendrons, pour qualifier l'esprit d'un art si émouvant, que cette phrase de M. Firmin van den Bosch : « L'art pharaonique commande aux intelligences; l'art arabe s'incline avec une grâce émue vers les sensibilités. »

L'ÉGYPTE ARABE ET LE PROBLÈME MÉDITERRANÉEN

Cependant, au cours de cette nouvelle et puissante élaboration, l'Égypte, la terre de l'Angle, ne se détourne pas de la destinée qui est la sienne : n'étant spécialement ni africaine, ni asiatique, ni européenne, elle tend toujours à l'union entre

1. Gaston Migeon, *Manuel d'art musulman*, t. I, p. 235.

les trois sangs et entre les trois forces qui se rencontrent en elle. Elle s'est arrachée à son magnifique passé pharaonique, elle a refoulé la Grèce, Rome, Byzance, mais, malgré le grand déchirement religieux, elle a gardé, en tout et partout, les traditions et les contacts. Une sorte d'accoutumance lente et d'accommodement pratique préside aux relations avec les religions diverses, avec les populations antiques de la vallée et avec celles de l'autre rivage méditerranéen. Si la conquête musulmane est contenue par l'héroïsme persévérant de l'Espagne et par la superbe intervention de Charles Martel, si les croisades transportent la lutte au cœur de l'Islam, comme si la fortune de l'Europe n'attendait qu'un nouvel Alexandre pour avoir, une fois de plus, raison de l'Orient, on sent bien que, même dans cette colossale étreinte, des liens nouveaux commencent à se former.

La pensée qui conduit le fils de Blanche de Castille, ce premier des conquistadores qu'est notre saint Louis, sur la terre d'Égypte et en Tunisie, est comme le prologue d'un drame qui entraînera dans ses péripéties toute l'histoire moderne. Déjà les villes commerçantes de l'Italie ont conclu, avec les sultans d'Égypte, les pactes qui permettront de renouveler, en terre africaine, les établissements européens disparus. Au début du XIIIe siècle, le frère de Saladin, Malek el Adel, a autorisé et consolidé les premiers « fondoucs », tandis qu'en Sicile, l'État normand essaie un mariage de la croix et du croissant. On frappe des « bezants sarracénats », dont les deux faces, l'une orientale et l'autre occidentale, attestent la facilité et l'intérêt primant tout des relations commerciales. La Méditerranée reprend son rôle d'intermédiaire, et les galères de la paix se glissent parmi l'appareil de la guerre. Au XIIIe siècle, un sultan digne de mémoire, El Nasser, édicte des mesures de tolérance et d'amitié à l'égard des chrétiens; il leur confie des postes élevés dans l'administration, les emploie dans ses magnifiques constructions et l'on a pu se demander si, dans la mosquée construite par son sixième fils, la fameuse mosquée du sultan Hassan, ne se revèle pas, à certains détails, la technique des constructeurs européens.

LES TURCS ENTRENT EN SCÈNE

Cependant, de cette Asie centrale d'où sont venus tant de maux, une nouvelle offensive surgit. Dans l'édifice élevé un peu à l'improviste par Mahomet et ses successeurs, deux graves défauts, l'un de l'ordre politique, l'autre de l'ordre social, ont préparé la ruine : en politique, le système de transmission du pouvoir n'a pas été solidement établi; dans l'ordre social, l'esclavage a subsisté. A travers mille difficultés et compétitions qui ébranlent l'Empire, le califat perd peu à peu le pouvoir effectif et il en est réduit à chercher un refuge dans son autorité religieuse où la politique saura bien le traquer. Et d'autre part, fait hautement significatif, l'esclavage infeste l'ordre social qui n'a eu ni la pensée, ni la puissance de s'en guérir lui-même. Rien de plus agréable, certes, pour un vainqueur et pour un maître que de se décharger du labeur quotidien sur l'esclave; mais rien de plus difficile que de se dégager d'une familiarité si avilissante. L'esclave ronge son frein et finit par dévorer son maître. C'est ce qui arriva, quand le califat fut ébranlé.

Vers le milieu du IXe siècle, El Motassein, qui succédait à son frère El Mahmoun, fils d'Haroun ar Rachid, mis en péril par un de ces nombreux schismes qui n'étaient en réalité que des querelles de clans, s'entoura d'une garde prétorienne composée de jeunes esclaves du Turkestan, convertis à l'Islamisme et dressés au métier des armes, et il quitta Bagdad pour transporter sa capitale à Samara. A partir de ce jour, l'esclave devenu mercenaire, et de mercenaire prétorien, janissaire, s'introduisit dans les grandes affaires du mahométisme et il en altéra le principe. Pour enrôler ces hommes d'armes, désormais indispensables, un recrutement, volontaire ou forcé, s'organise chez les peuples voisins d'une civilisation inférieure, de même que l'Empire romain avait recouru, pour sa défense, aux garnisaires germaniques. Parmi ces populations, une race se distingua, les Turcs, hommes de sang blanc, excellents soldats, fiers cavaliers, sachant obéir, capables de commander. Le poète Amir Kusru les décrira, plus tard, en des termes qui évoquent les tableaux tracés par nos Salvien et

nos Sidoine Apollinaire : « Montés sur des chameaux ou de petits chevaux, avec leurs corps d'acier, leurs figures couleur de feu, les yeux bridés, noirs, perçants comme des vrilles, leurs cous enfoncés dans leurs épaules, leurs joues parcheminées, leurs narines larges et poilues, leur peau rude, couverte de vermine, leur horrible odeur, ils descendent des chiens, mais leurs os sont plus gros » ... « Ce sont, dit notre Joinville, Gog et Magog, lesquels doivent venir à la fin du monde pour tout détruire. »

Les Turcs n'étaient pas des diables; non, mais c'étaient de rudes soldats, de fameux pillards, de redoutables adversaires : nul obstacle ne devait les arrêter. Introduits dans la place par le califat lui-même, ils la réclameront bientôt tout entière.

Dans les secousses profondes qui ébranlent l'Asie centrale, déséquilibrée par la chute des monarchies millénaires, et dont les populations rejetées dans le nomadisme roulent sur les vastes plaines du continent comme sur un billard, tandis que ces dominations éphémères, — telles celles de nos Samorys, — s'étendent jusqu'à des limites imprévisibes et succombent pour des raisons incompréhensibles, après que les « fléaux de Dieu », Mongols et Turcs, Gengiskan et Tamerlan ont apparu et ont disparu, après que toutes les Asies, de la Caspienne à l'Indus, hostiles ou alliées, se sont associées ou détruites, un nouveau principe a surgi qui altère profondément l'essence du mahométisme : ce n'est plus, maintenant, *l'abandon* avec ce qu'il comporte de résignation, c'est la rigidité militaire, la discipline, le *yassak*, par quoi les Turcs-Mongols, qui ont fourni les esclaves, deviendront les maîtres.

Parmi les masses molles de l'Asie, cette surrection de tribus nouvelles, à peine connues la veille, produira des effets extraordinaires. Rallié au Mahométisme, le Turc, comme le Franc des invasions occidentales, va décider du sort de l'Orient et il en portera le prestige renouvelé jusqu'en Europe.

Originaires des bords de l'Oxus, ces Touraniens gagnent l'isthme par le chemin des Cambyses et des Darius. Dès le IXe siècle, la dynastie des Toulounites avait esquissé en Égypte un premier geste d'indépendance à l'égard du Califat; en 1279, quelques années après la croisade de saint Louis, le grand Kaloun fonde la première dynastie des Mame-

luks (Bahrites). Ces essais préparent de nouvelles crises qui feront le chemin à la puissance des Turcs Osmalnis.

Tamerlan (Timour Beg), venu du Turkestan, rallié politiquement au mahométisme, a jeté les bases d'un empire tartare; mais voilà que, d'autre part, un Ottoman, Soleiman Pacha, fils d'Orkhan, installé en Syrie, a mis le pied sur la terre d'Europe : il s'empare de Gallipoli en 1357 avec l'ambition d'atteindre Constantinople. Bajazet, fils de Mourad, est battu et fait prisonnier par Tamerlan à la bataille d'Angora. Mais les Ottomans ne se laissent pas abattre; ils auront raison des incapables successeurs de Tamerlan, et, moins d'un siècle plus tard (29 mai 1453), ils ont réalisé leur rêve et pris Constantinople.

LES TURCS EN EUROPE ET EN ÉGYPTE

Les Turcs sont des soldats — des soldats et des politiques. Ils conquièrent et administrent pour garder et pour exploiter. Un tribut, c'est leur affaire. Le sentiment, la religion, le commerce, ils ne s'en soucient guère : tout leur est instrument. Droits et loyaux, même tolérants, pourvu qu'on obéisse et qu'on paye, ces « infidèles » sont fidèles, de mœurs tranquilles et, dans leur quiétude, philosophes.

L'Égypte avait supporté avec résignation la dynastie des Mameluks, esclaves tcherkesses, dont le fondateur, Barkouk, s'était emparé du pouvoir par trahison après avoir battu les Tartares de Tamerlan et les Turcs de Bajazet : mais, en approchant de la vallée du Nil, les Turcs avaient flairé la proie. Selon son état habituel, l'Égypte est divisée; ses maîtres du jour méritent à peine une mention de l'Histoire; ils n'ont rien de national; les émirs sont des féodaux, braves, querelleurs, parfois subtils, parfois odieux, toujours en luttes, vendettas, rébellions. Selim Ier, fils de Bayezid, a battu les Égyptiens d'El Ghoury à Marg Debek près d'Alep; il fonce sur l'Égypte et, malgré l'héroïsme du successeur d'El Ghoury, Touman Bey, il s'empare du Caire, fait pendre le dernier des Mameluks et entre triomphalement dans la ville le 15 avril 1517 : il prend le titre de Khalife pour lui et ses successeurs.

Ces premières années du XVIe siècle sont décisives dans

l'histoire de la planète et de l'Égypte, en particulier. Vasco de Gama vient de doubler le cap de Bonne-Espérance et d'ouvrir le nouveau chemin de la Chine, des Indes et de la Mer Rouge. Le barrage de Suez est pris à revers. Le commerce de la Méditerranée s'effondre; Venise, qui sent la grandeur du péril, a su décider l'avant-dernier des Mameluks, El Ghoûri, à envoyer ses flottes vers Aden pour couper la route aux Portugais; la République intrigue auprès de tous les riverains de l'Érythrée. Trop tard! Les voies sont libres pour une nouvelle politique planétaire, au moment où l'Égypte devient province ottomane et se trouve reportée vers ses destinées européennes.

Les Turcs sont des politiques. Le pied à peine posé à Constantinople, ils mettent la main dans les grandes affaires de la Chrétienté. En 1535, le sultan Soliman signe, avec notre François Ier, le traité instituant le régime des Capitulations.

Ce traité va, pendant des siècles, servir de pont à l'Occident des « Francs » vers l'Orient de l'Islam; adroit aménagement des relations complexes entre les croyances diverses rangées autour du bassin de la Méditerranée; par les capitulations et par le protectorat des catholiques, on se remet à vivre en commun, vaille que vaille. Tout ce que la civilisation antique avait laissé après elle d'éléments féconds dans l'Orient retourné à l'Asie, est relevé par le double arrangement, où la France a manifesté, une fois de plus, son esprit de sagesse et de pondération.

Le génie français n'est ni conquérant, ni exploiteur; il donne toujours plus qu'il ne reçoit; par vocation, il tend à devenir civilisateur. Or, voici que le protectorat des catholiques l'autorise à entretenir, dans les provinces de l'Empire, une présence et un bienfait constants, en remontant par le chemin des apôtres jusqu'à la tombe du Christ. Ses voyageurs, ses missionnaires, ses maîtres de l'enseignement pénétreront partout; on s'habituera à les voir, à les consulter, à les aimer. Par ce pacte singulier, tout l'héritage grec et latin, en tant qu'oriental, sera ramassé dans les décombres; et la propagande musulmane en Méditerranée se trouve fixée. Bientôt la mer latine elle-même sera pacifiée, livrée de nouveau à l'amitié des voisinages et des échanges. Si tout le

proche Orient, si l'Égypte, en particulier, parle et pense en français, si cette partie de l'Afrique a pris le ton et l'accent « européens », si la science, l'art, le commerce des peuples y trouvent un perpétuel sujet d'études et une précieuse collaboration mutuelle, c'est à cet acte magistral que ces résultats sont dus.

Quant au régime de la vallée du Nil sous la domination de Constantinople, il est, selon la tradition, déplorable : une sorte de polyarchie militaire, aux mains des anciens Mameluks ou bien des « Beys », exploite à fond le pays. Du moment où on lui paye son tribut, le sultan laisse faire. Parfois, un homme de valeur comme Ali Bey surgit et se déclare indépendant; mais une intrigue de sérail le supprime. Le fellah, demi-nu sur la glèbe, s'enfonce dans sa misère : razzias, anarchie, famine, peste, ignorance, dégoût. Est-ce là cette noble Égypte? La voilà toute haillonneuse dans la ruine de ses temples. Est-ce que l'Europe ne trouvera pas en son sein un autre Alexandre?

BONAPARTE EN ÉGYPTE

La destinée de l'Égypte l'appelait. Il se présente, c'est Bonaparte.

Ce soldat ne venait en Égypte ni pour la soumettre, ni pour l'exploiter : il venait y chercher un passage pour une manœuvre d'immense envergure contre l'adversaire de son astre, l'Angleterre. Nous avons un recueil des projets et des pensées de Bonaparte à l'heure ou se déclenche l'expédition : il indique du doigt, sur la carte, l'objet précis de son entreprise; *c'est le percement du canal de Suez* : ainsi il comptait s'ouvrir le passage des Indes. Telle est la pensée de derrière la tête du stratégiste planétaire, qui, en vue d'une si surprenante expédition, surcharge sa flotte non seulement de soldats et de canons, mais de savants, d'artistes, d'agronomes, d'astronomes, avec une cargaison d'instruments scientifiques, de documents historiques et de problèmes à résoudre. Mais que voulait-il donc en plus de sa manœuvre? Payer le service par un bienfait, restaurer une grande ruine, en passant. Le monde n'avait jamais rien vu de tel.

La manœuvre échoua, mais le bienfait subsiste. La vieille terre des Pharaons endormie, du coup, se réveilla. Sans parler de cette série de miracles, la traversée de la Méditerranée, trompant la vigilance de Nelson, le débarquement presque clandestin d'une armée entière sur la plage inconnue du Marabout à quatre lieues d'Alexandrie; la bataille des Pyramides, l'occupation soudaine de toute la vallée, sans insister sur les paroles et l'accent du chef occidental s'adressant à ces peuples de l'Orient : « Que la prière ait lieu aujourd'hui comme à à l'ordinaire, comme je veux qu'elle continue toujours. Ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés et surtout pour la religion de Prophète que j'aime », sans parler de l'emprise épique d'un tel pays sur un tel homme, comment ne pas évoquer le suprême miracle, la publication de cet ouvrage, véritable largesse, faite, par la civilisation européenne, non seulement à l'Égypte, mais à l'humanité, *la Description de l'Égypte?* Conçue, rédigée, publiée après vingt-cinq ans, cette œuvre sans pareille, et véritablement créatrice, trouve, en fouillant la nature, l'histoire, le passé, les modalités d'un avenir transformé : *Antiquités Égyptiennes*, 10 volumes, *État moderne*, 8 volumes, *Histoire naturelle* (géologie, animaux, plantes, etc.), 3 volumes, le tout accompagné de ces albums où la science, l'art, l'érudition, la passion du beau pour le bien répandent la renommée d'une terre lointaine et la connaissance d'une histoire ignorée de ceux mêmes qui l'ont faite.

Merveilleuse croisade de l'intuition et du désintéressement.

Desaix, « le Sultan juste », inscrit son nom au sanctuaire de Luxor près du cartouche d'Alexandre. Une fois encore, l'Europe est accourue au secours de la terre de l'Angle; l'Égypte a choisi : à partir de cette heure, elle se laisse devenir européenne.

L'ÉGYPTE MODERNE

Le plus grand service rendu à l'Égypte par l'expédition de Bonaparte, c'est d'avoir fait resurgir en elle le sens national. L'Égypte moderne date du 13 messidor an 6, le jour où Bonaparte signait, à bord de l'*Orient*, le manifeste annonçant qu'il débarquait à Alexandrie.

La défaite des Mameluks, l'impuissance du Sultan de Constantinople, l'immense soulagement permettant soudain de respirer, une compréhension soudaine du rôle appartenant à la terre de l'Angle, tout cela, — négligeant les impondérables, — fait que désormais l'élite et même le peuple se trouvent arrachés à la nonchalance apathique des âges antérieurs. Qu'un homme se présente et se saisisse des circonstances, elles s'offrent à lui.

L'homme était là, tout prêt : Mohammed Ali. Le trait qui le distingue, en plus de son génie politique, c'est qu'il se sent « européen », au moment précis où l'atmosphère européenne pénètre l'Égypte par tous les pores; — *Et moi aussi*, s'écriait-il, *je suis Macédonien.*

L'œuvre de Mohammed Ali et de ses successeurs, ne saurait être exposée ici dans son entier développement; la présente étude doit s'en tenir au sujet déjà si vaste qui est le sien : le rôle de l'Égypte dans ses rapports avec l'histoire universelle.

L'Égypte, réveillée par Mohammed Ali s'inspirant de Bonaparte, a pris le sens de sa position dans le monde et de ses destinées; et cela lui a haussé le cœur. Mohammed, maître chez lui par le coup de force qui le débarrasse des Mameluks, reprend avec une décision remarquable la série des campagnes entreprises par les anciens Pharaons, ses prédécesseurs; car les situations n'ont pas changé et, dans chaque pays, les grands intérêts et les grandes affaires sont toujours les mêmes : campagne en Arabie (contre les Wahabites), campagne en Nubie et dans le Sennaar, campagne contre les Bédouins, première campagne en Syrie visant l'Asie Mineure et même Constantinople. Le double but que se proposait le Macédonien et que secondait le génie militaire de son fils Ibrahim, c'était l'Indépendance et l'Unité.

L'œuvre ne sera pas achevée avant que la maladie et la mort aient frappé Mohammed : mais elle ne sera plus abandonnée; le mot d'ordre est reçu et il se transmettra de bouche en bouche, non seulement aux successeurs, mais au peuple et jusqu'au plus ignorant des fellahs.

De ces deux tâches, la plus urgente et la plus difficile, c'est la constitution de l'unité territoriale. Quand Mohammed s'est rendu maître de la province turque qu'était encore

l'Égypte, quand il commença à agir en chef, c'est à peine si l'autorité effective du pouvoir s'étendait jusqu'à Luxor. Tout à coup, par une activité pleine de prescience, il développe le champ de l'autorité gouvernementale et militaire jusqu'aux limites portées vers le sud par les grands Pharaons : on aborde la Nubie, le Sennaar, le Khordofan. Les hommes que la chute de Napoléon avait projetés dans les pays lointains, et venus si nombreux en Égypte, ingénieurs, administrateurs, géographes, soldats, tous se précipitent vers le champ nouveau ouvert à leur activité. A la fois imaginaires et réalisateurs, que cherchent-ils? Les sources du Nil. Si le Nil est le père de l'Égypte, le Soudan est le père du Nil, et ils iront saisir, vers ces montagnes signalées au fond de l'horizon, les clefs de la maison.

Autre mystère, autre initiative européenne, autre succès; tandis que les découvreurs s'élancent vers les espaces, un chercheur, d'une inspiration bien différente, s'est enfoncé dans un autre mystère, celui du passé : c'est Champollion. Le 17 septembre 1822, il soumet à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le mémoire initiateur, où il établit la première lecture des hiéroglyphes; et, en mourant, à quarante et un ans, en 1832, il laisse le prospectus du grand travail d'ensemble auquel il a consacré ses derniers efforts : *Tableau de l'état antique de la civilisation égyptienne et de l'Histoire de l'Égypte selon les témoignages irrécusables des monuments contemporains des événements.*

La découverte de Champollion a reculé jusqu'à des milliers d'années la connaissance que le genre humain aura, désormais, de son propre passé. L'ancienne Égypte tenait, entre les mains closes de ses déesses, le secret de ses origines : les mains se sont ouvertes et cette science va se propager non seulement ici, mais dans toutes les contrées qui ont gardé sur elles-mêmes le même secret. Les écritures perdues ont retrouvé leur sens, les images inintelligibles leur signification; les frontières de la pensée humaine sont reculées; les sources de l'Histoire de même que celles du Nil sont découvertes. Ainsi, l'Égypte est devenue par sa double extension, dans le temps et dans l'espace, le lieu d'un pèlerinage continu offrant un élargissement d'expérience et de joie à l'esprit humain.

Mohammed Ali a pu être renseigné sur ces choses avant qu'un voile fût tombé sur sa pensée; avec une ampleur de vue qui allait au-devant même des découvertes, il avait tracé d'avance un programme de travaux publics embrassant l'avenir économique du pays. Programme vraiment pharaonique; mais, tandis que les Pharaons élevaient leurs monuments dans une volonté de faste accompagnée d'un étrange tremblement devant la mort, celui-ci se propose un bienfait public, la prospérité des peuples et de l'État. Il s'agit surtout de capter et de régler l'inondation de manière à la transformer en « irrigation pérenne ». En 1834, Mougel Bey commence la construction du barrage du Delta, aîné et type de tous les autres barrages et qui ne sera achevé qu'en 1901. En même temps, le canal de Mahmoudieh est creusé pour réunir le Caire à Alexandrie; depuis lors, l'Égypte a reçu progressivement, de la main de l'homme, un don qui achève le don du fleuve et qui, en l'ordonnant, le dépasse.

Ces travaux étaient conçus et exécutés par des ingénieurs européens; car, il faut le répéter, c'est le « sens européen » qui caractérise le relèvement national accompli par la dynastie nouvelle.

Pourquoi l'Europe n'a-t-elle pas suivi, n'a-t-elle pas compris, n'a-t-elle pas répondu à ce sentiment et à ces belles confiances? Pourquoi?...

L'année critique fut 1840.

L'Égypte était en voie de reprendre son rôle d'agent de liaison entre l'Orient et l'Occident; née pour cela, voilà que la fortune d'un homme la met en état de résoudre le séculaire problème. Cependant, par la domination turque, l'Asie entravait encore d'un poids mort la marche de l'histoire. Or, Mohammed Ali avait décidé d'occuper cette indispensable Syrie (la vieille Syrie des Hittites) avec le dessein de se dégager de l'emprise du Sultan de Constantinople. L'armée turque ayant été écrasée à Nézib, le projet réussissait. C'est alors que l'Europe prononça le holà!

Il ne paraît pas douteux, aujourd'hui, que, dans l'embarras où étaient les puissances européennes de trouver un point d'appui pour aménager les relations pacifiques de l'Occident

avec l'Orient, ce point d'appui ne fût, non à Constantinople, mais au Caire.

Mohammed Ali, par son autorité, ses tendances européennes, son prestige oriental qui faisaient retentir son nom dans tous les pays de l'au delà, l'Égypte elle-même avec sa prospérité renaissante, la souplesse de son intelligence et l'adresse avec laquelle elle s'était, d'ores et déjà, libérée, offraient le pont qui, partout ailleurs, était, d'avance, coupé.

Ces hautes vues d'avenir échappèrent à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg. Partout on craignait la France. Mais, peut-être aussi avait-on comme une sorte d'intuition de la grandeur du problème qui allait bientôt se poser et se résoudre : le problème des communications planétaires, et on hésitait à s'engager.

L'Angleterre, en tout cas, était trop avertie pour ne pas sentir remuer, dans cette Égypte éclairée et soutenue par la France, l'entreprise du percement du canal de Suez. Or, l'Angleterre était nettement opposée à une œuvre au sujet de laquelle une grande conciliation d'affaires pouvait, cependant, être recherchée et obtenue aisément; l'Angleterre, reine des mers, ne voulait pas que les mers se rejoignissent; un homme du passé, Palmerston, s'opposait à tout ce qui pouvait toucher au *statu quo*.

L'avenir l'a prouvé : en 1840, c'est M. Thiers qui avait raison.

L'Égypte, si elle était devenue, comme le désiraient les esprits clairvoyants, le pays de la liaison, non seulement pour les deux parties de la planète, mais aussi pour les puissances européennes entre elles, de douloureux retards et de grandes misères eussent été épargnées à l'humanité : la sanglante impasse de la guerre de Crimée eût été évitée. Entre l'Orient et l'Occident un passage libre et neutre était indispensable. Les découvertes de Vasco de Gama et de Christophe Colomb exigeaient cet achèvement. Bien mesquine politique que celle qui s'attardait à lutter contre la destinée!

L'ÉGYPTE ET LE CANAL DE SUEZ

L'idée remontait à la plus haute antiquité. Leibnitz l'avait rappelée à Louis XIV. Bonaparte l'avait reprise, le doigt sur

la carte[1]. Mais des erreurs de calcul, des difficultés matérielles, l'éternelle pénurie de la politique quand il s'agit d'œuvres d'avenir, disons, le sourd travail qui menace dans la racine toutes les presciences du génie, la lenteur des choses et la négligence des temps, en avaient retardé ou compromis l'exécution.

Ferdinand de Lesseps, consul, diplomate, né dans une famille d'hommes du globe, se saisit du projet avec cette véhémence de compréhension et de volonté qui signale les prédestinés. Il avait suivi de près la crise de 1840, il avait mesuré, en 1848, les lenteurs de la diplomatie. Il ceignit ses reins, résolu à remuer hommes et choses pour enlever la décision, ouvrir les portes et les bourses, tout mener de front, aboutir.

Le 30 novembre 1854, le vice-roi Mohammed Saïd, quatrième fils de Mohammed Ali et son troisième successeur, remit « à son dévoué ami, de haute naissance et de rang élevé, Ferdinand de Lesseps », le firman de concession du Canal; le 15 décembre 1856, la Compagnie universelle du Canal de Suez était fondée.

Aux pronostics funestes, aux manœuvres hostiles, aux oppositions diplomatiques surannées, aux campagnes de bourse défaitistes, on oppose un sang-froid, une résolution, un optimisme imperturbables. Il s'agissait de mobiliser, en

1. Il est important de préciser ce point. Aux yeux de Bonaparte, selon son propre témoignage, le percement du canal de Suez se présentait ainsi : « Des ingénieurs ont, dictait-il au général Bertrand, proposé de faire passer la Mer Rouge dans l'isthme, de créer un détroit. La différence du niveau de la Mer Rouge à la Mer Méditerranée, à Peluse, est de trente pieds aux vives eaux, et seulement de vingt-quatre aux basses eaux, ce qui fait moins d'un pied par lieue. (Comme l'on sait, il y avait erreur sur ce point.) Il n'y aurait donc qu'à ouvrir le contrefort qui forme le quatrième bief, ce qui serait un travail de peu d'importance; mais alors la vallée du Nil serait inondée. Ils proposaient de diriger ce bras de la Mer Rouge dans les lacs du roi Baudouin. L'Égypte serait garantie de ces eaux par les collines qui règnent de Suez à la mer, un peu à l'Est de Peluse. Il n'y aurait que quelques trouées à diguer. Les bâtiments, alors, iraient, sans rompre charge, de Marseille aux Indes, et comme ce canal irait du nord au sud, ils le franchiraient avec le vent en poupe. En créant un détroit, on mettrait le pays à l'abri des attaques de la Syrie. »

Cette dernière phrase révèle le génie divinateur de Napoléon, et son dessein de donner à l'Égypte, une fois pour toutes, le rang qu'elle devait occuper dans les affaires du monde. (*Campagnes d'Égypte et de Syrie. Mémoires pour servir à l'Histoire de Napoléon, dictés par lui-même à Sainte-Hélène et publiés par le général* BERTRAND. Paris, 1847, premier vol., p. 77.)

tout et pour tout, quatre cents millions de francs et trente mille ouvriers : en moins de dix ans, l'œuvre fut achevée. A la huitième assemblée générale des actionnaires, le 1er août 1866, quand on fut assuré du succès et que les dernières oppositions furent tombées, Lesseps s'adressa, en ces termes, aux actionnaires qui lui avaient maintenu leur confiance jusqu'au bout.

« L'illustre M. Gladstone avait dit en plein Parlement que l'opposition du Gouvernement anglais au canal de Suez ferait plus de tort à l'Angleterre que dix révoltes aux Indes. Cette vérité a fini par être comprise. L'opposition s'est éteinte pour jamais... Nous ouvrirons bientôt à deux battants les portes de notre canal maritime à la navigation et au commerce de la Grande-Bretagne : ce sera ma meilleure réponse aux préventions et aux préjugés qu'on a trop longtemps semés contre nous au delà du détroit.

» La Compagnie doit exprimer sa reconnaissance à la diplomatie française qui, obéissant à d'augustes inspirations, a su, par sa fermeté habituelle aussi bien que par son loyal esprit de conciliation, triompher de toutes les difficultés politiques.

» Les meilleurs rapports existent entre le gouvernement de S. A. le prince Ismaïl et notre Président, auquel il a donné des marques publiques de sa haute bienveillance. Non seulement Son Altesse exécutera avec la fidélité qu'il apporte toujours dans l'accomplissement de ses engagements les obligations contractées avec la Compagnie, mais encore nous pouvons compter sur son concours personnel pour tout ce qui contribuera à la prospérité d'une entreprise qu'Elle se plaît avec raison à appeler *Égyptienne*, tout en lui conservant son caractère et son but universels.

» Le vice-Roi sait que chacun de nous sera toujours dévoué aux intérêts de sa famille et de son pays. Nous serons heureux de le seconder pour notre part dans la voie de civilisation et de progrès où il est entré résolument et qu'il poursuit, malgré beaucoup d'obstacles, avec une haute intelligence et une rare énergie. »

Les parts étaient ainsi faites à chacun. Un actionnaire se leva : « Nous n'avons qu'une proposition à faire, dit-il, c'est de voter des remerciements à Sa Majesté l'empereur Napo-

léon III, à M. le président de la Compagnie et au Conseil d'administration. »

Mais Lesseps reprit aussitôt : « Je suis certain de répondre au sentiment de l'assemblée en vous proposant de joindre au nom de l'Empereur le nom de sa Majesté l'Impératrice qui, constamment, a donné à notre œuvre tant de témoignages de son intérêt et de sa bienveillance. »

Lesseps était en relation de famille avec la comtesse de Montijo. L'impératrice Eugénie avait été son plus ferme appui auprès de l'empereur Napoléon III. Et c'est ainsi que l'on vit, en novembre 1869, la beauté éclatante de la souveraine et sa grâce éblouissante présider à l'inauguration du canal et, d'un geste à jamais légendaire, réunir les deux mondes.

L'acte de concession de la Compagnie du canal s'exprime en ces termes :

« Article 14. Nous déclarons solennellement, pour nous et nos successeurs, le grand canal maritime de Suez à Peluse et les ports en dépendant ouverts à toujours comme passage neutre. »

Et la convention du 29 octobre 1888, engageant toutes les puissances, précise : « Le canal maritime de Suez sera toujours libre et ouvert, en temps de guerre comme en temps de paix, à tout navire de commerce et de guerre, sans distinction de pavillon. En conséquence, les Hautes Parties contractantes conviennent de ne porter aucune atteinte au libre passage du canal en temps de guerre, comme en temps de paix »....

Durant la Grande Guerre, la Turquie, alliée de l'Allemagne, envoya une armée pour saisir le plus noble instrument de neutralité et de pacification : le canal. L'Égypte fut, au contraire, la gardienne de la foi des traités et de l'œuvre de la civilisation.

En 1840, M. Thiers avait raison.

L'ÉGYPTE ACTUELLE. — CONCLUSION

Voici donc cette terre de l'Angle, si longtemps attardée, rendue à sa mission et à son antique prospérité!

Elle invite le monde, et le monde accourt de toutes parts,

pour jouir de la douceur de son climat, de la variété de ses sites, de l'éclat de sa lumière, de la beauté de ses villes, et, dominant le tout, du spectacle unique que présente la rangée incomparable de ses antiques monuments.

Alexandrie est redevenue une des reines de la Méditerranée. Ismaïlia, panthère apprivoisée, se joue, allongée, des sables du désert aux verdures du canal, la docte Tantah enseigne, el Azhar chante et prie, Héliopolis rit sous le soleil, son Dieu, Louqsor présente, unique au monde, le colossal uni à la beauté; par toute l'Égypte, la vie fleurit dans la mort; tous les siècles sont ici présents, rajeunis.

Mais la ville qui étonne l'étranger par son charme et son accueil, qui l'amuse, l'instruit et le conquiert, c'est le Caire. Les quatre points cardinaux, après avoir lutté des siècles, s'y sont donné rendez-vous; les trois sangs s'y sont mêlés et la terre noire, avec cette force d'absorption qu'elle exerce sur la nature entière, a fait, des trois sangs, un sang unique, coulant sous le bronze, — le sang égyptien.

Dans la rue et dans la vie, quelle amusante diversité, quelle activité et quel mouvement sur un rythme qui ne se presse pas, mais qui ne s'arrête jamais! Une élite, vive, intelligente, curieuse, instruite, avide de l'enseignement européen, parlant toutes les langues, et le français à ravir sur un ton demi-chantant, est prête à toutes les idées, à toutes les inspirations, à toutes les collaborations. Elle regarde faire, ne demandant qu'à faire. Et comme ils regardent bien, ces grands yeux de velours noir!

Le peuple, obligeant, attentif et fin, est aussi amusant par ses mœurs que par son costume et son sabir : la douceur du fellah s'est muée en urbanité accueillante, avec une complaisance un peu enfantine pour la moindre amitié monétaire. C'est une camaraderie familière. Comment refuser de donner la main à un si cordial service?

Avec ses quartiers anciens, resserrés et ombreux que la pioche attaque, avec ses quartiers modernes, tout flambants neufs et déjà trop étroits, avec ses cimetières qui glissent les morts dans la ville pour qu'ils ne soient pas oubliés, avec ses bazars somptueux et haillonneux où s'achète et se vend tout ce qui est commerce dans le monde et même ce qui ne se vend

pas, avec ses mosquées superbes, ses églises modestes, ses théâtres et ses cinémas, ses musées et ses hôtels, avec ses magnifiques ouvertures sur le Nil et son horizon dentelé par le triple triangle des Pyramides, le Caire donne l'idée d'une grande ville hospitalière qui attend. Elle attend. Mais quoi? Non pas la fortune, elle l'a; non pas des habitants ou des touristes, ils se pressent à s'étouffer; elle attend l'inconnue, celle qui se prépare en elle, mais que le monde fécondera, sa destinée.

C'est vers ce but que s'achemine, pour l'Égypte entière, la leçon boiteuse de l'histoire. Elle aussi, elle attend...

LA DESTINÉE DE L'ÉGYPTE

L'Égypte attend sa destinée, c'est-à-dire ce qu'elle a obtenu parfois et ce qu'elle a perdu trop souvent au cours de son histoire millénaire, l'Indépendance et l'Unité.

Mais, comme l'histoire le démontre également, dans la situation géographique où l'Égypte se trouve, cette double réalisation ne dépend pas d'elle uniquement : la terre de l'Angle, lieu de rencontre des continents et des mers, des passages et des climats, carrefour des quatre points cardinaux, l'Égypte ne peut se dégager du rôle qui est le sien, à savoir d'être l'agent de liaison entre les parties du monde qui se rapprochent par ses frontières et par ses rivages.

L'Égypte est vouée, de nature, à un grand service; un service qui, s'il rapporte, impose des devoirs et des sacrifices. Or, il s'est élargi démesurément depuis que le percement du canal de Suez a ouvert la deuxième période de l'histoire planétaire, la période des grandes communications mondiales. L'Égypte est à la boucle de la ceinture universelle; le globe ne peut plus se passer d'elle, mais elle ne peut non plus se passer du globe. Telle est son éminente fonction; de là aussi va dépendre sa nouvelle destinée avec les conséquences qui s'ensuivent; et la première est la nécessité d'une loyale collaboration avec les puissances de navigation, de circulation et de colonisation qui l'ont aidée et l'aident chaque jour à accomplir les grandes œuvres de collaboration et de progrès qui accroissent indéfiniment sa prospérité.

Où en serait l'Égypte sans l'Europe?

C'est ce que Mohammed-Ali avait compris quand il s'écriait : « Et moi aussi, je suis Macédonien! » et que, prenant le point de départ de son autorité nouvelle dans l'expédition de Bonaparte, il se tenait en étroite relation avec les savants, les ingénieurs, les soldats européens, collaborateurs de ses grandes initiatives.

C'est ce qu'Ismaïl avait compris lorsqu'il recourait à la France et à Napoléon III pour soutenir, contre des oppositions tenaces, la grande œuvre du canal de Suez, lorsqu'il recourait aux banquiers et aux actionnaires français pour assumer les risques immenses d'une telle entreprise, et enfin lorsqu'il appelait S. M. l'Impératrice des Français à lever, de ses frêles mains de femme, le barrage qui achevait la plus grande entreprise d'utilité générale qui ait jamais été accomplie sur la terre et réalisait le rêve des Pharaons, des empereurs grecs, des sultans arabes et de Mohammed-Ali lui-même.

Ce raisonnement s'applique avec non moins de force, qu'il s'agisse de l'extension de l'Égypte vers le Sud, qu'il s'agisse des travaux immenses de « l'irrigation pérenne », du développement agricole, de l'organisation financière et bancaire, des découvertes historiques et linguistiques, de la conservation des monuments antiques, de l'effort artistique, touristique, et de tous ces effets merveilleux de la collaboration européenne qui ont tant contribué à la prospérité moderne de la vallée du Nil. Et, surtout, sa valeur est démontrée avec une autorité singulière par les événements de la grande guerre, quand le concours et les sacrifices des puissances alliées, au premier rang l'Angleterre, ont permis à l'Égypte de refouler l'offensive turco-allemande et de sauver à la fois le canal de Suez et sa propre indépendance.

Les événements de 1881 ont prouvé que l'Indépendance et l'Unité ne peuvent être acquises sans une collaboration loyale de toutes les parties intéressées; il est, d'ailleurs, inutile d'insister sur ce fait de simple expérience que cette collaboration exige des conditions raisonnables de garantie et de sécurité réciproques.

L'Europe l'a compris. Dès 1904, elle ramassait, en quelque sorte, son action en Égypte et lui donnait plus de simplicité

et de souplesse en la concentrant entre les mains d'une puissance riche et libérale, l'Angleterre, ce qui permettait d'alléger les conditions du contrôle international.

Au cours même de la grande guerre, les événements qui portèrent sur le trône le sixième fils du Khédive Ismaïl, Fouad, prince de haute autorité intellectuelle et morale, et plein d'avenir dans l'esprit, font faire à la solution du problème égyptien un très grand pas. Saad pacha Zaghloul reprend, avec un grand prestige, la revendication de l'Indépendance. Suivant les principes généreux du consul général anglais sir Evelyn Baring, devenu par la suite lord Cromer, l'Angleterre, qui avait proclamé son protectorat sur l'Égypte en 1914, y renonce volontairement par l'organe du général Allenby. Le sultan Fouad, avec le sentiment de son autorité et des progrès accomplis par son peuple, se proclame lui-même Roi d'Égypte, « monarque d'un État souverain et indépendant ». Les conditions dans lesquelles seront réglées certaines questions soulevées par la proclamation de l'Indépendance : garanties pour la navigation et pour la défense du canal de Suez, juridiction, avenir du Soudan, sont réservées.

La solution de ces difficultés, qui ne paraissent pas insolubles, appartient à l'avenir. L'histoire, dont le rôle se borne à exposer les faits accomplis et les événements du passé, n'a pas à les aborder.

Sa tâche serait inachevée, cependant, si elle ne constatait les progrès accomplis par le régime qui remonte à l'avènement du roi Fouad : affirmation de la conscience nationale, ascension de l'intellectualité, prospérité économique, sécurité financière. Si une certaine régression s'est produite au cours des dernières années dans les résultats économiques, elle tient, à n'en pas douter, à la crise universelle et elle n'aura, il faut l'espérer, que des effets passagers.

Quoi qu'il en soit, l'Égypte est passée au rang des puissances indépendantes. Sa place sera bientôt marquée à la Société des Nations et son histoire entrera dans des voies nouvelles, avec, comme perspectives infinies, les exemples de son glorieux passé.

C'est alors, sans doute, que les derniers problèmes restant à

résoudre seront abordés sur les données d'efficace organisation et de sage conciliation qui viennent d'être indiquées. Les ressources de la paix et de l'amitié sont nombreuses, quand il s'agit de dégager et de préciser un intérêt commun. Les arbitrages internationaux, les grandes coopérations et commissions internationales relatives aux frontières, à la navigation, à l'irrigation, au transit, etc., ont été expérimentées et ont donné partout des résultats à la fois pratiques et honorables. Pourquoi n'en donneraient-elles pas de tels ici? La pacification est toujours une très bonne affaire.

CONCLUSION

L'histoire de l'Égypte est la plus longue dans les annales de l'humanité; elle est peut-être la plus émouvante par ses alternatives extraordinaires de grandeur et d'abaissement, de spiritualité et de matérialité. Oui, cette histoire est toute en crue et en décrue : car elle se subordonne, comme le Nil lui-même, au caprice de la nature qui fit prendre au fleuve sa source sous l'Équateur, qui l'enserre dans la fauve toison des sables et qui le projette jusqu'aux eaux bleues de la Méditerranée, mère de la civilisation européenne.

Originale par le mécanisme providentiel de sa fertilité, indépendante par sa situation aux limites désertes de deux mondes, elle perd certains de ses avantages par sa forme toute en longueur et en minceur, par le voisinage dangereux des peuples pauvres ou jaloux, par l'instabilité de tout ce qui l'environne. Plus riche qu'elle n'est grande, d'elle-même elle se brise, se divise et court les dangers les plus graves aux heures de sa plus brillante prospérité.

Cependant, il est, en elle, un fond de résistance et de stabilité qui s'impose à la versatilité des choses : c'est, d'abord, le mécanisme même de sa vie : le Nil, disparaît mais reparaît : c'est une grande certitude. Et le fellah, habitant immobile de ses bords, demeure, pareil à lui-même le long des siècles, et en dépit des révolutions, avec son attachement au sol, son endurance, sa douceur et sa simplicité. Ses mœurs antiques le sauvent si sa passivité le ploie. Un tel peuple est, pour

les siècles en travail, une réserve inépuisable, une puissance constante et résignée.

Cependant, dans cette stabilité, immuable comme les pyramides, les deux causes d'instabilité que nous avons rencontrées aux étapes de cette histoire agissent toujours : d'une part, l'Égypte est accrochée à ses origines par le cordon ombilical remontant aux sources du Nil, qui la fait dépendre de la double mamelle des grands lacs et des montagnes de l'Abyssinie; et, d'autre part, le poumon du Delta, par lequel elle respire, est à la merci de toutes les ambitions errantes de par le monde, Lybiens, Méditerranéens, Asiates, Arabes. Tributaire ou envahie, elle est toujours hésitante et partagée. Les choses sont ainsi.

La solution du double problème, — le problème des sources et le problème des embouchures, le problème du continent et le problème de la mer, le problème des races et le problème des passages, en un mot le problème de l'Unité et le problème de l'Indépendance, — tient dans une parole unique : collaboration.

Étant le lien entre l'Occident et l'Orient, l'Égypte a pour rôle prédestiné de travailler sans désemparer à la conciliation entre les deux parties du monde que la rupture de l'isthme a définitivement réunies. Telle est sa mission. Qu'elle s'y consacre résolument, et tout lui sera profit, prospérité, honneur.

Au cours des siècles, le sphinx arraché au sable du désert, la tête haute, les griffes au sol, est peu à peu enseveli par la lente poussière à laquelle sa forme altière fait obstacle; mais la persévérance des hommes le dégage et son énigmatique figure reparaît pour disparaître encore. Ainsi le mystère de l'histoire égyptienne. La nature et le temps voilent et usent ce que la volonté humaine sculpte et renouvelle sans cesse. Mais, finalement, la pensée l'emporte sur la matière et la volonté humaine sur l'inertie des choses. Et, au-dessus de tout encore, comme l'ont démontré les nobles élans religieux et moraux qui ont illustré cette terre, le cœur alerte et sain entraîne les peuples dans les voies que la Divinité leur ouvre. L'ancien Pharaon faisait inscrire sur sa tombe ces paroles magnifiques : « Je n'ai point commis d'iniquité contre

les hommes; je n'ai point transgressé; je n'ai point failli, je n'ai point défailli; je n'ai point accompli ce qui est abominable aux Dieux. Je suis pur. Je suis pur, mes mains sont pures. » Que cette leçon miséricordieuse, venue de si haut et de si loin, serve de guide à ces populations de la vallée qui ont reçu la première leçon de sagesse, l'ont transmise à l'humanité!

Ordre, équilibre, conciliation, tolérance, telles sont les traditions et les mœurs que les fils ont reçues des pères sur cette terre heureuse. Le temps a secondé la longue patience qui fut le génie de la race. Que l'on compte toujours avec lui et avec les vertus qu'il crée; elles serviront de réconfort et de soutien aux jeunes générations dans leur marche vers un magnifique avenir.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

LA JOYEUSE ENFANCE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE[1]

(SOUVENIRS)

Au cours de l'hiver, il y eut à Lunéville un grand bal de charité, organisé à l'Hôtel de Ville par les dames de la ville et les femmes d'officiers. Madame Magnan s'en occupait activement. Il y avait avant le bal une courte comédie, un peu de musique et le ballet de *Coppélia* dansé par une étoile inconnue. C'était madame Magnan qui s'était chargée de toute la partie artistique. Au dernier moment, les amateurs qui jouaient dans la comédie se dérobèrent, pris d'un invincible trac. Restaient la musique et la danse. C'était un peu court. Enfin on verrait à s'arranger. Mais, la veille de la fête, la danseuse envoya un télégramme pour annoncer que l'on venait de lui rappeler que son engagement lui interdisait formellement de danser ailleurs qu'à son théâtre. C'était le désastre complet. Après s'être d'abord désolée, madame Magnan se souvint qu'une jeune femme qui habitait aux environs de Nancy, et qui, précisément, venait dîner chez elle avant la fête, avait appris jadis à danser des ballets. Et, dès le matin, elle était à Nancy et tombait chez moi, à Maxéville, bien résolue à avoir quand même son numéro de danse.

1. Les pages que l'on va lire sont extraites d'un ouvrage qui doit paraître prochainement chez Calmann-Lévy. Ce volume de souvenirs évoque les premières années de la IIIe République.

Ce fut une journée folle. D'abord il fallut décider la petite femme. Elle n'avait jamais su danser qu'une partie du ballet de *Giselle*, et depuis plus de dix ans elle ne l'avait pas dansé. Ensuite, son mari ne permettrait jamais ça. Alors madame Magnan eut une idée géniale.

— Vous danserez masquée... ça fera bien plus d'effet!... ça va être un fameux clou!... C'est admirable!...

Et, en un instant, elle bâtit ce scénario :

Madame X..., qui devait venir dîner à Lunéville avec son mari, lui dirait au dernier moment que la couturière était en retard pour sa robe, et lui persuaderait de partir pour ne pas laisser les Magnan attendre le bec dans l'eau. Elle arriverait seulement par le train du soir, danserait, se rhabillerait chez les Magnan et arriverait au bal vers minuit.

Et puis, la course au costume commença. Une ancienne danseuse, mademoiselle Gilbert, qui habitait Nancy, donna les chaussons introuvables, mais elle affirma que ses maillots, d'abord beaucoup trop petits, craqueraient d'autant plus facilement que, depuis vingt ans qu'ils dormaient dans des tiroirs, la soie devait être « éventée ».

Il fallut se contenter d'un maillot de soie gris très pâle avec lequel je montais à cheval. Alors on décida que tout serait gris et on trouva du tulle. L'habilleuse du théâtre coupa rapidement six jupes qui furent attachées à un petit corsage de satin gris qui allait dans la perfection et auquel on ajusta de très longues écharpes de tulle fixées aux épaules. Mais on eut une peine affreuse à trouver un loup de velours. Enfin Montigny, le coiffeur de la rue Stanislas, nous en procura un vers cinq heures. C'était le salut. Madame Magnan était rentrée à Lunéville pour recevoir ses invités.

Le mari de « l'Étoile » improvisée ne se douta de rien. Il arriva pour dîner, expliquant de la meilleure foi du monde que madame Delouche, la grande couturière de Nancy, avait manqué de parole au dernier moment. Il s'étonnait seulement que sa femme, habituellement très insouciante de sa toilette, ne se fût pas décidée à venir avec n'importe quelle autre robe.

Mais madame Magnan lui démontra que, comme elle venait à Lunéville pour la première fois, il était tout naturel qu'elle

voulût être bien habillée, et il trouva cette explication très juste.

Vers onze heures, « l'Étoile » fit son entrée. Elle dansait plutôt mal, les pointes étaient déplorables, mais elle avait de la souplesse et du « parcours », et, au milieu de tous les tulles gris qui voltigeaient autour d'elle, elle ressemblait à une petite chauve-souris. Le loup surprit tout d'abord, mais madame Magnan dit la vérité, ou du moins une partie de la vérité : « Mademoiselle X... avait un engagement qui lui défendait de danser ailleurs qu'à son théâtre. Elle était obligée de se cacher. »

La chauve-souris eut un petit succès. Madame la duchesse de Chartres daigna l'applaudir, puis se retira après avoir fait le tour des salons et pris pour cinq cents francs de billets à la tombola. On offrit à la petite danseuse des fleurs et des rafraîchissements, qu'elle accepta en souriant mais sans dire un mot.

— Pas bavarde, « l'Étoile »!... — déclare le baron Barbier.

— Je voulais la reconduire... — dit Jean de Sabran, — mais elle m'a filé dans les doigts... je ne sais pas par où elle a passé...

La vérité, c'est que « l'Étoile », un instant cachée au vestiaire, se précipitait dehors, lorsqu'elle se heurta au duc de Chartres[1] qui était allé reconduire la Duchesse au Petit Château.

Brusquement, il la saisit par le bras et demanda gaiement :

— Où courez-vous si vite, petite chauve-souris?...

La petite femme, qui avait rencontré souvent le duc de Chartres, tremblait d'être reconnue. Elle bafouilla :

— A... à l'hôtel...

— Je vous accompagne.

— Non... Non... — supplia-t-elle affolée, — je... je ne suis pas seule... On m'attend...

— Ah!... tant pis!... tant pis!...

Le Duc ouvrit la portière d'un vénérable fiacre qui stationnait et dit de cet air joyeux qu'il avait parfois :

— Mademoiselle!... Si un cœur infidèle et un petit appartement dans des prix doux, et pour un temps très limité,

1. Le duc de Chartres commandait entre 1873 et 1877 un régiment de dragons à Lunéville.

pouvaient vous faire le moindre plaisir, dites un mot, et je vous les offre avec enthousiasme...

— Mais... — dit la danseuse amusée, — vous m'offrez un tas de choses sans me connaître... Je suis peut-être affreuse...

— Que non!...

Et, quittant le ton correct qu'il avait affecté de prendre jusque-là, il acheva :

— Je vois ta petite gueulette et ça me suffit... Voyons?... Est-ce oui, ou non?...

Elle répondit, étourdiment :

— C'est non, Monseigneur!...

— Monseigneur?... — répète le duc de Chartres étonné. — Monseigneur!... Vous me connaissez?...

— Tout le monde vous connaît...

— Ah! çà!... vous êtes donc au théâtre de Nancy... Où êtes-vous, dites?...

— Ne cherchez pas, Monseigneur... Et laissez-moi partir, je vais manquer mon train...

— C'est pas vrai!... il n'y a pas de train à cette heure-ci...

— Sérieusement, Monseigneur, je vous demande de me laisser...

— Mâtin ... quel ton!... vous avez joué les femmes du monde!...

Et il se décida à laisser partir la petite chauve-souris.

Mais, dans la soirée, il me questionna :

— Vous qui allez tous les soirs au théâtre à Nancy, avez-vous jamais vu cette petite danseuse?...

— Il n'y a pas de danseuses au théâtre de Nancy... D'ailleurs, Monseigneur, vous y allez presque aussi souvent que moi...

— Ah! ... — murmura le Duc embêté, — on me voit?...

— Je vous vois, Monseigneur, parce que vous êtes habituellement dans une loge en face de la mienne...

— Sabran, qui est souvent dans votre loge, aurait dû m'avertir... Je vous demande pardon...

— Il n'y a vraiment pas de quoi, Monseigneur!...

— Vous n'êtes pas bégueule... vous avez bien raison!... Pour en revenir à la petite chauve-souris de tout à l'heure, elle m'intrigue, figurez-vous!...

Je ne me souciais pas de parler de la chauve-souris. J'avais peur de me couper. Je répondis, avec indifférence :

— Oh!... pourquoi?...

— Pourquoi?... Vous ne l'avez donc pas vue?...

— Je l'ai vue... sans la voir...

— Oui... Ben, moi, je l'ai vue en la voyant... Elle est charmante ...

— Nous n'en savons rien...

— Parce que vous n'avez pas su la deviner...

— C'est bien possible!...

— Vous avez l'air de me faire une concession... C'est curieux!.... Une femme, si exquise soit-elle... C'est pour vous que je dis ça...

— Je salue, Monseigneur!... Les princes sont obligés d'avoir un mot aimable pour chacun...

— Pas moi!... c'est l'affaire de mon frère, les mots princiers!... Moi, j'y échappe!... Je disais : C'est curieux de voir combien une femme aime peu à entendre faire l'éloge d'une autre femme, si différente d'elle qu'elle puisse être... Ça vous agace visiblement que la chauve-souris ait eu du succès...

— Monseigneur, je vous assure que vous vous fourrez le doigt dans l'œil... Personne ne souhaitait plus que moi que le numéro de la danseuse fût réussi ... Nous avons eu, madame Magnan et moi, une telle peine à le mettre sur pied...

— C'est vous!... alors vous allez me le dire?...

— Quoi?...

— Qui c'est, la danseuse?...

J'étais interdite. Je bafouillai :

— Qui c'est... Mais une danseuse que nous avions trouvée en mettant une annonce. Et puis... son directeur lui a défendu de venir...

Jusque-là ça allait bien, parce que c'était vrai. Mais le duc de Chartres interroge :

— Et après?...

— Après?... Eh bien! madame Magnan a eu cette bonne idée de la faire danser masquée... Mais comme elle n'avait pas pu emporter son costume,... puisque elle était soi-disant malade... il a fallu en bâcler un... n'importe comment...

— Il était très réussi!... Voyons... dites-moi d'où elle

venait, la petite chauve-souris... C'est par curiosité... Je ne vais pas courir après, vous pensez bien...

— Monseigneur, je ne me permets pas de penser quoi que ce soit... mais je ne peux pas aider à constater que la danseuse a manqué pour nous à son engagement....

Au cours de cette même année, je revis le duc de Chartres à un bal costumé chez les Mac-Carthy, à Saint-Max. Les quatre petites Mac-Carthy étaient jolies et gentilles, et leur mère était encore charmante. Monsieur Mac Carthy — John — représentait, avec ses favoris et ses cheveux blancs, assez exactement l'Anglais de comédie. Il ressemblait à une tomate dans du coton. La maison était infiniment accueillante et agréable. Les officiers se costumaient ce soir-là à volonté, et l'habit rouge était admis, de sorte qu'il y avait peu de costumes d'hommes. J'étais en gardeuse de dindons. Le clou du costume était un superbe dindon blanc empaillé, dont on avait doré les pattes. Au moment du départ, le duc de Chartres demanda :

— Quel âge ont vos enfants?...

— Six mois et deux ans, Monseigneur!...

— Ils sont trop petits pour s'amuser de ce dindon... Donnez-le moi pour les miens, voulez-vous?...

Il prit délicatement l'animal. Et rien n'était plus drôle que de lui voir descendre l'escalier dans un cliquetis de sabre, avec sa grande allure et ce dindon empaillé assis sur son bras.

Nous avions quitté Maxéville et acheté le Sauvoy, qui est aussi à Maxéville, mais un peu plus près de Nancy.

A côté de nous était une habitation abandonnée depuis très longtemps, et qui tombait en ruines. Le parc ressemblait à une forêt vierge : une barrière, écroulée çà et là, nous en séparait. Nous n'avions pas encore eu le temps de la réparer, et c'était sans intérêt puisqu'il n'y avait pas de voisins.

Un matin où je promenais dans le parc un grand chien courant orange superbe, il me quitta brusquement, traversa la haie de clôture et fila de l'autre côté. — J'appelai inutilement *Barbeau!*... et enfin je me décidai à traverser aussi la haie. Le chien était très méchant, on me reprochait beau-

coup de vouloir le conserver quand même, et je craignais deux choses : si, comme c'était probable, toutes les clôtures étaient dans le même état, il allait sortir de l'autre parc. S'il filait sur Nancy, on voudrait le voler parce qu'il était très beau, et il mordrait abominablement!... S'il revenait à Maxéville, il mordrait également les ouvriers de la Brasserie qui allaient sortir à midi.

Au moment où je saute à travers les piquets cassés et les ronces, dans l'allée envahie par une herbe haute et pleine de fleurs, j'aperçois une grande chienne braque Saint-Germain qui passe suivie de près par *Barbeau*, tandis qu'une voix enrouée appelle : *Mirza!*... ici, *Mirza!*...

Je me ramasse, car j'étais arrivée à terre à quatre pattes, et je vois avec stupeur s'avancer dans l'allée, où l'herbe se couche sur son passage, un vieux monsieur vêtu d'une robe de chambre, dont la cordelière dénouée traîne ses glands qui laissent dans l'herbe deux sillons.

Et ce monsieur, c'est le prince de Joinville!... Il est aussi interloqué que moi. Il me connaît vaguement pour m'avoir vue chez une de mes tantes. Il bafouille, et moi aussi. Comme il est très sourd, la conversation ne dure guère, et nous finissons par rattraper nos chiens.

Je rentre en retard à la maison où nous avions à déjeuner quelques amis, et je raconte la rencontre qui venait de me stupéfier.

— Ah!... — s'écrie La Grêverie, l'aide de camp du général de Montaigu, — c'est donc là qu'habite Madeleine Brohan!... On savait qu'elle était quelque part auprès de Nancy, mais on ne savait pas où...

Et Broissia m'explique que le marquis de Chambon, notre Préfet, a fait venir Madeleine pour quelques semaines dans cette maison, mais qu'il est en tournée de révision, et que Madeleine, à son tour, a fait venir le prince de Joinville... Mandell est revenu de Paris il y a deux jours dans le même train que lui... Et comme il savait la présence de Madeleine Brohan aux environs, quand il a vu le Prince monter dans un fiacre avec sa valise, il a bien deviné où il allait.

J'étais positivement ahurie. Quand on a vingt-cinq ans, les gens de l'âge du marquis de Chambon, du prince de Join-

ville et de Madeleine Brohan font l'effet d'ancêtres, et l'on n'imagine leurs aventures que dans un passé très lointain.

Quelques jours après ma rencontre avec le prince de Joinville, les bains de mer étaient ordonnés à l'aîné de mes enfants. Je partais avec lui et sa bonne, tandis que le plus petit restait au Sauvoy avec mon mari. Je pensais à aller en Bretagne. Mais comme on parlait du choix d'une plage devant Chaumont-Quitry, officier d'État-Major qui faisait un stage au 4e Hussards, il me dit :

— Allez donc plutôt au Tréport, vous y trouverez Maman, mes sœurs, et les Gramont que vous connaissez... C'est une plage simple et bon enfant, et vous ne serez qu'à trois heures de Paris...

Je partis pour le Tréport.

Le soir de mon arrivée, je rencontrai, en entrant dans la salle à manger où j'avais retenu une petite table, une charmante et sympathique vieille fille, mademoiselle de la Fabrègue, que je connaissais depuis longtemps. Elle est comme il faut et surannée, se coiffe avec des petites papillottes très Louis Philippardes, et s'effarouche du moindre propos léger.

Elle était avec une jeune fille extrêmement jolie qu'elle présenta :

— Mon élève, Marguerite de Rothschild...

Puis elle me dit :

— S'il y avait moyen de nous placer à côté de vous?...

Je lui expliquai que j'avais retenu une petite table. Elle se désola :

— C'est donc vous!... Quand j'ai voulu en avoir une tout à l'heure, on m'a répondu que la dernière venait d'être prise... Et, figurez-vous, nous sommes arrivés hier soir de Londres... on n'a eu le temps de rien organiser, et le baron Ferdinand est tombé malade ce matin... Après le dîner, je vous expliquerai tout ça...

Mais, après le dîner, je n'étais plus là! J'étais seule et je ne mangeais pas de tous les plats servis; mon dîner avait été vite expédié.

Anna, la bonne, me dit quand je remontai dans ma chambre :

— Il y a une vieille dame qui a déjà reluqué Aymar...

Et comme elle me trouvait indifférente à cette admiration, elle ajouta :

— Une vieille dame très bien... Son Altesse Royale madame la princesse de Joinville, qu'a dit la femme de chambre de l'étage... Elle a la chambre à côté d'Aymar..., elle est avec un jeune monsieur malade qui ne marche pas...

Le lendemain matin, on me remit avec le courrier une lettre sans timbre. Elle était du baron Ferdinand de Rothschild, de Londres. Il m'expliquait qu'il avait amené au Tréport, pour la distraire un peu, sa nièce, Marguerite de Rothschild, qui venait d'avoir un très grand chagrin, et qu'il avait une crise de goutte qui allait l'empêcher de quitter sa chambre pendant huit jours au moins. Il était contrarié de savoir sa nièce à la table d'hôte et il était impossible d'avoir une petite table. Puisque j'en avais une, et que mon petit garçon de deux ans ne mangeait pas à table, il me serait reconnaissant de prendre avec moi sa nièce et mademoiselle de la Fabrègue que je connaissais déjà. Et il finissait en disant :

« Quand vous connaîtrez Marguerite, vous l'aimerez. »

Il disait vrai. On ne pouvait pas trouver d'être plus charmant que Marguerite de Rothschild, fille d'un Rothschild de Francfort. Grande, avec d'admirables yeux très doux, un teint éblouissant et une bouche qui ressemblait à une fleur, elle supportait sans faiblir le terrible voisinage d'Odette de Chaumont-Quitry, qui était alors la plus jolie jeune fille de Paris. Tout de suite Odette était venue me voir et elle avait trouvé mademoiselle de Rothschild installée à ma petite table. Au bout de quelques jours elles étaient liées.

Un matin où nous déjeunions, Marguerite, mademoiselle de la Fabrègue et moi, à notre petite table, qui était contre une des fenêtres, une dame s'arrêta et interpella brusquement la jeune fille :

— Marguerite!... Tu manges du perdreau?...

— Oui, ma Tante!... — répondit mademoiselle de Rothschild. Puis se tournant vers moi elle présenta :

— Ma Tante, la baronne Willy de Rothschild... La comtesse de Martel...

La baronne Willy de Rothschild était laide, mais elle avait

l'air comme il faut et intelligent. Elle était l'auteur de la romance alors célèbre :

« *Si vous n'avez rien à me dire.* »

J'avais tant chanté cette romance — dans le temps où j'avais une voix — que ça m'amusait d'en connaître l'auteur, et j'allais lui faire un compliment banal et bêta. Mais, après m'avoir distraitement saluée, elle se tourna vers sa nièce :

— J'aime à croire qu'il n'est pas tué avec des balles, ce perdreau?...

Marguerite pâlit, puis rougit, troublée. Enfin, elle parut se secouer et répondit, polie, mais narquoise.

— Probablement si!... Ce sont les Gramont qui ont envoyé ces perdreaux à madame de Martel, et je ne pense pas qu'ils les aient pris au collet...

— Si ton père savait ça... — commença la baronne.

Mais sa nièce l'interrompit :

— Je suis catholique, ma Tante, et je n'ai pas à m'inquiéter de la façon dont ce que je mange est préparé...

— C'est vrai!... — dit la baronne gênée, — je te demande pardon... je l'oublie toujours...

La jeune fille murmura :

— Moi, je ne l'oublie pas!...

Ses yeux s'étaient remplis de larmes. Elle se leva et sortit brusquement de la salle à manger. Madame de Rothschild semblait désolée. Elle dit, s'adressant à mademoiselle de la Fabrègue qui était prête à pleurer, elle aussi :

— Je ne sais pas où j'avais la tête... C'est stupide!...

Puis, se tournant vers moi, elle acheva aimablement :

— J'espère, Madame, vous retrouver dans des circonstances plus agréables?...

Alors, je demandai à mademoiselle de la Fabrègue :

— Qu'est-ce qu'il y a donc?...

— Il y a que Marguerite s'est convertie il n'y a pas longtemps...

— Elle le regrette?...

— Pas du tout!... Mais elle s'est convertie pour épouser le comte de Liedekerque qui a été tué à la chasse... Alors cette histoire des balles, du catholicisme et tout ça... Un rien la bouleverse... elle est encore bien nerveuse...

En sortant de l'hôtel après le déjeuner, avec Odette de Chaumont-Quitry qui était venue me chercher, je me trouvai en face d'une vieille dame qui tenait Aymar sur son bras, tandis qu'il jouait sans se gêner avec d'affreux pavots violets qui pleuraient autour d'un chapeau déplorable. La bonne regardait ce tableau d'un air modestement heureux.

Odette avait fait une révérence plongeante. La dame lui fit un signe, alors elle me dit :

— Son Altesse Royale madame la princesse de Joinville désire que vous lui soyez présentée...

Je saluai la Princesse qui me dit :

— Votre petit garçon fait ma joie, Madame... Ce qu'il est gai et aimable, cet enfant!... J'adore les enfants!...

Elle démasqua une longue voiture de malade derrière laquelle un chasseur de l'hôtel attendait, et dit, en me montrant un garçon de quinze ou seize ans qui y était couché :

— Moi aussi, j'ai un enfant... un neveu malade... on lui fait prendre des bains d'air et de sable... et comme Eu est trop loin de la mer, je suis obligé d'être ici à l'hôtel... Salue donc, Antoine!...

Le Prince ôta son chapeau d'un geste mou. C'était le prince Antoine d'Orléans, fils du duc de Montpensier.

La princesse de Joinville avait un physique très cocasse. Il fallait un instant pour « s'y habituer ». Très grande, extrêmement maigre, avec une toute petite tête noire sur un cou d'une longueur démesurée, elle ressemblait à une pomme de terre gelée piquée sur une canne à pêche.

Mais elle avait bon air et elle était sympathique, aussitôt qu'on la connaissait un peu.

La baronne Willy de Rothschild avait deux filles charmantes qui venaient souvent rejoindre Marguerite lorsqu'elle était avec moi. Nous allions alors faire au casino d'interminables parties de toupie hollandaise. Nous gagnions des quantités de lots que l'on marquait à mesure. Le comte et la comtesse de Rougé, le comte Robert de Fitz-James, — qui passait quelques jours au Tréport chez des amis, — joignaient aussi leurs lots aux nôtres. Nous voulions offrir à Odette de Chaumont-Quitry, qui était l'ornement et l'âme de la plage, un

beau coffre à fourrures en bois de camphrier qui représentait un nombre considérable de lots.

Fitz-James était, lui, la gaîté de nos parties. Plein d'esprit, mais féroce, il affolait la bonne madame de Chaumont-Quitry, qui était la bienveillance même.

Il y avait, au Tréport, un ménage que l'on disait rapace et profitard, et que Fitz-James avait pris en grippe.

Un jour où j'arrivais au casino, pour la partie de toupie habituelle, avec Marguerite de Rothschild et ses deux cousines, Odette de Chaumont-Quitry et sa petite sœur Clémentine, Fitz-James, qui faisait les cent pas en nous attendant, nous montra une sorte de petite boutique, près de l'entrée du casino. Madame de X... y était installée qui vendait un tas de petites horreurs en coquillages, au crochet, en tapisserie, du papier à lettres, des épingles, etc...; à côté d'elle, son mari rendait la monnaie et faisait les paquets. De temps à autre, madame de X... répétait d'une voix traînante :

— Pour les pauvres Orphelins, s'il vous plaît!...

Comme je faisais un mouvement vers elle en prenant mon porte-monnaie, Fitz-James se mit en travers :

— Par exemple!... vous n'allez pas être assez poire pour leur acheter quelque chose... C'est eux, les pauvres orphelins!...

— Ça m'est égal!... C'est une politesse que je veux faire à madame de X...

— Pour la remercier de ce que son mari a enrossé le vôtre en lui vendant un carcan qui avait une fourmilière...

— Mon mari n'avait qu'à y regarder de plus près... Entrez sans moi, je vous rejoins...

Je crus qu'il entrait à la toupie, et je pris à la petite boutique un thermomètre en coquillages et un serin en verre filé. Mais, tandis que monsieur de X... me ficelait mon petit paquet, et que sa femme reprenait son refrain :

— Pour les pauvres Orphelins, s'il vous plaît!...

Je vis tout à coup Fitz-James arrêté à côté de moi et qui disait aux X..., tandis que je l'écoutais, horrifiée.

— Comment, vous avez perdu vos parents!... Ils avaient l'air de se porter si bien ce printemps!...

Ma mère m'avait annoncé sa visite qui me surprenait un peu. Je l'avais vue en passant à Paris. J'allais la revoir à mon retour, et elle devait passer l'automne chez moi en Lorraine. D'autre part, je lui avais dit que l'hôtel était aussi mauvais que possible, et je ne devinais pas ce qui l'attirait au Tréport. Je le compris quand, le lendemain de son arrivée, elle me demanda où elle pouvait louer une voiture pour la conduire à Eu, où le comte et la comtesse de Paris passaient l'été.

Les têtes couronnés, — même approximativement, — le protocole, l'étiquette la séduisaient, tandis que j'en avais la terreur. Je lui indiquai le loueur de voitures, mais je la prévins que, tous les jours, les habitants du château d'Eu venaient au Tréport, dans l'après-midi, pour voir la princesse de Joinville qui était à l'hôtel, et pour prendre un bain, quand l'heure de la marée le permettait.

Le lendemain, quand elle fut avertie par la bonne d'Aymar que les Princes étaient sur la plage au complet, ma mère me dit :

— Viens avec moi, je vais te présenter...

Je refusai avec énergie.

Très impérialiste et n'ayant aucune sympathie pour les Orléans, je n'avais pas de raison de me faire présenter à eux. Ma mère m'objecta que je connaissais le duc de Chartres. Je lui répondis que j'avais rencontré le duc de Chartres dans des conditions particulières pendant la guerre, et qu'il était ensuite venu en Lorraine où nous nous étions retrouvés. Mais je n'avais jamais demandé à être présentée à la duchesse de Chartres et le Duc venait d'être nommé colonel du régiment de chasseurs de Rouen. Je ne le reverrais probablement jamais.

Le soir, ma mère me dit d'un ton pointu :

— Comme je le pensais, madame la comtesse de Paris m'a dit qu'elle désirait te connaître. Qu'est-ce que je lui répondrai?...

— Tu lui répondras que je suis un ours, ce qui est vrai, et un ours bonapartiste, ce qui est également vrai...

Et je crus que c'était fini!

Mais, deux jours plus tard, alors que, assise entre la mer et les cabines, j'attendais en costume de bain qu'Ambroise, le baigneur, vînt prendre Aymar que je n'aurais jamais osé baigner seule sur ces affreux galets, le petit lança à l'eau son

ballon qu'il me fallut aller rechercher dans les vagues. Le bonne entra dans la cabine pour l'essuyer, tandis que je gardais avec moi l'enfant.

Tout à coup, il aperçut la princesse de Joinville qui s'avançait, suivant la petite voiture où était étendu son neveu. Il m'échappa, et bondit vers elle, tandis que je m'efforçais de le rattraper. J'avais les pieds nus et les galets me faisaient un mal abominable. En sortant de la rangée de cabines qui me masquait la plage, je n'avais pas remarqué plusieurs personnes assises en rond sur les galets. La bonne d'Aymar accourait pour le reprendre, et je m'en allais après avoir salué la princesse, lorsque je me trouvai nez à nez avec ma mère qui me disait :

— Madame la comtesse de Paris veut que tu lui sois présentée...

Le comte de Paris, assis sur les galets à un mètre de moi, s'était levé, la princesse de Joinville s'installait... J'étais absolument bloquée.

Et la présentation eut lieu!

— Asseyez-vous donc un instant avec nous... — me dit la comtesse de Paris. — Vous ne voulez pas... parce que vous êtes en costume de bain!... Allons donc!... Qu'est-ce que ça fait?... Asseyez-vous là tout de suite...

Elle lança un plaid sur les galets pour m'y faire asseoir et me tendit une assiette de gâteaux.

J'avais aperçu la comtesse de Paris à l'Opéra, où j'admirai l'éclat de ses épaules, mais, très myope, je l'avais mal vue de loin. Elle était carrément laide. Son très long nez était vilain de forme; ses cheveux, rares sur les tempes et sur le front, semblaient être mangés des mites. Elle était, ce jour-là, habillée comme une bonne. Seuls ses pieds merveilleux de finesse, admirablement chaussés de souliers vernis, et ses jambes élégantes qui se dessinaient sous des bas de soie à peine rosée, mettaient une note mondaine dans sa tenue un peu débraillée.

Elle gigotait, remuait, se tortillait sur les galets avec des mouvements de jeune chien maladroit. Et, malgré tout, elle plaisait, elle était bon garçon et cordiale.

Le comte de Paris, aussi correct, aussi compassé que sa

femme l'était peu, avait de la raideur plutôt que de la distinction. Sa barbe d'un blond incertain, ses yeux fades, sa petite cravate mal nouée, ses manches trop courtes, lui donnaient un aspect singulier. Comme on dit vulgairement, il « faisait pauvre ».

J'étais infiniment gênée de me trouver là, ruisselante, avec ces princes que je n'avais jamais vus. Ça me paraissait tout à fait ridicule. Les petits Princes et leur gouvernante goûtaient. La conversation commença à bâtons rompus. On venait de jouer à l'Odéon une pièce, *La Maîtresse légitime*, qui avait eu du succès et il en fut aussitôt question.

— Qui la joue?... — demanda la comtesse de Paris...

— Je ne sais pas trop... Léonide Leblanc, je crois... et Marais...

— Léonide Leblanc!... — s'écria la Princesse qui se tourna vers son mari. — Philippe, il faudra aller à ça!... C'est l'occasion ou jamais de voir notre Tante!...

On parlait beaucoup, alors, de la liaison du duc d'Aumale et de Léonide Leblanc. La princesse de Joinville bondit et, s'adressant à sa nièce, elle lui dit, chagrine :

— Ma petite enfant, je ne comprends pas que tu plaisantes sur un sujet aussi scandaleux et douloureux...

— Je ne vois là rien de douloureux, ni de scandaleux... Notre oncle d'Aumale est veuf depuis trente ans... et dame!...

Elle riait. La princesse de Joinville reprit :

— D'ailleurs, c'est probablement une calomnie...

Elle s'arrêta un instant et conclut :

— On en pourrait raconter autant sur François...

François, c'était le prince de Joinville.

Je pensai à la grande chienne braque et au Prince qui la poursuivait en traînant la cordelière de sa robe de chambre dans l'herbe de la maison abandonnée...

En même temps, la princesse de Joinville disait :

— Tiens!... ne pensons plus à tout ça, c'est trop triste!...

Étendu dans sa longue voiture de malade, le prince Antoine riait, amusé et curieux.

***

Ce fut à la *Librairie Nouvelle*[1] que je remarquai un jour un enfant qui devait être une des gloires littéraires de la France.

Pendant que je choisissais des livres, un petit garçon entra avec une bonne, toute petite et ratatinée. Il pouvait avoir douze ans. Il était pâle, avec de magnifiques yeux bruns, veloutés et profonds, d'une douceur et d'une intelligence infinies. Il demanda à Achille[2] :

— Voulez-vous me donner le *Théâtre de Molière*, s'il vous plaît Monsieur?... Et aussi les *Méditations de Lamartine*?...

Achille fit le paquet des livres et le tendit à l'enfant qui demanda :

— Qu'est-ce que je vous dois, Monsieur?...

— Dix-sept francs cinquante...

— Ah! mon dieu ... — murmura le petit qui était devenu rose brusquement, — je n'ai que dix francs ...

— Ben, vous n'en prendrez que la moitié, de vos livres! ... — conseilla la bonne pratique — y en a déjà assez à traîner tout partout!...

— Tais-toi, Augustine!... tu ne sais pas!...

Et se retournant vers Achille, il lui dit, à la fois timide et résolu :

— Voulez-vous envoyer le paquet à madame Proust, 9, boulevard Malesherbes, si vous plaît, Monsieur... On paiera à la maison....

Il parlait posément, avec une politesse extrême. Je le regardais amusée. Il me regarda aussi en souriant d'un large sourire blanc et me salua. J'eus alors une sensation très nette de « déjà vu ». Je demandai :

— Vous me connaissez?...

— Oui, Madame!... C'est moi le petit garçon qui jouait l'autre jour avec Antoinette...

Antoinette, c'était la seconde fille de nos amis Faure.

1. La *Librairie Nouvelle* fut pendant vingt ans — de 1872 à 1892 — undes coins les plus amusants de Paris. De cinq à sept on y rencontrait le monde artistique et littéraire et même le monde tout court. Elle appartenait à M. Calmann-Lévy, l'éditeur.

2. Un des employés de la librairie.

Quelques jours plus tôt, je l'avais rencontrée aux Champs-Élysées où elle était avec son Anglaise, et je lui avais parlé un instant.

Je demandai à madame Faure qui était cet enfant aux yeux étranges. Elle me dit :

— C'est le fils du docteur Proust... Je suis liée avec sa mère et il est le grand ami d'Antoinette... Vous le verrez souvent ici... Il est prodigieusement intelligent, mais malheureusement bien fragile...

Je vis, en effet, très souvent Marcel Proust chez son amie Antoinette. Souvent aussi je rencontrais les deux enfants aux Champs-Élysées que je traversais presque tous les jours en allant de chez ma grand'mère, qui demeurait rue de Marignan, au boulevard Malesherbes où je prenais le tramway de Neuilly.

Marcel Proust avait la fièvre des foins, mais d'une telle violence que de terribles hémorragies le laissaient épuisé. Toujours il avait froid aux mains; alors, tous les jours, on cuisait deux pommes de terre qu'on lui donnait bouillantes, et qu'il gardait emprisonnées dans ses petites mains pâles. En partant, il offrait gentiment ses pommes de terre à la chaisière, qui avait fini par les regarder comme une chose due.

Donner, faire plaisir, c'était la joie de Marcel. Il ignorait l'égoïsme des enfants.

— Es-tu contente?... — demandait-il à Antoinette d'un air craintif après lui avoir récité des vers qu'elle écoutait patiemment, même si elle avait envie de courir.

Car elle était aussi vive, aussi gaie, aussi remuante, que Marcel était mélancolique et indolent. Et ces deux enfants si différents s'entendaient à merveille. Beaucoup plus équilibrée que lui, spirituelle et vivante, Antoinette le faisait obéir rien qu'en posant sur lui ses grands yeux gris voilés de cils invraisemblables.

Un jour, chez les Faure, rue de Lisbonne, Marcel me demanda :

— Vous les avez vus, dites, Madame, les cils d'Antoinette?..

A douze ans, il avait, étonnamment développé déjà, le sens du beau. Il aimait ce qui était élégant et rare. Il avait une bonté enveloppante et tendre, un besoin de voir du bonheur

autour de lui. Et ce besoin amenait parfois des effets comiques que lui seul ne comprenait pas.

Un été, — Marcel avait alors quatorze ans, — les Proust habitèrent à Auteuil une jolie maison qui leur venait d'un oncle. Un jour où il faisait une affreuse chaleur, madame Proust était allée « à Paris » faire des courses. En rentrant, vers quatre heures, elle aperçut dans le jardin une table de quatre couverts dont, tout d'abord, le luxe l'étonna.

Madame Proust était une maîtresse de maison modèle. Elle avait du linge superbe, des porcelaines de prix et des cristaux étincelants. Ses vins, ses liqueurs, ses sirops étaient renommés, et ses dîners exquis.

Trois couverts seulement avaient été occupés. Dans les serviettes bouchonnées, madame Proust reconnaissait un des plus beaux services de table. Les assiettes étaient en porcelaine de Saxe, des verres de toutes les tailles s'alignaient devant elles, et la table était chargée de fruits et jonchée de fleurs.

Tandis qu'elle contemplait, stupéfaite, ces débris d'un goûter somptueux, l'idée lui vint que Marcel, qui a — disait-elle — la bosse de la littérature, avait invité des camarades fils d'écrivains de marque et s'était efforcé de leur faire honneur. Mais elle pensa :

— C'est égal!... il manque de mesure, ce petit!...

Puis elle interrogea :

— Qui donc monsieur Marcel a-t-il eu à goûter?...

— Madame, — bafouilla le maître d'hôtel humilié, — c'est les employés de la Belle Jardinière... Oui, on est venu pour essayer le costume de monsieur Marcel... alors, il a invité l'essayeur à goûter et il l'a envoyé chercher ses camarades..., mais il n'y a que le livreur qui est venu... le cocher n'a pas voulu lâcher sa voiture... C'est monsieur Marcel qui a exigé les beaux services, et le champagne, et la glace, et tout!... Ces pauvres gens!... il fait si chaud!... qu'il disait...

GYP

LES
FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES EN ITALIE

La dévorante activité dont l'Italie moderne offre le spectacle ne se limite pas à la construction d'hydravions puissants et d'amples autostrades. Dans les limites précises où elle peut s'exercer, la vie intellectuelle marche du même pas fiévreux. Au premier plan, l'archéologie connaît, depuis la fin de la guerre, un admirable essor. C'est qu'en Italie, et plus que nulle part ailleurs, l'élaboration de l'avenir se nourrit de la connaissance de l'antiquité. La Rome de 1930 se penche anxieusement sur celle des Scipions, d'Auguste et de Trajan. Il y a là, sous la lave ou le sable, un patrimoine enfoui qu'elle revendique l'honneur d'exhumer par ses seules forces. C'est une sorte d'épreuve solennelle où ses raisons de vivre mêmes sont en jeu. De là l'intérêt passionné, et diligemment entretenu par la presse, avec lequel toute la nation suit le développement des recherches. « Il fut un temps, dit M. Maiuri, Surintendant des Fouilles de Campanie, où des savants étrangers proposaient un vaste programme de coopération internationale pour explorer Herculanum avec une armée d'archéologues et d'érudits : c'était ramener la question sur un plan purement technique et financier; en fait il s'agit d'un problème d'ordre spirituel qui doit puiser sa solution véritable dans la vie du peuple tout entier. » Cette profession de foi, à propos d'Her-

culanum, d'un des premiers archéologues italiens de notre temps pourrait s'étendre à l'ensemble des travaux qui font aujourd'hui de toute la péninsule, d'Aquilée à Tarente, un immense chantier.

Pour mener à bien cette grande œuvre, il ne faut pas croire que l'Italie dispose de ressources matérielles considérables. La Direction générale des Beaux-Arts reçoit chaque année une subvention globale de 40 millions de lires, à peu près le budget d'un seul musée américain. Elle serait insuffisante si, dans chaque ville, les pouvoirs municipaux n'apportaient leurs subsides. Surtout l'initiative privée collabore, de façon efficace, à la tâche de l'État. C'est ainsi qu'à Némi les pompes ont été fournies par la maison Riva, de Milan, et l'énergie motrice par quatre importantes firmes d'électricité de Rome. Reconnaissons là un trait permanent de la vie de ce pays : déjà le Président de Brosses admirait le faste intelligent des Italiens de son temps, qui sacrifiaient le luxe égoïste de la table et des équipages au souci de s'illustrer par de nobles édifices. Mais il faut citer aussi, au premier rang de ces auxiliaires bénévoles, la *Société Magna Grecia*, qui depuis 1920, par la volonté de celui qui fut, jusqu'en octobre 1930, son animateur irremplaçable, M. Zanotti-Bianco, a soutenu le poids de presque toutes les fouilles nouvelles de Calabre et de Sicile : si désormais Elée, berceau de Parménide et de Zénon, l'opulente Sybaris, et Himère qui, en 480, l'année de Marathon, vit le triomphe de l'hellénisme sur les Carthaginois, sont pour nous autre chose qu'un souvenir littéraire, c'est aux efforts de la *Société Magna Grecia* qu'on le doit; mais, ici encore, on notera que le culte du passé et la préoccupation du présent ne sont que les deux aspects d'une même foi : cette société archéologique n'est que la sœur cadette de l'*Association nationale pour les intérêts du Midi* qui depuis près de vingt ans, multipliant partout écoles et dispensaires, s'est vouée à la régénération de ces pauvres et magnifiques provinces.

Des moyens limités, soit, mais au service d'une équipe de savants méthodiques et enthousiastes. L'esprit même qui les anime est digne d'être signalé : les fouilles d'Herculanum et de Némi, entre autres, révèlent avec évidence un radical

antiromantisme. Ces galères submergées, cette ville ensevelie avaient donné naissance à toutes sortes de légendes dont l'imagination s'enchantait : le rêve semblait si beau, qu'il dispensait d'agir. Fabuleux trésors disparus, pourquoi les ramener à la terne lumière de la réalité? La nouvelle école a voulu en avoir le cœur net, et s'est mise à pied d'œuvre. Qu'a-t-elle trouvé pour prix de ses efforts — et quels espoirs lui sont encore permis, c'est ce que nous voudrions sommairement indiquer dans une revue générale des récents travaux.

***

Rome d'abord. On sait qu'elle est soumise depuis quelques années à de profondes transformations. Une commission d'architectes et d'ingénieurs, d'archéologues et d'artistes vient d'élaborer un « plan régulateur » qui vise à faire de la Ville Éternelle une ville vraiment moderne, vaste, ordonnée, et pourvue de larges artères. On s'est proposé, en même temps, d'aménager et de présenter sous leur plus beau jour certains des vestiges les plus imposants de la Rome impériale. Tel est le sens d'un mot qui revient avec insistance à chaque page des journaux, provoquant chaque fois l'espoir et la crainte, celui de *sistemazione*. Et déjà l'on a « systématisé » les Forums des Empereurs, les pentes du Capitole, le Théâtre de Marcellus, la Place Bocca della Verità. Bientôt les abords du Panthéon et du Mausolée d'Auguste auront leur tour.

Et naturellement ces bouleversements ne sont pas sans soulever quelques critiques. « La forme d'une ville change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel », disait Baudelaire à l'époque où, pour créer le Paris moderne, le baron Haussmann sacrifiait les vénérables reliques du Marais. Le charme de Rome s'en va, murmurent avec mélancolie les vieux Romains. Sa beauté était faite d'un mélange d'émotions graves et familières, et voici qu'avec les haillons et les herbes folles qui tapissaient de sordides bâtisses, disparaît l'humanité de ces ruines. Où sont les flâneries d'autrefois, à travers l'inextricable lacis des ruelles, où soudain un sarcophage recueillant l'eau d'une fon-

taine, une colonne prise dans un mur branlant, rappelaient, au milieu d'humbles métiers criards, l'image tutélaire de la grandeur antique?

Telles sont les plaintes qui alimentent la conversation des pessimistes. Ce sont les mêmes qu'inspirait sans doute, il y a quelque cent ans, la disparition des troupeaux qui jusqu'alors hantaient le Forum. C'était le temps heureux où les bergers pouvaient toucher du doigt, en se haussant sur la pointe des pieds, la clé de l'Arc de Septime-Sévère. Voyez les estampes du temps. Ne regrettez-vous pas la belle allée toute droite, et bordée de chênes verts, qui allait du Capitole au Colisée? Qui donc nous rendra, à la place du Forum Romain, le *Campo Vaccino*? — En fait, comme dit Valéry, ce qu'il y a de plus beau est nécessairement tyrannique. Les Forums Impériaux, dégagés de leurs entraves, imposent une vision renouvelée de la noblesse et de la puissance romaines. Tant pis pour les impressions touchantes qui se réchauffaient à leur ombre. Les touristes français et anglais ont un goût excessif pour l'attendrissement; ils admirent pour ainsi dire d'une façon maternelle; ils aiment mieux la beauté pitoyable qu'insolente. Qu'ils se rassurent : les petites villes de l'Ombrie et de la Sabine offriront toujours assez de pittoresques recoins. Il est plus conforme au génie romain d'organiser de grands espaces et de faire briller sur le travertin une libre lumière [1].

***

On sait que, dès la fin de la République, le Forum proprement dit ne suffit plus à la vie politique d'une population

1. Ce qui ne veut pas dire que tout soit parfaitement réussi dans les récentes « sistemazioni ». Le danger est que, lorsqu'on a commencé à démolir, il est difficile de s'arrêter. La Place Bocca della Verità, avec ses deux temples, sa fontaine baroque, et son église de brique au fin campanile, au portique abaissé, a beaucoup perdu de son caractère. Sous prétexte de percer une large échappée sur l'Arc de Janus et les cyprès du Palatin, on a enlevé la toile de fond qui faisait l'unité de ces monuments. Sainte-Marie-in-Cosmedin semble perdue dans cette soudaine immensité. Mais de pareils échecs ne doivent pas faire oublier d'incontestables réussites, qui paraîtront mieux encore lorsque, dans quelques années, une nouvelle végétation aura pansé les plaies à nu.

sans cesse accrue. César le premier l'étendit vers le nord, du côté de la colline du Quirinal. Auguste suivit son exemple : deux ans avant notre ère, son forum fut solennellement inauguré, au milieu de fêtes somptueuses : chasse aux lions, chasse aux crocodiles, combats de gladiateurs, jeux nautiques. Là s'élevait le temple qu'il avait fait vœu, quarante ans plus tôt, après sa victoire sur les meurtriers de César, de consacrer à Mars Vengeur. Des marbres de Luni, des bronzes qui avaient orné le palais d'Alexandre, deux tableaux d'Apelle — les auteurs anciens ne se lassent pas d'énumérer les trésors qu'il y avait prodigués. Ovide raconte que Mars lui-même descendit de l'Olympe pour admirer son temple. Mais les successeurs d'Auguste suivirent son exemple. Vespasien, Nerva eurent aussi leur forum. Trajan les surpassa tous en magnificence : l'*Optimus princeps*, pour se faire de la place, abattit un pan de montagne, aussi haut que la colonne fameuse dont la spirale sculptée célèbre la conquête de la Dacie.

Or, il y a cinq ans, entre le Forum républicain et le Forum de Trajan, l'on ne rencontrait guère, le long de la bruyante Via Alessandrina, que quelques ruines moussues et noires, à demi confondues avec les constructions modernes : c'étaient d'abord, au coin de la Via della Croce Bianca, deux minces colonnes surmontées d'un riche entablement, avec une petite statue de Minerve et une frise énigmatique, tout ce qui subsistait du Forum de Nerva. Plus loin, adossées à un mur grandiose dont la courbe, à peine amorcée, disparaissait dans les bâtisses voisines, se dressaient trois colonnes, hautes de plus de 15 mètres, surmontées de leur chapiteau corinthien et d'un fragment de la corniche. Piranèse et Hubert Robert avaient aimé ces vertiges captifs, mais fiers encore, du temple de Mars Vengeur. Deux tentatives, faites en 1842 et en 1888 pour les libérer complètement, n'avaient pas eu de suite. Enfin l'on arrivait au Forum de Trajan : c'est un des aspects les plus populaires de Rome; placez-vous de façon à masquer le monument de Victor-Emmanuel; au fond se profile la masse rouge du Palais de Venise; la coupole de Sainte-Marie de Lorette unit le souvenir de la Renaissance à l'antiquité de la Colonne Trajane : à côté s'alignent dans l'herbe les maigres restes de la Basilique Ulpia.

C'est ce vaste ensemble que la Commission municipale de Rome, sous la présidence du Sénateur Corrado Ricci, dès 1911 ardent apôtre du programme, a entrepris enfin de rendre à l'air libre. Il s'agit de créer à la place d'un quartier vulgaire, qui ne laissait émerger que deux ou trois îlots du passé, une « zone archéologique » nouvelle, où se puissent déployer sans contrainte les amples constructions des Empereurs. On projette une sorte de Voie Triomphale, qui réunirait tous les Forums impériaux, et déjà la perspective est dégagée qui s'étend des *Colonnacce* de Nerva, à travers le Forum d'Auguste, jusqu'aux dépendances récemment découvertes du Forum de Trajan [1].

Quiconque aujourd'hui se penche à la balustrade du Forum d'Auguste peut embrasser d'un coup d'œil, dans tout son développement, le mur naguère aux trois quarts invisible. Il servait à séparer le forum de la voisine Suburre, et à le mettre à l'abri des incendies qui dévastaient souvent ce misérable district. Il a perdu son revêtement de marbre et de stuc, mais les gros blocs de péperin non cimentés, avec leurs joints si nets, et leur belle couleur chamois, qui s'élèvent à plus de 33 mètres au-dessus du sol, expriment déjà la même volonté de grandeur simple qui devait créer plus tard les amphithéâtres et les thermes. Au milieu s'appuyait le Temple de Mars Vengeur; il est maintenant entièrement déblayé : on admire le haut soubassement recouvert de plaques de marbre, et le large escalier de dix-sept marches, au centre duquel était l'autel des sacrifices. Au fond, la base d'une statue colossale : on n'en a retrouvé que de menus fragments. Quelques-unes des colonnes de la façade ont été à demi relevées. De part et d'autre du temple, deux portes, précédées d'escaliers, conduisent dans Suburre. Puis le mur d'enceinte s'infléchit, de façon à former, à droite et à gauche, de larges absides peut-être autrefois couvertes, et dans les parois desquelles sont creusées deux rangées de niches : elles contenaient les statues des plus fameux héros de l'histoire de Rome, d'Énée à César. Tout cela a disparu. Des

1. Entre le Forum d'Auguste et celui de Trajan, on peut aussi admirer depuis un an, complètement libérée des constructions adventices, une Loggia Renaissance, que le Cardinal Barbo, plus tard Paul II, fit élever à la fin du xve siècle pour le Prieuré des Chevaliers de Rhodes.

fours à chaux, au Moyen Age, ont englouti ce qu'avaient laissé les Vandales. Pourtant, une petite salle retirée dans un angle a gardé des traces considérables de sa décoration : sur les murs, entre des pilastres de marbre surmontés de fines acanthes, courent, à hauteur d'appui, des frises délicates de palmettes et de lotus. Ailleurs le luxe des empereurs ne survit plus guère que dans un éclatant dallage de marbres de couleur. Mais si les ornements sont effacés, le dessin général subsiste, et n'a rien perdu de son ampleur.

A 50 mètres au nord du Forum d'Auguste, dans le voisinage immédiat de la Basilique Ulpia, au pied de la Tour légendaire du haut de laquelle Néron aurait contemplé l'incendie de Rome, les fouilles récentes ont dégagé une vaste construction en demi-cercle, creusée au dedans comme une ruche d'abeilles. On disait que c'étaient là les bains de Paul-Émile. Il s'agit en réalité d'une annexe du Forum de Trajan. Cet hémicycle eut pour objet premier d'empêcher les éboulements du Quirinal [1]. Mais Apollodore de Damas, l'architecte syrien à qui Trajan avait confié la direction des travaux, sut tirer un admirable parti des conditions du terrain : il creusa dans le flanc de la colline un grand marché couvert à trois étages, peu encombrant, d'accès facile, et toutefois presque entièrement dissimulé par le mur qui limitait de ce côté le Forum. Il contient plus de cent boutiques voûtées, donnant soit sur la rue qui longe le rez-de-chaussée, puis, escaladant la pente, reparaît au deuxième étage, soit sur de nombreuses galeries intérieures. Étroites échoppes, dans lesquelles il n'y avait pas la place d'accumuler les denrées : chaque matin, à l'aube, une file de charrettes amenait des champs viandes et fruits. Certaines de ces *tabernae* ont un sol incliné dont la pente facilitait l'écoulement des liquides. A une extrémité s'ouvre une large salle voûtée : elle a l'aspect d'une basilique romane à trois nefs, et servait sans doute de bourse pour les transactions importantes. Il faut ajouter que les halles de Trajan conciliaient l'élégance avec l'utilité. Cette façade de briques est même à l'origine de quelques-unes des plus brillantes créations de la Renaissance. Parcourez du regard les boutiques du rez-

1. Un autre hémicycle lui correspondait sans doute du côté opposé, celui du Capitole. Les prochaines fouilles auront pour but d'en dégager les restes.

de-chaussée, avec leur encadrement de travertin, et les fenêtres du premier et du deuxième étages, avec leurs niches flanquées de pilastres et surmontées de frontons alternativement courbes, triangulaires et brisés, et vous reconnaîtrez, ébauché déjà sur cet édifice, le « front audacieux » des palais de Michel-Ange et de Bernin.

***

Le dégagement des Forums Impériaux est un exemple significatif de l'ambition et des méthodes de l'archéologie romaine : on y voit se manifester en pleine clarté le désir de grandeur dont elle est animée. Mais ce n'est point là seulement que retentit la pioche du démolisseur. Il n'est guère de quartier de la ville qui chaque année n'offre au visiteur des aspects nouveaux. Le Capitole a été depuis la guerre l'objet de recherches suivies : on a reconnu l'emplacement du Temple de Jupiter Capitolin, véritable Cathédrale de Rome, qui, quatre fois incendié et quatre fois rebâti, d'abord de bois, puis de tuf, enfin de marbre, a vu les pires alarmes et les plus superbes triomphes de son peuple. Le soubassement apparaît maintenant en trois endroits. Tout près se dresse une falaise à pic, couronnée d'arbres séculaires; c'est la Roche Tarpéienne, du haut de laquelle, sous la République, on précipitait les citoyens suspects d'aspirer à la monarchie. On y a aménagé un square encore peu fréquenté, d'où l'on peut compter toutes les coupoles de Rome. A nos pieds, au lieu d'un dédale de rues étroites, se déploie une large voie bordée de jardins. Un majestueux édifice la termine du côté du Tibre : c'est le théâtre qu'Auguste dédia, en l'an 13 avant J.-C., à la mémoire du jeune Marcellus, son gendre et neveu. Ses ruines soutiennent encore le palais Renaissance des Orsini; elles abritaient naguère sous leurs voûtes un labyrinthe d'humbles boutiques : charbonniers et tailleurs ont été expropriés, et bientôt l'on pourra embrasser du regard toute la face nord du Théâtre, avec sa large courbe et ses deux étages d'arcades.

Mais il faut accorder une mention spéciale à une découverte fortuite dont les conséquences, depuis 1927, se sont révélées capitales. Dans une des parties les plus vivantes de la ville

moderne, au Largo Argentina, quatre temples inconnus ont surgi de terre. Entourés d'un long mur, précédés d'une colonnade de marbre rose, ils s'alignent devant une esplanade dallée de travertin. A qui étaient-ils consacrés? Est-ce Bellone, ou Hercule, qu'on adorait en ce lieu? Dans l'état actuel des fouilles, on est réduit aux conjectures. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils remontent, dans leur partie primitive, à l'époque républicaine, et vraisemblablement au second siècle avant notre ère. Ces monuments sont d'un art encore rude. Et pourtant, de l'un à l'autre, on peut suivre le progressif enhardissement du luxe. Le plus ancien (vous êtes penché à la balustrade du Corso Vittorio-Emanuele), c'est le troisième. Le haut soubassement, constitué par de larges blocs de tuf carrés, et surmonté d'une robuste corniche, garde quelque chose de la majesté des constructions étrusco-italiotes. Viennent ensuite, par ordre de date, deux temples qui s'élèvent sur un blocage revêtu de plaques de tuf, elles-mêmes recouvertes de stuc. Mais le *podium* du quatrième, le plus loin de nous, est tout entier de travertin, comme le Colisée et comme Saint-Pierre; la belle matière dorée dont est faite la Rome des Empereurs et des Papes a remplacé le tuf friable et noir.

Ailleurs, c'est le Tombeau des Scipions, qui, restauré et débarrassé des constructions qui le recouvraient, est rendu à la vénération du public. Ces galeries intérieures, avec leurs sarcophages et leurs inscriptions, évoquent un des plus beaux moments de l'histoire. Grands capitaines et humanistes, les vainqueurs de Zama et de Carthage furent aussi les protecteurs d'Ennius et de Térence. C'est l'heure où la force encore intacte et naïve de la vieille Rome, sous le doigt délicat de l'intelligence, se détend et s'ouvre au plaisir de vivre noblement. Mais à l'autre bout de la ville, près de l'antique Via Flaminia, on peut depuis cette année visiter un autre sépulcre, le vaste Mausolée qu'Auguste, de son vivant, fit édifier pour lui-même et les siens. Imaginez une énorme masse circulaire, de 90 mètres de diamètre, plus grande par conséquent que le Mausolée d'Hadrien, ou Château Saint-Ange, qui n'a que 64 mètres. La forme était celle d'un *tumulus* étrusque, couronné d'une terrasse ombragée de cyprès. Mais la partie supérieure a depuis longtemps disparu; elle a même reçu, au cours

des âges, une destination singulière : transformée d'abord en cirque, elle abrite aujourd'hui la première salle de concerts de Rome. La porte était décorée de deux obélisques, dont l'un se dresse maintenant devant le Quirinal, et l'autre derrière Sainte-Marie-Majeure. Les fouilles récentes se sont proposé avant tout de déterminer le plan intérieur de l'édifice. On a reconnu une série de couloirs concentriques, qui entouraient la crypte funéraire. Celle-ci, soutenue par un pilier central, était creusée de niches contenant de nombreux fragments d'inscriptions. L'une, d'une extrême simplicité, marque l'endroit où reposèrent l'un à côté de l'autre *Marcus Marcellus, fils de Caius, gendre de César Auguste*, et *Octavie, fille de Caius, sœur de César Auguste*. Il s'agit là d'une mère et d'un fils particulièrement chers à tous les lecteurs de Virgile. *Tu Marcellus eris*... On se souvient peut-être des vers que le sixième livre de l'*Énéide* consacre à ce prince mort à vingt et un ans, alors que tout l'orgueil du maître vieillissant se concentrait sur lui. Donat raconte que, lorsque Virgile lut ce passage de son poème en présence d'Auguste et d'Octavie, celle-ci s'évanouit, tandis que l'Empereur, bouleversé, le priait d'arrêter sa lecture. C'est Marcellus qui, le premier, fut placé dans ce tombeau. Après lui, il accueillit les cendres d'Agrippa, le vieux général qui avait joué un si grand rôle dans l'établissement de l'Empire : Auguste, après la mort de Marcellus, lui avait donné sa fille Julie. Octavie suivit de près : on a retrouvé, outre l'inscription plus haut citée, une urne de marbre qui porte son nom. Puis Drusus, fils de Livie et beau-fils d'Auguste, ensuite Caius et Lucius, ses petits-fils, l'un âgé de dix-huit ans, l'autre de vingt-trois, suprêmes espoirs d'une dynastie sur laquelle le sort semblait s'acharner. Une inscription, rappelant leur titre de *princes de la jeunesse*, a été retrouvée au cours des fouilles. Enfin Auguste, à soixante-dix-sept ans, après avoir, comme Louis XIV, vu mourir toute sa lignée, vint en l'an 14 après J.-C. prendre sa place au centre du Mausolée. On a recueilli les fragments d'une statue qui peut-être ornait sa tombe. Une magnifique urne de marbre sans épigraphe, qui constitue aujourd'hui l'un des mystères les plus troublants du Mausolée, a peut-être contenu les cendres impériales. Après lui, Germanicus, Livie, Agrip-

pine, femme de Germanicus, Tibère, Claude, Vespasien, Nerva, et au début du IIIe siècle l'épouse de Septime-Sévère, la Syrienne Julia Domna, achevèrent de donner à ce monument le caractère religieux d'un Saint-Denis romain. De Germanicus et de Nerva, on a encore trouvé, en 1928, quelques vestiges. Mais l'urne d'Agrippine, depuis longtemps déterrée, servit au Moyen Age de mesure à grain et figure maintenant au Capitole. M. Giglioli, à qui est dû tout le mérite de cette savante exploration, annonce qu'en 1938, pour le second millénaire d'Auguste, son tombeau sera entièrement dégagé et de nouveau entouré de l'ombre d'un bois sacré.

Tels sont les travaux qui, depuis quelques années, ont renouvelé la face archéologique de Rome. Et sans doute les fouilleurs ne s'arrêtent pas en si bonne voie. Au Palatin, M. Bartoli, digne continuateur du célèbre Boni, poursuit, sur l'emplacement de la villa Mills, l'exploration de la *domus augustana*. Il croit avoir retrouvé, au milieu du palais des Flaviens, les traces de l'authentique demeure d'Auguste, avec les restes du petit temple de Vesta que l'Empereur, nommé Pontife Maxime, fit élever dans sa maison. Il faudrait encore citer, parmi les projets de réalisation prochaine, le dégagement du *Forum Holitorium*, ou marché aux légumes : on s'est déjà attaqué à l'un des trois temples dont les murs et les colonnes soutiennent l'église de San-Nicola-in-Carcere. Mais nous en avons dit assez pour rassurer le lecteur sur un point : « Des savants, de nos jours, écrivait récemment M. André Gide, sont prêts à démolir les plus beaux monuments du Forum pour défouir la cloaque maxime. Qu'il soit permis de préférer, à l'étude des origines, à la contemplation de la graine et de l'œuf, celle de la pleine adulte beauté. » Certes on pourra discuter l'opportunité de certaines « sistemazioni » récentes. Mais il faut bien marquer que le souci de la préhistoire et de l'archaïsme n'y joue aucun rôle. Les sondages auxquels parfois on se livre à la recherche de la *Roma quadrata* ne laissent que d'imperceptibles traces. Ce qu'on veut offrir à vos yeux, c'est bien, comme vous le souhaitiez, dans sa plus florissante et plus mûre saison, la ville de Sylla, d'Auguste et de Trajan.

***

Les galères de Caligula! Il n'est personne en France qui n'ait entendu parler de l'étonnante entreprise qui se poursuit depuis deux ans et demi sur les rives du lac Némi. Elle a fait naître dans le monde entier de chimériques espoirs, que le caractère positif et scientifique des résultats a quelque peu déçus. Il est vrai que ces trouvailles sont de peu de prix pour les imaginations romanesques, à qui l'on avait promis d'autres merveilles. Du moins la nef rongée, que de patients efforts viennent de mettre à sec, laisse-t-elle admirer désormais d'un œil lucide la belle courbe de ses flancs, en même temps qu'elle constitue un document unique sur la technique navale des anciens.

De toute antiquité, Némi fut l'un de ces lieux dont parle Barrès, où souffle l'esprit. On disait qu'Iphigénie, fuyant avec Oreste les bords lointains de la Tauride, y avait apporté le culte de Diane. En fait, depuis le IVe siècle avant notre ère jusqu'au début du Moyen Age, la Chasseresse ne cessa de se mirer dans ces eaux transparentes, *speculum Dianae* : les ruines de son temple sont encore visibles aujourd'hui sur la rive nord. Pourtant, ce qui faisait depuis des siècles la célébrité du lac, c'est la tradition persistante en vertu de laquelle il cachait dans ses profondeurs un navire fabuleux, que Caligula avait choisi pour théâtre de sa vie extravagante et voluptueuse. Certes, aucun texte ne mentionne le fait, mais Suétone nous a conservé le souvenir des croisières que ce prince, grand amateur de navigation, faisait au large de Baïes : il s'était fait construire une flottille de galères liburniennes « à la poupe constellée de pierres précieuses, aux voiles peintes de couleurs changeantes »; on y voyait des « portiques, des salles à manger, et même des plants de vignes et d'arbres fruitiers; là, étendu tout le long du jour, parmi les danses et les symphonies, il côtoyait les rivages campaniens ». A la mort de Caligula, le navire de Némi fut abandonné avec tous ses trésors. Mais on disait que Diane amoureuse aimait s'y réfugier avec son amant, que celui-ci périt sous les coups de Jupiter irrité, et que dans son désespoir la déesse fit sombrer la nef avec elle.

Il ne faut pas croire que le désir de la récupérer date d'hier. On compte depuis la Renaissance quatre entreprises de grande envergure, sans parler de la pêche incessante à laquelle se livraient les bateliers du lac. Au xve siècle, le grand architecte et ingénieur florentin, Léon-Battista Alberti, ayant fixé sur un radeau un système compliqué de grappins, de roues et de câbles, ne réussit qu'à détacher un morceau de la proue, « pour laquelle vinrent de Rome les plus beaux esprits de la Cour romaine, soucieux de voir comme elle était faite ». En 1525, le Bolonais Francesco De Marchi mit en œuvre l'invention toute récente du scaphandre : il plongea, et resta une heure à considérer, sans oser s'y aventurer, les chambres du palais submergé. Au siècle dernier, les essais de Fusconi en 1827 et de Borghi en 1896 n'eurent d'autre effet que d'éventrer la coque du navire, sous prétexte de lui arracher ses trésors. C'est au cours de la dernière expérience que furent trouvés les célèbres masques de bronze, lions, loups et Méduse, qui décoraient l'extrémité de certaines poutres, et dont en outre l'aspect menaçant écartait les influences maléfiques; d'autre part, on put établir qu'il ne s'agissait pas d'un navire, mais de deux, dont on détermina les dimensions et la situation; l'un gisait à 5 mètres de profondeur, l'autre, le plus grand, à 16 mètres. Mais le danger de ces procédés de fortune était évident; si l'on voulait conserver quelque chose des bâtiments eux-mêmes, il fallait recourir aux grands moyens : abaisser le niveau. C'est à quoi s'est résolu enfin, en 1928, sur l'intervention personnelle du Duce, le gouvernement italien.

On a commencé par restaurer l'émissaire antique, qui, creusé dans la roche sur une longueur de 2 kilomètres, déversait le trop-plein du lac dans la vallée d'Ariccia, et de là dans la mer. Puis les pompes sont entrées en action. On calculait, au début des opérations, qu'elles auraient à refouler 22 millions de mètres cubes. d'eau. Au mois de mars 1929, la première nef se montra; en octobre, elle était complètement émergée. A ce moment, un éboulement faillit compromettre le succès de l'entreprise. Pourtant l'on vient (décembre 1930) de commencer, avec des précautions infinies, à hisser le long de la pente le fragile squelette; c'est là, au bord du lac revenu à son niveau naturel, que se constituera le musée futur. A quel-

ques centaines de mètres plus au sud, on guette la prochaine apparition de l'autre galère.

Celle-ci mesure 70 mètres de long et 20 de large : proportions exceptionnelles, si l'on songe que la largeur des vaisseaux antiques équivalait en principe au cinquième de leur longueur; elles s'expliquent par la destination particulière de ce palais flottant, fait pour se déplacer lentement le long des rives. Le pont est effondré, et rien ne reste plus, en place, des pavillons ou cabines qu'il supportait, et dont la décoration devait être somptueuse, à en juger par les fragments qui s'accumulent dans le petit musée voisin : recouvertes d'un toit de cuivre, revêtues de marbres de couleur, éclairées de fenêtres vitrées, pavées de mosaïques, elles s'ornaient à profusion de poignées, de gonds et d'appliques ouvragées; on a même retrouvé, à peu près intactes, deux portières de bois; en tout cas l'on dispose aujourd'hui de tous les éléments qui permettront une restitution exacte. Mais la coque du navire a subsisté presque intégralement, et c'est un document riche de leçons. En faisant le tour, on pourra apprécier l'habile enchevêtrement des poutres (pin, sapin et chêne) qui soutenaient le plancher de marbre du pont. On remarque surtout que toute la partie immergée était protégée de lames de plomb, fixées à la charpente par de longs clous de cuivre; en dedans une couche de feutre goudronné assurait l'imperméabilité des parois : ainsi les anciens n'ignoraient pas les cloisons étanches; ils savaient construire de véritables cuirassés.

Sur le côté gauche, à la hauteur de la ligne de flottaison, se détachent du flanc du navire deux longues poutres parallèles à la quille; leur interprétation a donné lieu à d'assez vives polémiques. M. Lugli est d'avis qu'elles supportaient l'extrémité d'une longue passerelle reliant le bâtiment à la rive; les masques de bronze qu'on a retrouvés au cours des fouilles de 1896, et auxquelles les recherches récentes ont ajouté cinq têtes nouvelles : un chien, un loup, une panthère et deux lions (l'une coiffant encore le sommet d'un gros pieu), proviendraient de la décoration de cette passerelle. Ainsi la galère était fixe. M. Lugli, au mépris de la légende, n'y veut voir qu'un prosaïque établissement de bains. Un marin de profession s'est opposé avec énergie à cette solution :

selon lui, les deux poutres ci-dessus décrites ne sont qu'une partie de la cage du timon; elles existaient sans doute aussi de l'autre côté, que les tentatives précédentes ont détérioré; pourquoi ces organes de direction, s'il ne s'agissait que d'un ponton immobile? Conclusion : le navire naviguait[1]. Deux grandes ancres récemment découvertes témoignent en faveur de cette hypothèse : elles ont été retrouvées à plusieurs centaines de mètres du point où avaient sombré les galères; les câbles qui y demeurent attachés paraissent tranchés soudain. Tout se passe comme si, sous le coup d'une bourrasque subite, les deux navires avaient rompu leurs amarres et étaient venus s'échouer sur la côte ouest. Quoi qu'il en soit, ces deux ancres en elles-mêmes méritent de retenir l'attention : l'une est de bronze et recouverte de bois, l'autre de bois lesté de plomb. C'est que les ancres de bronze s'enfoncent trop profondément dans la vase. On savait déjà par la tradition littéraire que les navires qui remontaient le cours du Nil étaient pourvus d'ancres de bois. Mais l'une et l'autre, ici, sont munies d'un « pied » rentrant, qui, lorsqu'on levait l'ancre, ne risquait pas d'endommager la coque.

Il reste enfin à signaler quelques trouvailles isolées, qui sont de nature à battre en brèche certains de nos préjugés concernant la supériorité absolue de l'outillage moderne. Voici une pompe à piston, faite pour évacuer les eaux d'infiltration, et un gros robinet de bronze qui, par la simplicité ingénieuse de la conception et le fini du travail, semble être sorti hier de l'usine; puis les fragments d'une plate-forme giratoire, d'un mètre de diamètre environ, et montée sur une sorte de roulement à billes : à ce propos encore diverses opinions se sont affrontées; les archéologues, rappelant les socles tournants de nos musées, admettent que cette plate-forme soutenait une statue; les marins y reconnaissent plutôt la base mobile d'un cabestan. Ces discussions prouvent assez que le problème des galères de Némi est encore loin d'être éclairci dans tous ses détails. La connaissance de la seconde résoudra peut-être certains de ces doutes, en même temps

1. Sur cette discussion, cf. Lugli, dans *Pegaso* du 1er octobre 1930, et Speziale : *Realtà e fantasie nella questione delle navi di Nemi*, dans la *Nuova Antologia* du 1er janvier 1931.

qu'elle posera de nouvelles questions. Toujours est-il qu'en nous révélant, dans les produits de l'industrie navale des anciens, un degré de perfectionnement qu'on aurait difficilement cru possible, cette épave, seul échantillon qui nous soit parvenu de la marine romaine, contribue à nous faire apparaître sous un jour particulier l'antiquité tout entière. On oublie le fantasque despote et ses plaisirs, et l'on songe aux obscurs artisans de cette machine précise. Rien, ou presque rien, ne demeure de la vie molle et fastueuse pour laquelle elle était faite; mais ses restes témoignent d'une civilisation énergique et conquérante, toute vouée à l'asservissement de la nature aux fins de l'homme.

***

C'est le même sentiment qui s'emparera de vous, si, à une vingtaine de kilomètres de Rome, vous visitez, après les navires, le port, et cette impressionnante Ostie dont la résurrection, depuis 1912, se poursuit avec continuité. En dix-huit siècles, la mer a reculé d'une lieue; le Tibre s'est en partie détourné, et c'est au milieu d'un plaine désolée, à l'ombre des puissantes tours de Jules II, que se déploie sur un kilomètre un des ensembles où certains aspects, et des plus importants de la vie antique, revivent avec le plus d'intensité. Les ruines d'Ostie ont, en effet, un caractère unique. On y trouve tout autre chose que dans les villes mortes de Campanie ou d'Afrique : on respire à Pompéi, au milieu d'un des plus nobles paysages qui soient, l'atmosphère babillarde et cossue d'une petite ville de province; Timgad, peuplée d'anciens soldats de la IIIe légion Auguste, conserve encore, malgré la richesse de ses monuments, les rudes traces de son origine militaire. Mais Ostie nous offre l'image d'une grande ville industrielle au IIe siècle de notre ère. Après que Claude et Néron, puis Trajan, l'eurent pourvue de ports assez sûrs, elle fut le vaste entrepôt de qui dépendait la subsistance d'un million d'hommes, où se déversaient les blés d'Égypte et de Sicile, l'huile d'Afrique et d'Espagne. Toutes les villes de la Méditerranée y avaient leur comptoir. Il y a, au centre d'Ostie, une ample esplanade qu'on nomme la Place des Cor-

porations[1]. Au milieu, le Temple de l'Annone, c'est-à-dire de l'Abondance et du Ravitaillement divinisés. Tout autour, sous un portique à double colonnade, s'ouvrent plus de 60 chambres, où vraisemblablement, pour les fêtes de la déesse, prenaient place les délégations des travailleurs du monde entier. Devant chacune de ces *stationes* subsiste une mosaïque qui, par une devise allégorique, annonce le métier qui y était représenté. On voyait là les calfats, les pelletiers, les négociants en bois, et ceux qui étaient chargés de mesurer le grain. Les armateurs d'Alexandrie voisinaient avec ceux de Narbonne, de Cagliari et de Carthage. Où trouverait-on un plus saisissant témoignage de l'empressement avec lequel tout l'univers se dévouait au bien-être de Rome? Toutes ces denrées, à peine déchargées, étaient mises en réserve dans des docks, qui, au bord du fleuve, s'alignent avec la symétrie des villes américaines. Il faut imaginer, peinant autour de ces greniers, une population de manœuvres courbés sous les sacs, qui ne rappelle que de très loin les flâneurs accoudés aux buvettes de Pompéi. Et pareillement les maisons d'Ostie nous font connaître un autre type d'habitation : ce ne sont plus ces coquettes villas à un ou deux étages, avec leurs cours et leur jardinet, autour duquel se répartissent, suivant un ordre traditionnel, *triclinium*, *tablinum*, *alae*, etc. Martial et Juvénal se plaignaient des incommodités de leur cinquième. Les textes nous apprennent que les immeubles de Rome s'élevaient souvent à plus de 18 mètres, mais c'est à Ostie seulement qu'on peut voir quelques restes de ces maisons véritablement modernes, à trois étages au moins, avec larges fenêtres, balcons, loggias — et tout-à-l'égout.

***

L'activité des provinces ne le cède en rien à celle de la capitale. La Campanie en particulier, où l'on peut dire que depuis deux siècles s'est constituée la science archéologique, est le théâtre de fouilles insistantes. Sous la direction de MM. Maiuri et Della Corte, l'exploration de Pompéi se poursuit selon la méthode inaugurée en 1911 pour les *Nuovi Scavi*, et qui prétend donner une restitution aussi complète que

1. Cf. J. Carcopino, *Ostie*, Laurens, éd. 1929.

possible de la vie antique. On considère en effet qu'une maison avec sa décoration murale, ses statues, ses meubles, ses ustensiles et ses bibelots — tout ce que naguère on transportait en grande hâte dans les vitrines du Musée de Naples — constitue un tout harmonieux qu'il ne faut pas désagréger. Les trois cinquièmes de Pompéi sont maintenant déblayés. Sans entrer dans le détail des dernières fouilles sur l'emplacement de la Villa des Mystères et de plusieurs maisons de la rue de l'Abondance, mentionnons la récente découverte d'un service de vaisselle d'argent massif, comptant 115 pièces ornées de sujets mythologiques, et qui ne saurait être comparé qu'au Trésor de Boscoreale, du Louvre. Mais il faut signaler en outre les recherches auxquelles on se livre en divers points de l'enceinte pour préciser la topographie primitive de la ville. C'est ainsi qu'on a pu retrouver, principalement près de la Porte d'Herculanum, les restes d'un mur qui remonterait au ve siècle. On n'a que trop tendance, en général, à se représenter Pompéi comme en dehors du temps, et dès le début figée dans l'état où l'a surprise la catastrophe de 79. Mais les origines et le développement de sa civilisation, à laquelle les Osques, les Grecs, les Étrusques ont collaboré dans une mesure qu'il importe de déterminer, posent de nombreux problèmes que l'archéologie n'a pas encore abordés.

Avouons pourtant que l'intérêt des fouilles de Pompéi est passé au second plan depuis que celles d'Herculanum ont repris, autorisant de magnifiques espoirs. C'est avant tout que les deux villes n'ont pas péri dans les mêmes conditions. Tandis qu'une pluie de cendre et de pierres anéantissait Pompéi en quelques heures (mais on sait que les habitants eurent tout le loisir, après l'éruption, de revenir chez eux chercher leurs biens les plus précieux), Herculanum vit descendre du haut de la montagne, trois jours durant, une lente et implacable coulée de lave qui, moulant en quelque sorte les objets, les ensevelit définitivement, mais sans violence : ainsi s'explique l'excellente conservation du matériel. D'ailleurs Herculanum présente par elle-même une physionomie très attachante, non point tout adonnée au négoce et aux querelles de clocher, comme Pompéi, où l'on n'a jamais trouvé trace d'une seule bibliothèque, tandis que l'un des

premiers coups de pioche donnés sur le sol d'Herculanum, où les plus riches Romains avaient leur villa, a mis au jour, outre une incomparable collection de grands bronzes, plus de 1 800 papyri. Mais surtout il faut bien dire qu'Herculanum n'a jamais encore été soumise à une enquête méthodique et suivie. Le Forum, les Thermes, les Temples, tout véritablement reste à étudier. Les premiers fouilleurs, que tourmentait l'appât du trésor à découvrir, ne se souciaient que de ramener avec eux marbres et bronzes, fresques et mosaïques; ils creusaient au hasard et en tout sens des puits et des galeries, faisaient main basse sur tout ce qu'ils rencontraient sur leur route, et, sans égard aux édifices mêmes, s'enfuyaient avec leur butin. C'est à peu près de cette façon que les agents du Prince d'Elbeuf et du Roi Charles de Bourbon, au XVIIIe siècle, dépouillèrent et défigurèrent le théâtre, qui jusqu'alors était demeuré intact. La célèbre villa de Calpurnius Pison, qui livra les statues et la bibliothèque dont nous parlions plus haut, n'a pas été traitée avec plus de précautions; ses ruines sont aujourd'hui recouvertes, mais il est question de les soumettre, prochainement, à de nouvelles investigations. Il est vrai que Calpurnius Pison, beau-père de César et ennemi de Cicéron, manifestait un goût fâcheusement exclusif pour la philosophie épicurienne, et que les 800 papyri jusqu'ici déchiffrés, inappréciables sans doute pour la connaissance de cette doctrine, n'ont enrichi notre patrimoine littéraire d'aucune œuvre de premier plan. Mais, et c'est ce qui rend si émouvantes les fouilles d'Herculanum, qu'est-ce qui prouve qu'une autre villa, sur ce rivage aimé des poètes et des lettrés, ne recèle pas dans ses décombres une tragédie perdue de Sophocle ou les livres XI à XX de Tite-Live? Les travaux de déblaiement continuèrent au XIXe siècle, de 1828 à 1855, puis de 1869 à 1875; on réussit à dégager quelques maisons; mais Pompéi, à cette époque, commençait à faire à sa voisine une grave concurrence. Il semblait, après 52 ans d'abandon, qu'on eût renoncé définitivement à lui arracher son secret, quand, en mai 1927, une nouvelle phase de l'histoire d'Herculanum commença. Cette fois on a décidé de mettre en œuvre des moyens exceptionnels : on a essayé d'abord de procéder par des galeries de mine horizontales, qui attaquaient directe-

ment, à son niveau, la ville ancienne; puis, le procédé s'étant révélé d'une difficulté insurmontable, on s'est résigné à percer de haut en bas, avec des perforatrices à air comprimé, l'épaisse croûte de lave sur laquelle est bâti le village moderne de Résina, qu'il faudra exproprier plus ou moins complètement. Après quatre ans d'efforts, de notables résultats ont été obtenus[1]. L'intérêt des cinq maisons récemment dégagées réside dans le fait d'abord que les étages supérieurs subsistent en partie; mais surtout on y a retrouvé ce qui a totalement disparu à Pompéi, le bois. Tel jardin garde encore le squelette d'un arbre. Ici l'on peut voir, calcinés, une armoire et deux lits; là, les poutres de la toiture. Particulièrement intéressante est la maison n° 11. Outre une presse à vis, également en bois, qu'on a découverte dans une boutique de la façade, elle montre un *atrium* grandiose, terminé d'un côté par une sorte de paravent orné d'appliques de bronze et formé de deux portes entre lesquelles était suspendue une tenture. Trouvailles dont la rareté constituerait une suffisante récompense; mais surtout elles font espérer qu'il n'est peut-être pas de souvenir, si fragile qu'il soit, de la vie des anciens, que le sol d'Herculanum n'ait préservé du temps.

***

A l'extrémité nord du Golfe de Naples, la région volcanique des Champs Phlégréens, dont l'aspect inquiétant — cratères encore fumants, lacs sinistres, forêts impénétrables — avait suggéré aux navigateurs phéniciens la fable des Cyclopes, a gardé jusqu'au siècle d'Auguste, à l'époque pourtant où le rivage de Baïes s'ornait de villas et de jardins, le pouvoir d'inspirer aux poètes des pensées de mort et de religion. Rien de plus étonnant, aujourd'hui encore, quoique le tourisme l'ait banalisée, que la Solfatare de Pouzzoles, et ce Monte Nuovo, qui, surgi tout d'une pièce en 1538, défigura et désola la contrée. Au delà se découvre un lac bordé de quais et de nymphées : c'est l'Averne, dont Agrippa, au plus fort de la guerre contre Sextus Pompée, fit un port militaire; Virgile, quelques années plus tard, devait y placer l'entrée du royaume

1. M. Pierre Wuilleumier a rendu compte de ces fouilles à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1929. Voir *Comptes Rendus*.

des Ombres. C'était, dit-il, « une caverne profonde, qui s'ouvrait monstrueuse dans le rocher comme un vaste gouffre, défendue par un lac noir et par les ténèbres des bois[1] ». En fait, tous les environs foisonnent de souvenirs virgiliens. On vient de restaurer, entre Naples et Pouzzoles, un Colombarium où les cendres du poète ont peut-être reposé. Et le Cap Misène, dont on aperçoit, vers le sud, tel le tombeau d'un géant, la masse caractéristique, conserve la mémoire du fidèle trompette d'Énée, qui, selon le VIe livre de l'*Énéide*, y est enseveli. Il y a longtemps que l'imagination des guides locaux s'évertue à situer les étapes de la descente du Troyen aux Enfers. Dans le canal de communication creusé par Agrippa entre le Lucrin et l'Averne, ils reconnaissent la Grotte de la Sibylle et s'efforcent de vous y attirer par de fallacieuses promesses : c'est là, disent-ils, que cette prophétesse « se baignait avec Néron ». N'en croyez rien : les fouilles récentes nous ont, en effet, rendu la Grotte de la Sibylle, mais plus au nord, au pied de l'Acropole de Cumes, et c'est là le but véritable de notre pèlerinage.

Quand, docile aux signes divins qui lui conseillaient d'aller chercher auprès de son père Anchise, dans les Champs Élysées, le secret de son destin et le terme de ses navigations, Énée avec ses compagnons aborda en Campanie, une roche escarpée s'offrit d'abord à sa vue, couronnée d'un temple très antique. C'est là, disait-on, que l'aventureux Dédale, après son vol au-dessus des flots, avait touché terre; en reconnaissance, il éleva ce temple à Apollon, et orna les portes de bas-reliefs de bronze. Énée se serait volontiers oublié dans leur contemplation : la Sibylle survint, qui le rappela à ses devoirs. Elle avait son antre non loin, creusé dans le flanc de la falaise. Elle y conduisit Énée, puis pénétra à l'intérieur cependant que le Troyen demeurait sur le seuil. Bientôt, par les « cent portes » de la grotte, retentirent à tous les échos de prophétiques paroles. Pour traverser impunément les Enfers, il fallait s'armer d'un rameau d'or que la forêt voisine cachait sous ses ombrages. Énée retourne alors sur ses pas, et s'engage sous la pinède, « profond repaire des bêtes sauvages », qui depuis la mer s'étend comme une nappe sombre à l'assaut des

1. *Énéide*, VI, 236-237; trad. André Bellessort.

collines. Deux colombes — les oiseaux de Vénus, sa mère — guident en voletant sa marche incertaine : enfin elles se posent sur l'arbre où luit le rameau d'or. Énée, assisté de la Sibylle, peut désormais se présenter aux frontières de l'autre monde. Arrêtons-nous ici : ce serait trop demander à l'archéologie que de préciser la topographie des Enfers; mais le chemin qui, selon Virgile, y conduit nous est depuis un an accessible.

Lorsqu'on gravit les pentes touffues de l'Acropole de Cumes, on rencontre successivement deux terrasses, qui l'une et l'autre soutenaient un temple. Ils portent les traces de nombreux remaniements : Auguste les fit restaurer; le christianisme, au Moyen Age, y établit ses basiliques. Mais les fouilles ont dégagé cependant les fondations et le parvis primitifs, qui remontent à l'époque grecque. Se rappelle-t-on que Cumes, fondée très anciennement (en 1052, disaient les Grecs, mais la critique moderne a ramené cette date aux environs de 750) par des colons de Chalcis en Eubée, joua un rôle capital dans l'héllénisation de l'Italie? On a pu contester de nos jours la tradition, que rapporte Thucydide, selon laquelle Cumes aurait la première enseigné aux Latins et aux Étrusques, ses voisins immédiats, l'usage de l'alphabet chalcidien. Mais il reste certain que la Campanie, au VIIe et au VIe siècles, aussi bien à Cumes la grecque que dans l'étrusque Capoue, élabora une civilisation complexe où les dons encore frustes de la population italiote se polissaient au contact de l'influence hellénique. Or, des deux temples en question, le plus haut situé, connu sous le nom de Temple de Jupiter, n'est pas encore identifié avec sûreté. Mais il n'est pas douteux que le plus bas fût consacré à Apollon, et c'est celui-là même dont Énée admirait les portes sculptées. Il faut bien le dire, l'atmosphère qu'on respire en ce lieu est singulière. On a laissé loin derrière soi Naples et son golfe, qui soudain vous semble un décor d'un excessif et vain éclat; on pense à la Sicile et à la Grèce. Car le paysage de Cumes, avec la mer, toute simple et droite, à l'horizon, et, parallèle au rivage, la longue pinède de Licola, qu'Énée parcourut en quête du rameau d'or, avec cette roche envahie par les cystes et ce dallage de pierre nue, évoque ce qu'on pourrait appeler, d'après le vocabulaire des historiens de la céramique, le *style sévère* de la beauté.

Descendons maintenant jusqu'à la Grotte de la Sibylle,

par un chemin où des vers de Virgile, gravés çà et là sur des plaques — comme à Florence les vers de *la Divine Comédie* — accompagnent notre promenade. Aux Grottes, devrait-on dire. Car c'est un labyrinthe de cryptes et de galeries creusées à même le roc, où d'abord il est difficile de s'orienter. Virgile nous servira de guide. Dans cette première caverne qui s'ouvre du côté de la mer, Énée attend l'oracle de la Sibylle. Celle-ci s'enfonce dans un étroit vestibule qui va se rétrécissant, et dont la voûte est percée d'ouvertures qui affleurent à la partie supérieure de la colline : ce sont les *centum aditus, centum ostia* par où la voix de la Sibylle se répercute au dehors. Mais c'est seulement quand elle est arrivée au fond de la grotte, dans la partie la plus impénétrable du sanctuaire, que le poète nous la montre en proie au délire prophétique; c'est alors qu' « elle se débat comme une sauvage bacchante et cherche à secouer de sa poitrine le dieu tout-puissant ».

Tel est l'antre, non pas imaginé, mais décrit par Virgile avec exactitude et tel qu'il l'a vu. L'endroit avait subi déjà des transformations nombreuses : utilisé par Agrippa, comme les moindres replis de la région, pour des fins stratégiques, il fut rendu par Auguste à la majesté de ses origines. C'est à lui qu'il faut rapporter l'appareil de tuf qui recouvre les parois, ainsi que les niches qui, ménagées dans le vestibule, étaient destinées à contenir des statues.

***

Ce tableau des fouilles en quelque sorte officielles de l'Italie moderne resterait incomplet si l'on ne disait quelques mots de l'effort héroïque par lequel, loin de toute publicité, avec des moyens précaires et malgré des difficultés quasi insurmontables, les archéologues de Sicile et de Grande Grèce, à la tête desquels il convient de citer M. Orsi, directeur du Musée de Syracuse, ont réussi à ranimer quelques traits de leur passé évanoui. Les grandes villes de Sicile sont assez familières aux touristes; l'aspect général de Sélinonte et d'Agrigente, où pourtant l'on a dégagé, à proximité du temple de Castor et Pollux, une dizaine d'autels et plusieurs édicules ornés de terres cuites décoratives, ne s'est guère modifié au cours des dernières années : mais sur la côte nord, à 50 kilomètres à l'est de Palerme, Himère commence à revenir au jour : les

fouilles qu'y a entreprises, en 1929-1930, M. Marconi, ont déblayé le grandiose temple dorique élevé par les Grecs en 480 après leur victoire sur les Carthaginois. De l'autre côté du détroit, la Grande Grèce est l'objet de recherches étendues. On sait l'importance de cette province dans l'histoire des civilisations antiques. Le chapelet de colonies qui, dès la fin du VIIIe siècle, se déroula le long des mers Ionienne et Tyrrhénienne — Tarente, Sybaris, Crotone, Locres, Rhegium, Elée, Paestum — ne le cédait ni par les dons artistiques, ni par l'audace intellectuelle, aux centres les plus fameux d'Asie Mineure et de Grèce propre. Pourtant, la terre où Pythagore fonda sa philosophie et son église n'a été soumise que depuis une vingtaine d'années à des fouilles méthodiques. Mais les récentes campagnes, subventionnées par la *Société Magna Grecia*, ont pris une étonnante ampleur. Deux exemples en diront plus long qu'une sèche énumération. Elée, à une quarantaine de kilomètres au sud de Paestum, vient d'être pour la première fois scientifiquement explorée. La ville vénérable où Xénophane de Colophon, à la fin du VIe siècle, établit l'école qui devait former Parménide et Zénon, revit désormais par quelques-uns de ses monuments : le mur d'enceinte, la route de l'Acropole, deux temples, et un monumental autel rectangulaire, de 25 mètres sur 7, qui rappelle l'autel d'Hiéron à Syracuse. Mais plus intéressantes encore, malgré leur apparent échec, sont les tentatives auxquelles s'est livré, en 1928, M. Galli, Surintendant pour le Bruttium et la Lucanie, à la recherche de Sybaris. Le nom seul de Sybaris signifiait une fabuleuse richesse. Une partie du commerce de la Méditerranée affluait dans son port, et empruntait ensuite la route de terre, qui aboutissait, de l'autre côté de la Calabre, à son comptoir de Laos : ainsi les marchands évitaient-ils le dangereux et coûteux détroit de Messine, infesté de pirates et grevé de péages. D'autre part, la fertilité de son sol était telle, et le vin si abondant, qu'il fallut, nous raconte l'historien Timée, « bâtir des chais immenses pour le conserver, et qu'on creusa une canalisation souterraine pour l'amener sur la côte au point d'embarquement ». Sybaris fut détruite en 510 par sa voisine Crotone, et les habitants dispersés. Les sondages les plus minutieux entre le Cratis et le Coscile, les deux fleuves qui limitaient son territoire, n'ont

décelé jusqu'à présent aucune trace de ses murs, ni de ses temples. Mais une ferme romaine, datant du dernier siècle de la République, a justement retenu l'attention des fouilleurs : vaste local formé de quarante chambres, orné çà et là de mosaïques, elle présenterait un caractère assez courant, si l'on n'avait relevé à proximité immédiate les restes de longs tuyaux de terre cuite (l'un se poursuit sous terre sur une distance de 63 mètres) qui servaient évidemment à transporter du vin vers le fleuve. Qu'on relise maintenant le passage de Timée que nous citions plus haut. Il apparaît clairement qu'en dépit des guerres et des révolutions politiques, le peuple de Sybaris a continué de cultiver et d'exploiter, selon ses traditions propres, qui jusqu'ici semblaient légendaires, l'un des principaux éléments de sa prospérité. Ainsi donc, à la place de la ville la plus oisive de l'antiquité, ce qui seul survit, c'est le souvenir de son labeur.

***

Quand on parcourt les divers chantiers d'Italie, — et nous avons essayé de guider le lecteur à travers quelques-uns des plus significatifs, — on en vient insensiblement à cette conclusion que l'archéologie est la plus jeune de toutes nos sciences. « Au prix de ce qui reste à faire, nous disait M. Bartoli du lieu du monde qu'on supposerait le mieux connu, le Palatin, rien n'a été fait, nous ne savons encore rien. » Mais, là comme ailleurs, on commence, et l'on semble décidé à aboutir. Ce qui rend si passionnantes les fouilles qui depuis dix ans ont été amorcées un peu partout, et dont certaines ont déjà obtenu les beaux résultats qu'on vient de voir, c'est que les archéologues italiens de notre temps, soutenus par leur propre foi et par l'intérêt vibrant du pays, sont aussi parfaitement prudents et conscients de ce qui peut se faire : c'est ainsi que, pour la Campanie par exemple, le plan d'ensemble des fouilles à venir a été établi dans ses détails. Que les amis des civilisations antiques suivent donc les prochaines campagnes avec des espoirs positifs : Rome, Némi, Ostie, Pompéi, Herculanum, Cumes, la Sicile, la Grande Grèce, autant de promesses sûres; il n'est rien qu'on n'en puisse raisonnablement attendre.

JACQUES HEURGON

UN PRINCE AMI DE L'ALGÉRIE

LE DUC D'ORLÉANS
FILS DE LOUIS-PHILIPPE

> Il y a deux choses qui n'ont jamais flatté les princes : la louange du soldat et le feu de l'ennemi.
>
> JULES JANIN (*Le Prince Royal*).

Sur la place du Gouvernement, à Alger, s'élève une statue équestre, érigée par l'armée française au fils aîné du roi Louis-Philippe. Cette statue, tous les régimes politiques qui se sont succédé en France l'ont respectée. Les Français de 1930 qui assistaient, au mois de juin dernier, aux fêtes du centenaire de la conquête, ont pu, silencieusement, la saluer. Ferdinand-Philippe d'Orléans fut vraiment « ce prince ami de l'Algérie » dont Camille Rousset a pu écrire qu'il se montra « le plus actif et le plus intelligent des protecteurs de l'armée d'Afrique ». Mieux encore, son nom doit figurer parmi ceux qui ont fait le plus pour que la France gardât et étendît sa conquête algérienne. Le Prince Royal, — comme le nommait la Monarchie de Juillet — fut l'un des créateurs de l'Algérie française.

L'un des premiers, dans les sphères officielles, il se déclara sans réticences partisan non seulement de la conservation de notre conquête, mais de sa pleine réalisation. Il insista pour que des moyens effectifs fussent mis à la disposition des

gouverneurs généraux pour accomplir cette œuvre, et il employa toute son influence pour faire cesser les hésitations qui compromirent trop longtemps notre prestige aux yeux des Arabes. A cette politique d'appui qui fut d'un puissant secours pour les Clauzel, les Damrémont et les Valée, il joignit une autre action plus personnelle encore et qui lui mérita le souvenir et la reconnaissance de l'armée. Il n'eut de cesse qu'il lui fût permis de venir voir de près les troupes d'Afrique et participer à leurs expéditions. Son passage dans cette armée y laissa un profond sillage. A ses retours en France, il se constituait le protecteur de ses compagnons d'armes, veillant à ce que les récompenses dues à leur valeur leur fussent accordées, soignant leur avancement, s'occupant de faire aboutir les améliorations dont il avait vu sur place la nécessité : équipement plus rationnel du soldat, meilleure organisation des hôpitaux et des subsistances, allègement du service, création d'une médaille de l'Algérie[1], etc.... En lui, cette armée sentait qu'elle avait un défenseur sincère. Aussi pleura-t-elle sa mort. Le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud, qui commandait, en juillet 1841, à Miliana, écrivait au général Bugeaud après la réception de la fatale nouvelle : « En annonçant ici la perte irréparable que l'Armée avait à déplorer, j'ai vu des larmes dans tous les yeux. » Élevée par les soins de l'armée d'Afrique, la statue dont nous parlions aux premières lignes de cet article ne fait que prolonger ce témoignage.

Au surplus, cette attachante figure est si représentative de son époque! Elle appartient peut-être autant à la commémoration du Romantisme qu'à celle des campagnes de l'armée d'Afrique. En elle se rencontraient toutes les aspirations d'une génération qui put manquer de sagesse, mais non de générosité ni d'enthousiasme, et qui ne mérite ni notre dédain, ni notre oubli.

A l'Exposition du Centenaire de la conquête de l'Algérie, au Petit-Palais, figuraient plusieurs portraits du duc d'Orléans. La grande toile d'Ingres nous a retenus d'abord, où le Prince apparaît, debout, en uniforme, la tête découverte, la main au pommeau de son épée. L'allure est

1. Sur ce dernier point les efforts du Prince Royal ne purent vaincre l'opposition du Conseil des ministres.

élégante et martiale, jeune et déjà majestueuse, le visage un peu pâle entouré d'un léger collier de barbe, avec deux touffes de cheveux bouffant au-dessus des tempes, le front large, les yeux empreints d'une douceur qui contraste presque avec l'énergie de l'ensemble, mais cet ensemble a quelque chose de généreux et de fier, d'élégant et de viril; ce prince fut certainement l'un des types les plus séduisants de sa race et de son temps.

C'est une impression de plus de grâce encore qui se dégage d'une autre image, cette aquarelle de Lami : « Le duc d'Orléans suivi de son état-major. » Le prince est à cheval; il passe au galop, la tête tournée de trois quarts à droite, l'épée à la main. Il y a du rêve dans ce regard, une grâce presque féminine dans cette élégance, mais aussi de la décision, quelque chose de hardi et de conquérant dans toute l'allure. L'on comprend à merveille l'accord qui régna entre Ferdinand d'Orléans et l'armée d'Algérie de 1835 à 1841.

Romantique, ne l'était-elle pas par certains côtés, cette armée dont les chefs, survivants des armées de l'Empereur ou jeunes officiers avides de gloire, dans l'impossibilité où le gouvernement de Paris les laissait de rien faire de décisif, cherchaient à suppléer aux moyens matériels par de grands coups d'audace? Romantiques, ces expéditions, trop souvent improvisées, organisées sous le coup d'une impression causée par un revers, un affront à punir, des morts à venger. Il suffit de lire les récits qu'en a laissés le duc d'Orléans dans l'ouvrage resté inachevé et que ses fils publièrent : *Campagnes de l'armée d'Afrique*, 1835-1839, pour sentir quels échos profonds elles avaient éveillés en cette âme, elle aussi éprise de gloire. A ses yeux, la France qui luttait et peinait douloureusement sous le ciel d'Afrique y enfantait un prestige nouveau, comme une revanche des humiliations de 1815.

Pour nous, ces expéditions africaines, qui, à l'époque où le duc d'Orléans vint y participer, étaient si loin encore, dans leurs méthodes et dans leurs résultats, des campagnes décisives de la conquête, sont d'un puissant intérêt. Elles manifestent les extraordinaires qualités militaires de notre race, ses facultés étonnantes d'initiative et d'audace, ses réserves d'endurance et de ténacité. Rencontrer tout cela uni, dans un

prince adoré des Parisiens, aux plus charmantes séductions d'esprit et de cœur, trouver en ce prince un sens des responsabilités, un esprit d'entreprise, une passion de l'intérêt français, qui déjà peut-être annonçaient un grand règne, le voir acclamé par des soldats qui l'ont suivi au feu et dont les bataillons ont chargé en criant son nom, n'est-ce pas l'une de ces occasions, où, tournés vers un passé plein de si beaux exemples, nous reprenons confiance en l'avenir de notre race? A cent ans de distance, cette race, après tout, a bien prouvé qu'elle n'était pas devenue si différente d'elle-même.

UN PROJET DE « COURSE » EN AFRIQUE

C'est en novembre 1835 que le duc d'Orléans abordait pour la première fois en Afrique. Il venait prendre part à l'expédition qui se préparait sur Mascara. Le but que se proposait le prince était double, à la fois militaire et politique.

Les nouvelles qu'on recevait à Paris de l'armée d'Afrique la montraient aux prises avec des difficultés inouïes. La grandeur et la multiplicité des obstacles, la difficulté des communications et du ravitaillement, la dureté du climat, la mobilité d'un adversaire quasi insaisissable, tout contribuait à poser pour le commandement des problèmes nouveaux. Ces problèmes, on n'avait guère pu encore les aborder de front, dans leur ensemble, avec toute la méthode désirable. On jugera des fluctuations par où passait le gouvernement ce qu'écrit le duc d'Orléans d'après des dispositions prises au moment où le maréchal Clauzel était envoyé à Alger, pour y remplacer le comte d'Erlon et pour venger notre sanglant échec de la Macta. Sur 25 500 hommes, dont se composait l'armée d'Afrique, il n'en restait guère que 21 000, après le départ de la Légion étrangère et les ravages causés par le choléra. L'artillerie manquait de batteries de montagne, le génie et le train étaient dépourvus de tout, les chevaux des équipages étaient vieux et usés.

« L'évidence de cette situation, écrit le duc d'Orléans, était si frappante, que le ministre de la Guerre se décida à augmenter l'armée d'Afrique de quatre régiments d'infanterie, de quatre compagnies du génie, de quelques moyens de transport, et à

faire acheter des chevaux pour la cavalerie et des mulets pour des batteries de montagne.

» Mais, avant même l'arrivée de ces renforts si nécessaires, le ministre en paralysait l'effet, en déclarant qu'ils n'étaient que temporaires, et que, dans peu de temps, l'armée serait réduite de nouveau. Pressé également par les deux opinions qui voulaient, l'une conquérir, l'autre abandonner l'Afrique, le maréchal Maison essayait de les satisfaire, en annonçant à la fois l'envoi et le rappel des troupes. Il prêtait à l'Algérie ce qu'il n'osait ni lui donner, ni lui refuser. »

Admirable effet des exigences parlementaires! Il est clair qu'avec de pareils procédés les gouverneurs généraux de l'Algérie ne pouvaient guère établir un plan de conquête et encore moins le suivre. Il ne pouvait en résulter que de nouveaux sacrifices plus lourds et moins efficaces, « après avoir mis l'armée dans l'impossibilité d'entreprendre successivement des opérations qu'on ne pouvait déjà plus exécuter simultanément ».

Témoin impatient de ces erreurs, le duc d'Orléans n'en croyait pas moins possible la réussite de certains *raids*, où des chefs comme Clauzel, « hommes de ressources et d'énergie», pouvaient, avec des moyens réduits, obtenir des résultats appréciables. Il voulait assister à ces expéditions. Son sens militaire, déjà très formé, ne pouvait qu'en retirer de profitables leçons. Bien qu'ayant débuté dans la cavalerie, il s'était passionné pour l'infanterie, cette arme qu'il appellera dans son testament « l'arme nationale des Français ». Il allait pouvoir joindre aux expériences militaires, — d'ailleurs si différentes, — que lui avait déjà procurées le siège d'Anvers, celles d'une guerre nouvelle à tant de titres.

Mais ce projet tendait aussi à donner un témoignage public de l'intérêt porté par le Roi et par l'héritier de la couronne à la conquête de l'Algérie. « La persévérance, écrit le prince, semblait n'appartenir qu'aux ennemis de notre conquête, et c'était à Paris que se trouvaient les plus redoutables. » Sans cesse recommençait « le siège périodique d'Alger dans la Chambre des Députés ». Persuadé de l'avenir qui s'ouvrait pour la France en Afrique, le Prince Royal avait résolu de payer de sa personne, pour essayer de gagner la cause de

l'Algérie. A diverses reprises, les événements avaient retardé la réalisation de ce projet.

Dès le mois de mars 1833, une expédition étant projetée sur Constantine, il écrivait au général de Damrémont, auquel on avait pensé en confier le commandement : « Mon intention est toujours de coopérer à cette opération militaire. Je désire toujours que nous la fassions ensemble, et... ne suis nullement disposé à y renoncer. »

Mais, des objections ayant surgi, surtout d'ordre financier, il n'avait pu en venir à bout.

« Je ne puis faire comprendre que c'est une nécessité, et je suis réduit à y travailler seul; mais je ne me rebute point, et j'arriverai à mes fins un jour ou l'autre. Je saurai pour cela empêcher qu'on essaye quelque expédition bâtarde... »

Le 16 décembre suivant, il croit que l'on touche enfin à « une ère nouvelle et que l'on commence à comprendre combien le pays est las du dispendieux provisoire qui pèse sur Alger ». La commission parlementaire envoyée, au mois d'avril, en Algérie, pour examiner sur place les avantages et les inconvénients de la conquête, est revenue. Le duc d'Orléans espère beaucoup, — un peu trop peut-être — des discussions qui vont s'ouvrir. Sans doute les commissaires paraissent opposés au projet d'occupation de Constantine. « On trouve que nous tenons déjà un trop grand nombre de points. » Mais il espère cependant, — et l'événement lui donnera raison, — qu'on va se prononcer pour le maintien de la conquête. En tous cas, rien dans tout cela qui puisse refroidir ses dispositions. Il nourrit toujours « pour le printemps le projet d'une course en Afrique. »

Ce ne fut, avons-nous dit, qu'au début de l'hiver de 1835, que ce projet put se réaliser. Les efforts du Prince Royal n'avaient pu jusque-là triompher des difficultés intérieures et parlementaires : les événements se chargèrent d'en venir à bout.

L'ALGÉRIE FRANÇAISE EN 1835

A cette époque, après cinq ans de guerre, nos possessions en Algérie étaient réduites à fort peu de chose. Nous étions à

Alger; la Mitidja et le Sahel étaient à peu près pacifiés. Un heureux coup de main nous avait donné Bône, mais Bougie, enlevée en septembre 1833 par le général Trézel, restait bloquée. Ces deux villes étaient nos seuls établissements dans la province de Constantine. Combien leur possession, — surtout celle de Bougie, — restait précaire!

A l'Ouest, le drapeau tricolore flottait sur Oran, la Mersa et Mostaganem. Mais, de ce côté, un ennemi acharné de l'influence française avait surgi. Chaque jour voyait croître le prestige et la puissance d'Abd-el-Kader. Son premier effort, dirigé au mois de mai 1832 contre Oran, avait été repoussé, suivi même de combats heureux pour nous en rase campagne. Le général Desmichels avait pu s'installer à la Mersa et chasser les Arabes d'Arzeu, le 6 juillet. Au début du mois d'août, l'émir abandonnait le siège de Mostaganem. Mais le retour à Oran de la colonne que le général Desmichels avait envoyée dans cette ville avait été des plus pénibles. Elle avait failli de bien peu être mise en déroute. Les garnisons d'Oran, d'Arzeu, de Mostaganem, étaient à bout de forces, tandis que de plus en plus nombreuses étaient les tribus qui se rangeaient autour de la bannière du fils de Mahi-ed-Din. Dans l'impossibilité où il se trouvait de lui faire une guerre effective, le général Desmichels crut devoir conclure avec Abd-el-Kader le traité du 16 février 1834. Ce fut le point de départ d'un nouvel accroissement du prestige de notre ennemi.

Le premier chapitre des *Campagnes de l'armée d'Afrique* expose de façon saisissante comment, en dix-huit mois, « il s'était formé une nation arabe » et comment « un peuple nouveau se groupait autour du chef habile et entreprenant, qui avait réuni les tronçons épars de la race indigène ». Abd-el-Kader, libre de ses mouvements, avait soumis à sa domination tout le pays, depuis les frontières du Maroc jusqu'aux portes d'Alger. Il était « salué de Mascara à Médéa par les acclamations enthousiastes d'un peuple qui personnifie en lui sa régénération, ses passions et ses rêves de grandeur ». La lutte va donc prendre un caractère plus opiniâtre; c'est une véritable guerre qui va commencer, où vont s'affronter plus que jamais les deux civilisations, et c'est aussi ce qui va donner à la conquête de l'Algérie son caractère d'émouvante

grandeur. Il s'agit de savoir si le nouvel empire islamique, que vient de fonder l'Émir, va durer, s'étendre, devenir assez fort pour fermer définitivement aux Français l'accès de l'intérieur. S'il en est ainsi, les conquêtes du littoral, tout porte à croire qu'elles seront un jour abandonnées, et que tous les espoirs qu'elles ont fait naître resteront sans lendemain; l'Afrique demeurera fermée et, les Français partis, retombera dans la stagnation islamique.

Mais les progrès mêmes de la puissance d'Abd-el-Kader vont amener la France à s'enfoncer dans cette guerre que, jusque-là, elle hésitait à entreprendre. Déjà, du côté d'Oran, au printemps de 1835, l'Émir faisait sentir sa pression de plus en plus entreprenante. Il envoyait ses aghas poursuivre jusqu'aux portes de la ville les tribus dissidentes qui lui avaient refusé leur soumission et qui étaient venues se mettre sous notre protection. Le général Trézel, chef d'état-major de l'armée d'Afrique, qui avait remplacé le général Desmichels dans le commandement de la division d'Oran, n'hésite pas à faire délivrer par ses chasseurs à cheval les prisonniers que déjà l'Émir avait faits dans ses tribus. Ce dernier répond par une déclaration de guerre.

Disposant à peine de deux mille trois cents hommes et d'un convoi de vingt voitures en mauvais état, le général Trézel croit devoir entrer en campagne. Il avance, le 19 juin, jusqu'au ruisseau du Tlélat, à six lieues d'Oran. Mais il aura bientôt à lutter contre une armée de six à huit mille hommes, avec laquelle il se trouvera aux prises, dans les conditions les plus défavorables. Au combat de Muleï-Ismaïl, le 26 juin, le colonel Oudinot, qui commandait l'avant-garde, fut tué, et la colonne française se dégagea difficilement de l'étreinte des Arabes. Deux jours plus tard, dans les marais de la Macta, par où Trézel avait voulu rejoindre la côte, elle était écrasée, massacrée presque tout entière par les troupes de l'Émir, encore grossies de près de quatorze mille cavaliers, qui étaient venus se joindre à son infanterie.

Cet échec, ressenti douloureusement en France, fit tomber pour quelque temps les hésitations du gouvernement. Le maréchal Clauzel fut envoyé à Alger et, cette fois, les instances du Prince Royal obtinrent satisfaction. Il partit pour l'Afrique

« heureux, écrit-il, de prendre part, sous les ordres d'un chef illustre, à l'expédition qui se prépare pour venger l'honneur de nos armes et combattre l'adversaire acharné de la puissance française en Afrique ».

L'EXPÉDITION DE MASCARA

Le moment était critique pour l'avenir de notre conquête. « Toutes les forces de l'Algérie pesaient sur nous. » A l'Ouest, Abd-el-Kader, avec toute la race arabe derrière lui et l'appui de l'empereur du Maroc; à l'Est, le bey de Constantine Achmed, s'appuyant sur Tunis et soutenu par les Turcs; au centre même, les Hadjoutes, qui inquiétaient nos lignes, et la population de la province de Tittéri, que l'Émir venait d'organiser.

Le nouveau gouverneur général ne pouvait songer à faire front simultanément contre ces trois menaces. Il fit de ses troupes deux parts, l'une qui devait être affectée à la garde des positions françaises, l'autre qu'il comptait transporter successivement dans les trois provinces, pour y effectuer les expéditions offensives que la situation rendait urgentes.

C'est dans la province d'Oran que paraissait devoir être porté l'effort le plus rapide et le plus décisif. En prenant pour objectif Mascara, berceau et capitale de l'empire d'Abd-el-Kader, on chercherait à atteindre ce dernier au cœur de sa puissance, et, si l'on arrivait à lui infliger un échec sévère, dans la contrée encore retentissante du bruit de sa victoire, on porterait un coup direct à son prestige.

Le 28 octobre 1835, le maréchal Clauzel rassemblait donc, au camp du Figuier, au sud d'Oran, un corps d'armée d'environ dix mille hommes. Quatre brigades le composaient, commandées l'une par le général Oudinot, frère du colonel tombé au combat de Muleï-Ismaïl, la seconde par le général Perrégaux, la troisième par le général d'Arlanges, la quatrième par le colonel Combes, le magnifique chef qui devait succomber, deux années plus tard, à la prise de Constantine. La réserve était sous les ordres du colonel de Beaufort. La cavalerie se trouvait constituée surtout par les six cents auxiliaires arabes que commandait Ibrahim-bey, et par trois cent soixante

chasseurs d'Afrique. Enfin, pour la première fois, on allait employer des chameaux pour les transports. L'armée en emmenait sept cent soixante-quatorze. Pour suivre cette expédition de Mascara, qui fut l'une des plus belles de cette période de l'histoire de l'armée d'Afrique, il n'est que de relire les notes du journal de route que, chaque soir, au bivouac, le duc d'Orléans rédigeait pour les siens, relatant d'une plume alerte toutes les circonstances de la marche ou les péripéties des combats de la journée. La modestie du Prince Royal est l'un des charmes de ces relations, où il parle peu de lui et beaucoup des autres. Ce carnet de campagne est l'une des plus précieuses reliques de l'histoire de la conquête de l'Algérie.

C'est sur les rives du Tlélat que se constitua définitivement la colonne expéditionnaire. Le duc d'Orléans, chevauchant aux côtés du maréchal Clauzel, y parvint dans la journée du 28 novembre. Les troupes s'établirent sur les deux rives du ravin bourbeux, où l'on ne trouvait de l'eau qu'en creusant des trous dans le lit du ruisseau. C'était là que, l'année précédente, la colonne Trézel avait campé, avant de partir pour le Sig et la Macta. Jusqu'à l'Atlas, on marchera dans les traces de cette malheureuse expédition.

Le duc d'Orléans va visiter tous les postes, et accomplit, avec le maréchal, une reconnaissance à une lieue du camp, sur la route de Mascara. On n'aperçoit que quelques cavaliers arabes. Des nuées d'oiseaux sauvages, surtout des perdrix rouges, s'élevaient de tous les côtés. La soirée se passa dans les bivouacs que le Prince parcourut l'un après l'autre. Les troupes sont de la plus belle humeur. « Les soldats travaillent à se faire, en drap, en cuir ou en toile, de petites cartouchières... La plupart des officiers... ont le fusil de chasse à deux coups. Beaucoup d'officiers d'infanterie ont des ceintures à pistolet; tous les officiers d'état-major de même. En général, les tenues sont singulières. Des barbes, des redingotes, des ceintures, des burnous, tout cela selon le goût des personnages. »

Le 29, de grand matin, après une nuit très froide, mais très belle, le camp s'éveille, dans la rosée, aux sons de la diane. Sur les montagnes brillent encore les feux arabes. Très rapidement, le maréchal forme la colonne en ordre de marche. Il

veut passer la forêt d'Ismaïl avant qu'elle ne soit occupée par les troupes de l'Émir. La formation adoptée est celle qui deviendra classique dans l'armée d'Afrique. Au centre d'un carré, ou plutôt d'un losange dont l'un des sommets donne la direction à la colonne, sont placés le convoi, les voitures, tous les *impedimenta* serrés le plus possible les uns sur les autres, et entourés de la réserve. La première brigade, composée de troupes légères, zouaves, 2e léger, avec les compagnies du génie, marche en tête. La quatrième se place derrière le convoi. A droite et à gauche, la deuxième et la troisième brigades assurent la sûreté des flancs de la colonne. Toute la cavalerie est réunie derrière l'avant-garde; l'infanterie marche en colonnes par pelotons à demi-distance. Chaque face du carré, ayant son commandement spécial, l'armée pouvait se tourner de tous les côtés, avec le maximum de mobilité, comme un corps articulé. Cause de supériorité qui ne tardera pas à s'affirmer, au milieu des masses arabes qui viendront tourbillonner contre elle.

Le défilé de Muleï-Ismaïl fut franchi sans difficulté grave. De loin, le duc d'Orléans compare « ces collines jaunes d'ocre, couvertes de taches vertes », revêtues de broussailles et de champs cultivés, parsemées de touffes de lentisques, à une grande peau de panthère. On parvient au lieu où, le 2 juin de l'année précédente, le colonel Oudinot a été tué. Son frère, le général, qui commandait la première brigade, fit, sur l'ordre du maréchal, avancer les têtes de colonnes. Après quoi, un ban fut ouvert, et l'on présenta les armes.

Puis c'est la plaine du Sig: dix lieues de long sur quatre de large, sans une seule ondulation; quelques lignes d'arbres « qui paraissent des raies noires sur un horizon tout jaune et gris; au fond, les contreforts de l'Atlas ».

La marche est pénible, sous un soleil de plomb. En franchissant le lit de l'Ougasse, des soldats se couchent pour lécher le fond des trous boueux. Plus d'un tombe de fatigue. Les officiers doivent se multiplier pour faire observer la discipline de la route.

Au soir du 29 novembre, la colonne, « un long serpent brillant, entouré d'une auréole de poussière qu'éclairait le soleil couchant », parvient aux rives du Sig. Le maréchal Clauzel

a décidé de camper près de ce ruisseau aux rives escarpées, bordé de beaux tamaris. Tout autour, c'est la vaste plaine où poussent l'orge sauvage et de jolis herbages. Aux abords du camp s'enfuient les outardes, les lièvres, les perdrix, les oiseaux d'eau, les gerboises et une espèce inconnue de gros rats « dont la queue se termine comme une plume, et qui font des milliers de trous autour des tentes ».

On restera là quelques jours. A une lieue s'ouvre le difficile passage par où la route directe de Mascara pénètre dans l'Atlas. Le maréchal, avant de s'y engager, veut se réserver un lieu de sûreté pour ses blessés et ses gros bagages, au cas où il ne pourrait les mener jusqu'à Mascara; dans cette intention, il fait commencer la construction, sur la rive gauche du Sig, d'un camp retranché de six cents mètres de développement, avec une lunette sur la rive droite, et pouvant contenir mille hommes et tout le parc des voitures. Le camp, qui sera terminé le 2 décembre, mais qu'on abandonnera, gardera le nom de Fort d'Orléans.

En restant dans la plaine, le général en chef a un autre but. Il voudrait forcer l'armée arabe, qui n'est pourvue que de quelques jours de vivres, soit à se dissiper, au moins en partie, sans avoir combattu, soit à livrer en rase campagne, avant que l'on ait pénétré dans les montagnes, une bataille qui pourrait être décisive.

Mais, tandis qu'on poursuit les travaux du camp, le maréchal Clauzel va, le 1er décembre, prononcer contre l'ennemi une sorte de reconnaissance offensive, où les hommes nouvellement incorporés à l'armée d'Afrique trouveront l'occasion de s'entraîner au combat.

Au matin de ce jour, on apercevait, sur la droite, à l'entrée des gorges du Sig, un camp considérable. C'était la tribu des Béni-Amer, forte d'environ deux mille cinq cents chevaux, qui faisait sa jonction avec Abd-el-Kader. Le maréchal décida d'enlever ou de disperser ce rassemblement. A midi, une colonne légère quitte le camp, forte de deux mille cinq cents hommes, avec la batterie de campagne. Le général Oudinot la commande et le duc d'Orléans est avec lui.

L'infanterie a laissé ses sacs et l'artillerie ses caissons. La colonne, dont une violente trombe de sable dérobe la vue aux

Arabes, marche si vite qu'on ne peut la suivre au pas des chevaux.

L'effet de surprise est complet. Zouaves et voltigeurs se jettent sur le camp, dont les occupants se dispersent en un clin d'œil. Mais bientôt l'ennemi revient en force. Quatre mille Arabes contre-attaquent avec vigueur, cherchant à envelopper les Français qui ont commencé leur retraite. Les cavaliers du 1er chasseur chargent résolument, déployés sur un rang, pour présenter le plus large front. Mais leur petite troupe se perd dans la masse. Le duc d'Orléans, émerveillé du plus éblouissant spectacle militaire qu'il ait encore vu, notera, au soir de ce jour, l'étonnante rapidité « avec laquelle nos cavaliers sont arrivés sur la masse ennemie, le tourbillonnement de tous ces sauvages, les cris aigus poussés avec fureur par mille voix glapissantes, et cette foule d'hommes et de chevaux enveloppés d'un nuage de fumée et de poussière, qui n'était éclairé que par la lueur des coups de fusils ».

Abd-el-Kader arrivait sur le flanc gauche des Français, avec deux mille cinq cents chevaux. « Toute la colline, depuis Bordjalli jusqu'au Sig, était couverte d'une nuée de cavaliers. » Bousculant nos auxiliaires arabes qui ne tiennent guère, ils menacent de prendre la colonne à revers. Mais le maréchal Clauzel, averti, était sorti du camp avec deux pièces de canon et quatre compagnies du 10e léger. Il se porte rapidement contre l'ennemi qu'il a vite fait de disperser.

La retraite s'effectua en ordre. Nous avions une cinquantaine de tués ou blessés. Cette première prise de contact avait été heureuse. Les troupes rentrèrent au camp par un beau clair de lune, « au bruit de la musique et des airs de triomphe que nous jouaient les clairons ».

Le 3 décembre, faisant sortir toute l'armée du camp dont il renonçait à se servir, le maréchal reprit la marche dans la plaine, se dirigeant sur l'Habra et laissant, à un peu moins d'une lieue, sur sa droite, les premières pentes de l'Atlas. Son plan était d'attirer l'Émir au combat, avec toutes ses forces, avant d'entrer dans les montagnes. Cette offre réussit. Les troupes d'Abd-el-Kader ne tardèrent pas à sortir de leur camp, se précipitant sur le flanc droit de la colonne française. Par une manœuvre habile, — un beau changement de direction

à droite extrêmement rapide, — le maréchal réussit à séparer toute la cavalerie ennemie, forte environ de huit mille hommes, du reste de la troupe qui en comptait cinq mille. Après quoi, ayant décimé par son feu cette cavalerie, il se retourne de l'autre côté, balayant tout ce qu'il rencontre et enlevant la position qu'occupait l'infanterie.

Qu'ils sont loin de nous les combats où se pouvaient exécuter des mouvements de ce genre, réguliers, ordonnés comme une parade, s'exécutant à la face du ciel, sans que les hommes dussent creuser le sol ou s'y coller comme des épis coupés! D'une armée à l'autre, on voyait combattre les unités, et l'on apercevait les chefs avec leurs états-majors. « Au centre des cavaliers se trouvait le groupe d'Abd-el-Kader, que l'on reconnaissait à ses immenses étendards blancs et rouges, jaunes et rouges... » Et au moment le plus critique pour lui de la bataille : « Abd-el-Kader se promenait bravement au pas, sous le feu de la batterie, et il ne hâta pas l'allure de son cheval, lorsque son porte-étendard et son secrétaire tombèrent auprès de lui... »

Puis, lorsque la partie eut été définitivement perdue pour les Arabes, « du haut du mamelon que la brigade Oudinot venait d'enlever, le coup d'œil était magnifique : l'horizon n'était borné que par la montagne de Muleï-Ismaïl et la colline de Mostaganem, et une plaine toute nue de quarante lieues carrées se développait devant nous. Des points noirs et blancs, qui ressemblaient à des fourmis, nous indiquaient où se tenaient nos ennemis et nous montraient leur désordre. Le maréchal donna un demi-quart d'heure de repos aux troupes. Il faisait une chaleur extrême : point de vent, et ce ciel jaune mat, à flocons blancs, qui est caractéristique du climat africain, fatiguait les yeux, lorsqu'on les détournait de la plaine aride, toute grise et sèche. »

Après cet heureux combat, le maréchal Clauzel continua sa marche vers l'Habra. Devant lui, la plaine était garnie par les Arabes qu'il avait séparés du reste de l'armée d'Abd-el-Kader. De temps à autre, quelques feux de tirailleurs, sur les quatre côtés du carré que formaient les troupes françaises. Parfois, une charge, rapidement repoussée. Puis le silence....

L'on arrivait en vue de Sidi-Embareck, et le jour n'allait

pas finir sans qu'un nouvel et décisif combat s'engageât. Abd-el-Kader avait choisi le lieu où il comptait arrêter les Français, les écraser peut-être, tant étaient réunies, pour ses troupes, les conditions les plus favorables.

C'était le point où, avant d'arriver à l'Habra, « la plaine, découverte et unie, comme un lac, se resserre entre l'Atlas, à droite, et un bois très touffu à gauche. La forêt et la montagne, vont se rapprochant, et le fond de cette espèce d'entonnoir est fermé perpendiculairement par deux ravins parallèles entre eux, unissant les mamelons escarpés de la droite à la futaie très resserrée de la gauche. Derrière ces ravins, d'un accès difficile, se trouve un cimetière entouré de haies d'aloès et de petits murs et rempli de pierres tumulaires et d'accidents de terrain, qui se prolongent en arrière jusqu'à l'Habra; au centre, on voit quatre marabouts blancs, surmontés d'un croissant, dédiés à Sidi-Embareck, et servant, dans ces vastes solitudes, de points de direction et quelquefois d'asile au voyageur. »

C'est là qu'allait s'engager le plus important combat que nos troupes eussent livré depuis la conquête d'Alger. Les Français vont « jouer quitte ou double, la même partie qu'à la Macta ».

Abd-el-Kader a pris des dispositions parfaitement adaptées à la nature des lieux : il a placé son infanterie régulière dans les ravins et dans le cimetière, ses fantassins irréguliers avec quelques pelotons de nizams, dans le bois. Trois petites pièces de canon sont mises en batterie sur une colline escarpée, d'où elles peuvent prendre en écharpe les colonnes françaises, obligées de se resserrer à mesure que la plaine se rétrécit. La cavalerie est rassemblée tout entière sur le versant de la montagne, prête à fondre sur le flanc droit et l'arrière-garde de ces colonnes. Les forces françaises vont donc au devant d'un enveloppement, dont elles ne pourront rompre l'étreinte que par la rapidité et la vigueur de leurs offensives.

C'est à la nuit tombante que fut abordée cette position redoutable. Les troupes avaient fourni dix heures de marche. L'avant-garde arrivait à deux cents pas d'un angle du bois, quand, d'un seul coup, tout s'embrasa. Les fantassins, embusqués dans le ravin, dans le bois, les pièces de canon,

bientôt la cavalerie, toutes les forces de l'ennemi entraient en jeu. Mais, du même coup, nos quatre brigades, entre lesquelles le maréchal avait réparti la besogne, avec une rapidité d'action étonnante, nettoyaient tout devant elles. A droite, la première brigade : ses zouaves, conduits par le capitaine Mollière, abordent à la baïonnette les nizams, qui se défendent bravement, mais qui ne peuvent tenir longtemps sous ce terrible choc. Le général Oudinot entraîne le 1er léger, et est blessé au cours de la charge. Au centre, la deuxième brigade (général Perrégaux), enlève le cimetière. A gauche, la charge est menée par le duc d'Orléans, le colonel Létang et le commandant Bourgau, avec trois compagnies du 17e léger et du bataillon d'Afrique. La cavalerie arabe est repoussée avec la même vigueur par les chasseurs et par l'arrière-garde du colonel Combe. Ce magnifique combat est mené avec une rapidité telle que l'ennemi abandonne ses positions, ayant à peine eu le temps de se reconnaître.

« Il y eut un moment, écrit le Prince Royal, où la fusillade était comme un roulement de tambour, et où les balles qui passaient de tous les côtés faisaient comme le gazouillement d'un oiseau. Les coups de canon semblaient battre la charge ou marquer la mesure de cet orchestre. »

Expéditions romantiques, avons-nous dit... Tout ici concourait à donner au combat ce caractère légendaire des campagnes d'Afrique, le théâtre même de la lutte, les exploits individuels auxquels elle se prêtait, le corps à corps décisif, et le style général d'une action où tout est mouvement.

« On se reforma au delà du ravin, écrit le duc d'Orléans, et l'on continua à marcher à la course sur les troupes qui étaient en déroute. Quelques braves cavaliers s'élancèrent en avant sur les Arabes; M. de Richepanse en tua deux de sa main, et rapporta les armes qu'il leur avait prises. Je regardais les spahis et quelques autres, qui couraient çà et là, malgré le risque d'attraper même des balles françaises, lorsque je vis le maréchal des logis Abdallah arriver vers moi au grand galop, avec son haïk blanc tout ensanglanté et sa main droite cachée sous son burnous rouge : son cheval courait, la tête horizontale et le cou renversé, comme les chevaux de Murat dans les *batailles* de Gros; son turban était défait et tout

autour de sa poitrine; ses narines étaient ouvertes, il ressemblait à un oiseau de proie. Il arrêta son cheval court, à quelques pas de moi et me montra une tête sanglante qu'il venait de couper; il la tenait par la bouche, et la tête, en serrant les dents, lui mordait les doigts. C'était celle d'un jeune homme assez beau, mais l'expression de cette figure ne peut se deviner, quand on ne l'a pas vue, ni s'oublier quand on l'a vue. Abdallah me regarda avec un œil fauve, et jeta à mes pieds cette tête, qui alla rebondir deux ou trois fois jusqu'à un buisson. »

La nuit et la fatigue arrêtèrent la poursuite. A neuf heures, le corps d'armée campait sur l'Habra, où l'on trouvait de l'eau et du bois en abondance. Une lune éclatante éclairait le bivouac. Les troupes étaient, comme on le pense, de belle humeur, et le duc d'Orléans, griffonnant sur son genou, écrivait ces lignes consacrées au chef auquel il devait les plus belles émotions militaires qu'il eût encore connues : « Il n'y a qu'une voix à son égard, dans toute l'armée. Il (le maréchal Clauzel) a fait des mouvements remarquables, et les a faits à propos, il a remué toutes les troupes avec une aisance parfaite, et a ménagé le sang de ses soldats. Il va au feu comme un sous-lieutenant, il est vraiment beau sur un champ de bataille. »

Le Prince ne disait pas comment il s'était lui-même comporté. Mais la charge menée par lui dans les bois occupés par les Arabes, la poursuite de l'ennemi à laquelle il avait, des premiers, pris part, et la tête qu'Abdallah, ce sous-officier arabe, brave entre les braves, vient jeter en hommage à ses pieds, disaient assez que, de ce jour, il aurait, lui aussi, sa légende glorieuse dans l'armée d'Afrique.

Le lendemain, 4 décembre, la colonne française franchissait l'Habra sur des ponts jetés par le génie.

Le combat de la veille avait ouvert la route de Mascara. Mais le maréchal n'en continua pas moins sa marche dans la plaine, laissant son armée elle-même dans l'ignorance de ses desseins. On paraissait se diriger sur Mostaganem. C'était une ruse, pour attirer une fois encore les Arabes et les abattre définitivement avant de s'engager dans la chaîne de l'Atlas. Ce plan réussit. Les Arabes descendirent des montagnes et commencèrent à tirailler avec les Français. Mais quelques

coups de canon les dispersèrent et ils allèrent se reformer un peu plus loin, sur le flanc des montagnes.

La colonne parvenait à Sidi-Ibrahim, point que le maréchal avait présumé le moins mauvais des passages de l'Atlas.

Il fait alors changer brusquement de direction, diminue l'allongement du convoi en faisant serrer plusieurs voitures de front, fait avancer l'artillerie qui disperse de son feu le rassemblement des Arabes. Vivement les premières crêtes sont occupées et l'on peut faire passer le convoi. Les ennemis s'étaient débandés dans tous les sens : « On ne voyait que des bandes de cavalerie fuyant au galop par tous les chemins et sur toutes les crêtes des montagnes; même à l'horizon, on apercevait des lignes de poussière qui indiquaient la précipitation des fuyards. En me retournant, j'étais frappé de l'immensité de la plaine, qui ressemblait à une mer où les petits marabouts blancs simulaient les vaisseaux. »

On s'arrêta quelques instants sur la montagne d'Ouled-Sidi-Ibrahim. Il faisait toujours une chaleur étouffante. Les troupes avaient grimpé la côte abrupte au pas de course. Des soldats, à bout de souffle, se couchèrent sur le sol. Au bout d'une heure et demie, la marche put être reprise. Mais quel effrayant pays! « Des montagnes escarpées, à perte de vue, des mamelons couverts de broussailles quelquefois impénétrables, des ravins très profonds et des pentes si raides que, du haut d'une crête à l'autre, on était à portée de fusil. Ajoutez à cela l'incertitude sur la route, sur les obstacles que nous trouverions plus loin, et point d'eau, et vous vous ferez une idée des difficultés que nous avons eues à surmonter. »

Il fallut frayer une route pour le convoi. L'ennemi n'était plus l'Arabe dispersé, ni la saison qui se montrait encore clémente. C'était ce convoi qu'il fallait faire passer sur des montagnes abruptes au risque de compromettre le résultat de la campagne en lui faisant perdre du temps et des vivres, « ce qu'il y a de plus précieux dans la guerre d'Afrique ». Pour le convoi encore, les troupes devaient parcourir de grandes distances, occuper des crêtes escarpées, manœuvrer toute la journée dans des terrains impossibles.

Heureusement les renseignements qui parvenaient au maréchal Clauzel confirmaient la défection des troupes de

l'Émir. Un seul combat eut lieu, le 5 décembre, à Aïn-Kebira, où la tribu des Béni-Chougran, qui avait tenté une embuscade, fut culbutée par la première brigade de l'avant-garde, commandée par le général Marbot, qui avait remplacé Oudinot, blessé à Sidi-Embareck. Les zouaves de La Moricière et les voltigeurs du 2e léger, qu'accompagnait le Prince Royal, se glissant dans les ravins, se coulant dans les broussailles, tournèrent les positions, et, arrivant sur le plateau d'Aïn-Kebira au moment où les Arabes ne les attendaient pas, en eurent facilement raison. Il n'y eut plus d'engagement sérieux jusqu'à Mascara. Mais si Clauzel n'avait pas réussi à attirer sur la plaine l'armée d'Abd-el-Kader et à la disperser, avant de s'engager dans ces gorges inaccessibles, quel eût été le sort de la colonne française? Ainsi la guerre d'Algérie n'était-elle encore qu'une suite de risques où, suivant le mot du duc d'Orléans, « on jouait quitte ou double ».

Cette fois, du moins, la partie était gagnée. Le quartier général fut établi au soir du 5, tout au sommet de la montagne, au col de l'Atlas, près d'un douar des Beni-Chougran. Le temps était clair et frais. De cet observatoire incomparable, on apercevait « le fort Sainte-Croix d'Oran et la montagne des Lions, la baie d'Arzeu, tous les contreforts de l'Atlas et l'immense plaine parcourue les jours précédents ». Le duc d'Orléans emplissait ses yeux de cette vision magnifique : une région immense que les soldats de France étaient en train de conquérir.

Le 6 décembre, il arrivait à Mascara. Il avait quitté Aïn-Kebira au point du jour, avec le maréchal Clauzel. Ce dernier avait appris que les bandes d'Abd-el-Kader avaient évacué la ville après avoir massacré une partie des habitants. Il avait alors donné l'ordre au général d'Arlanges de gagner El-Bordj, avec les troisième et quatrième brigades, la réserve et les équipages. Et il était parti en avant, prenant les deux autres brigades. On se dirigea le plus rapidement possible par des chemins très rudes vers Mascara. A El-Bordj, le caïd de la tribu, Kaddour-ben-Murk, un beau cavalier, « mais qui a l'air d'un grand scélérat », vint faire sa soumission. Des nouvelles de plus en plus mauvaises arrivaient de Mascara. Le maréchal fit hâter le pas aux colonnes et partit en avant, avec le duc

d'Orléans, escorté du régiment de chasseurs à cheval et de vingt-cinq zouaves. Ces soldats étonnants allaient, malgré leur charge, aussi vite que les chevaux au trot.

La pluie tombait. On traversait maintenant un pays cultivé, des champs séparés par des haies de cactus, des quinconces de figuiers, des vergers remplis de beaux arbres fruitiers. Mais en descendant une petite colline, la pluie cessant, une éclaircie déchira la brume qui cachait la ville. Elle apparut, avec ses maisons blanches, ses murailles crénelées, garnies de tours carrées, le minaret de sa grande mosquée de couleur jaune, presque brune.

Mascara flambait. Quand les Français y entrèrent, un spectacle de désolation s'offrit à leurs regards. La rue par laquelle le prince et le maréchal montaient à la place centrale, était obstruée de débris de toute sorte, pièces de bois fumantes et tachées de sang, objets jetés pêle-mêle. Sur la place, des mares d'huile de rose étaient recouvertes par un lit de tabac qu'on avait cherché à brûler et que les pillards avaient souillé pour le rendre inutilisable. Des juifs se jetaient aux genoux des cavaliers français et embrassaient leurs étriers. « Les soldats d'Abd-el-Kader, après l'affaire de Sidi-Ibrahim, étaient arrivés dans la ville; ils avaient tout saccagé, pillé la maison même de l'Émir et les bijoux de sa femme, puis tué une trentaine de juifs, et enlevé à peu près toutes les femmes qu'ils avaient réunies en troupeau et chassé devant eux dans le désert ».

Voilà la civilisation que certains ont reproché aux soldats français d'avoir supplantée.

Le duc d'Orléans fit ce qu'il put pour secourir les victimes de ce pillage et de ce massacre. Il envoya son chirurgien visiter les blessés, des femmes, des enfants affreusement mutilés. Si importante que fût la victoire, — depuis les Romains, aucune armée européenne n'était entrée à Mascara, — cette ville incendiée, ces maisons détruites, ces cadavres, ces blessés et tous les malheureux qui imploraient sa pitié l'impressionnaient douloureusement.

On demeura dans la ville deux jours. Une destruction utile fut celle des établissements qu'y avait fondés Abd-el-Kader : l'arsenal, la manufacture d'armes, les magasins d'approvi-

sionnement, le Palais de Justice. On trouva quatre pièces de montagne et dix-sept pièces de position, une quantité déjà considérable de bois de fusils, de soufre, et tout l'attirail d'une manufacture d'armes assez complète. Le 9 décembre, quand les deux brigades sortirent de la ville, d'épaisses colonnes de fumée jaune et noire, qui formaient au-dessus de Mascara « comme une calotte toute brune », annonçaient que toute cette puissance naissante était, pour un temps du moins, anéantie.

Les auxiliaires d'Ibrahim-Bey ouvraient la marche. Derrière eux venait la caravane des Juifs, à qui les Français sauvaient la vie en les emmenant. Ils étaient environ un millier, pouvant à peine marcher, cent fois près de périr de faim, de froid et de fatigue. « Des femmes, drapées comme les juives de la Bible, tombaient affaissées sous le poids de leurs enfants... Des chameaux portant des familles entières s'abattaient des quatre membres, et restaient enfoncés dans la glaise. » Le psaume du retour de la captivité, chanté d'une voix nasillarde par ces malheureux enfants d'Israël, semblait un appel au dévouement qui ne leur fit point faute.

« Chaque soldat se fait sœur de charité : les enfants sont chargés sur le havresac des fantassins, les vieillards sont recueillis par les chasseurs à cheval... Les soldats malades cèdent leur place aux femmes et, lorsqu'on se reforma sur le plateau d'Aïn-Kebira, où l'on retrouva tout à coup le soleil et le beau temps, ces malheureux juifs, adoptés et portés par l'armée française, étaient tous là, sans exception. »

Cette page est l'une des plus belles de l'histoire des campagnes d'Afrique, tout à l'honneur de notre armée, de nos zouaves, de nos chasseurs, du Prince Royal qui ne cache pas qu'il ressent autant d'orgueil, pour les soldats de sa race, de l'humanité dont ils ont fait preuve, que de la brillante victoire qu'ils ont remportée.

La route de retour, le second passage de l'Atlas, la descente dans la plaine, la marche jusqu'à Mostaganem, furent extrêmement pénibles. Les brigades et le convoi qui avaient été laissés à El-Bordj rejoignirent à Sidi-Ibrahim la colonne de Mascara. Ces brigades avaient passé cinq jours sur un plateau glacial, sans abri, avec un lac de boue pour bivouac. Elles avaient eu à repousser mille cinq cents Arabes dont la brume

avait, par deux fois, favorisé les attaques. La conduite du convoi à travers les montagnes, à l'aller et au retour, avait été une entreprise où il s'était dépensé autant d'énergie et d'héroïsme que dans les plus durs combats.

L'expédition avait pleinement réussi. Le désastre de la Macta était réparé, un coup terrible avait été porté au prestige de l'Émir, la puissance de nos armes s'était victorieusement affirmée. Cette fois, c'était bien la conquête qui commençait. Elle se fût continuée rapide, si Paris avait compris et si ministres et Parlement avaient donné au maréchal Clauzel, « ce beau et grand soldat », comme l'appelle le Prince Royal, les moyens nécessaires pour exécuter les plans qu'il avait conçus.

Au soir de son arrivée à Mostaganem, le 12 décembre, le duc d'Orléans écrivait sur son journal : « Nous avons fait une campagne que l'on n'appréciera peut-être pas en France; comme nous n'avons eu qu'une soixantaine de tués et cent-cinquante à cent quatre-vingts blessés, et que c'est la mesure d'après laquelle on juge généralement, on ne tiendra peut-être pas assez compte des difficultés et des privations de tout genre que nous avons eu à surmonter. »

Ce n'était que trop vrai. Mais officiers et soldats se sentaient réconfortés d'avoir combattu et souffert sous les yeux d'un prince en qui ils sentaient bien qu'ils avaient un protecteur et un ami.

Rentré en France, malade, — on le crut même profondément atteint, — mais la mémoire pleine des mérites de ses camarades de l'armée d'Afrique, il se fit plus que jamais leur défenseur.

« Partout où sa parole pouvait être utile, écrit Jules Janin, il se faisait entendre en faveur de cette armée abandonnée à elle-même et dont chaque année la Chambre des Députés mettait en doute l'existence. C'est M. le duc d'Orléans qui, le premier, s'est écrié que désormais l'Afrique était française. »

TONY CATTA

(*A suivre.*)

UNE ACADÉMIE LATINE

Une *Académie latine* se fonde[1]. Qu'est-ce à dire? Sera-ce académie au-dessus ou à côté des Académies existantes dans les pays latins? Ni au-dessus ni à côté : une réunion d'humanistes — écrivains et artistes — nourris tout à la fois de la culture et de l'amour de la Latinité et qui sentent le besoin de se lier plus étroitement pour la « défense et illustration » de cette Latinité, Je ne pense pas dénaturer — en la définissant ainsi — l'esprit qui préside à son institution.

Elle sort, ainsi qu'il convient, d'une situation qui, si elle n'est pas nouvelle, s'accuse depuis quelque temps et alarme l'Humanisme, et on pourrait dire l'Humanité.

Nous sommes quelque cent millions d'hommes — pour ne parler que de l'Europe, plusieurs centaines de millions si l'on pense à l'Amérique latine — qui sommes les fils de Rome. Notre sang latin assurément n'est pas sans mélange — soit. Mais la culture reçue des grands ancêtres, pénétrant nos esprits dès l'enfance, est venue donner au sang reçu des Romains une vertu qui le fait prédominer : les apports qui, à travers les siècles, sont venus s'y mêler, ont fortifié la race sans l'aliéner. Pour moi qui suis né aux Marches de Lorraine, d'une famille de la région mosellane, j'ai bien senti, à une sorte

1. L'Académie Latine de l'humanisme, fondée le 30 mai 1931, a établi son siège dans la principauté de Monaco. Elle groupe les membres de l'Académie Française, de l'Académie Espagnole, et de l'Académie royale d'Italie. L'Académie Latine se propose de composer une sorte d'encyclopédie de l'humanisme et de la civilisation. Le premier recueil de cette encyclopédie paraîtra en octobre.

d'ivresse intérieure, lors de ma première entrée en Italie, que je venais m'asseoir au foyer de la vieille mère et, ayant habité, deux années, Rome, je n'ai jamais pu m'habituer à penser que je vivais dans une ville « étrangère ». Je suppose qu'un Wallon né aux rives de la Meuse, un Andalou né aux rives du Guadalquivir, un Roumain né aux rives du Danube, voire un Canadien né aux rives du Saint-Laurent ou un Argentin né aux rives de la Plata ont pu, aux bords du Tibre, éprouver la même sensation cordiale. Il y a une *Latinité*.

Cette Latinité n'est pas toute dans le sang : elle est dans l'esprit. Rome n'a pas conquis les peuples seulement par les armes, mais par les écoles. Un siècle après l'apparition de César dans les Gaules, elles étaient romaines. J'imagine qu'il n'y avait cependant, à la fin du premier siècle de l'Ère chrétienne, qu'une minorité de vrais Gallo-Latins entre le Rhin, les Alpes et les Pyrénées; mais, dans les *Forums*, dans les *Curies* des villes, de nobles Gaulois se disaient fièrement « citoyens romains ». Et puis, au cours des siècles suivants, les deux sangs, se mêlant plus généralement, marièrent leurs vertus. Je présume qu'il en fut ainsi partout : d'où ces *familles latines* qui, de tempérament fort différent, n'en constituent pas moins ce que Frédéric Mistral, dans sa magnifique ode à la Race latine, appelle « les peuples bruns ». Un jour, l'unité de l'Empire fut brisée et Rome elle-même fut la proie des Barbares : les Vandales, les Goths y régnèrent et, l'Empire de la Loi, l'Empire de la Règle, l'Empire de la Discipline ayant sombré, le Monde tomba dans la grande anarchie et, semble-t-il, la grande nuit.

C'est alors que s'affirma *la force de Rome*; elle éclata dans la ruine plus peut-être que dans la grandeur. La Latinité était dépossédée de son pouvoir politique et déchue de sa grandeur militaire; les chefs barbares régnaient partout. Mais dans l'anarchie une pensée demeurait qui seule sauvait l'ordre, une lueur demeurait qui seule éclairait les ténèbres; partout la culture latine, réagissant, assurait sur les Barbares la revanche de Rome en les conquérant. Le Christianisme, devenu si vite romain lui-même, collaborait avec le Latinisme pour sauver la Civilisation méditerranéenne — mieux, pour y soumettre

même les parties du Monde que les armes romaines n'avaient pas atteintes.

Civilisation Méditerranéenne; c'est qu'en réalité, remontant plus haut que Virgile, Horace, Ovide, Lucrèce, Cicéron, la pensée reconnaissante des hommes doit aller à ce petit pays où chanta Homère, où Eschyle, Sophocle et Euripide écrivirent, où Platon pensa et où parla Démosthène. Par un admirable miracle, à la veille du jour où les légions romaines allaient conquérir les rives du bassin occidental, l'Afrique, l'Espagne, les Gaules, ces durs Romains, soldats de la Règle, avaient reçu des Grecs une culture, un goût, un esprit nouveaux; la Grèce vaincue avait vaincu son vainqueur et, un siècle après, Athènes n'était plus à Athènes, elle était toute à Rome. Une culture, un goût, un esprit nouveaux : disons une force nouvelle — et la plus grande : celle de l'Intelligence. C'est par cette force empruntée à l'Hellade que Rome survécut à sa ruine et c'est le plus beau trait que l'Histoire ait à enregistrer de la puissance de l'Esprit.

A travers le moyen âge, l'Esprit survécut : toutes les brutalités, il les adoucissait; toutes les ignorances, il les éclairait; tout les dérèglements, il les ordonnait. Dans la *Francie* de Charlemagne, il enseignait les écoliers, et de ces rudes guerriers Francs faisait des chevaliers, et des moines que la Religion assemblait aux moustiers, il faisait les précieux copistes des œuvres antiques que, dans le silence des cellules, ils se passaient comme on se transmet le flambeau. Les Écoles du Midi, de Montpellier à Toulouse, sauvaient le Droit romain, mais parce que, nés orateurs, leurs élèves — aussitôt le Languedoc, réuni à la Francie, — dominaient à Paris. Et puis ce fut, après ces victoires, le grand triomphe de la *Renaissance.*

L'Humanisme était né sur les rives de l'Arno et du Tibre. De grands poètes y avaient eux aussi fait briller le flambeau : Dante avait arraché Virgile aux Champs Élysées et, l'ayant évoqué, ce sombre pèlerin s'était écrié à son apparition, à l'apparition de l'ombre blanche :

Oh! tu sei quel Virgilio e quella fonte
Che spande di parlar si largo fiume.

(Oh! tu es ce Virgile, cette source d'où jaillit de la parole un si grand fleuve.)

Et, fort de ce commerce surnaturel, ce Dante traçait à la Latinité tout entière le programme de son action.

Considerate la vostra semenza
Fatti non foste a viver come bruti
Ma per seguir virtute e conoscenza

(Considérez votre semence — Vous n'avez pas été faits pour vivre comme des vilains, — mais pour suivre vertu et connaissance.)

Le charmant, le distingué Pétrarque vint ensuite, tout nourri des lettres anciennes et qui, Toscan comme l'Alighieri, mais ayant vécu de Montpellier à Avignon, visité la France et les Pays-Bas, s'affina et s'élargit l'esprit au contact d'une plus large Latinité. C'est en représentant parfait de cette Latinité que, le 8 avril 1346, il allait au Capitole recevoir la couronne lauréale. Toscane et Provence, il fut le lien entre deux provinces charmantes de l'Esprit latin et, du coup, il rétablissait le contact. Déjà l'Italie s'émouvait à l'évocation de l'Antiquité faite par le poète de Vaucluse. Ce n'était pas seulement à Dante, dans la « forêt obscure » que Virgile apparaissait, mais à toute l'Italie, à toute la Provence, bientôt à tout le monde sorti de Rome.

Le vent délicieux et chargé de parfums, qui, dès ce xve siècle, soufflait à travers la Méditerranée, ne pouvait s'arrêter aux Alpes, si hautes qu'elles fussent. Il était doux, mais puissant; c'était le souffle de l'antique Civilisation qui venait soudain ranimer les foyers longtemps entretenus dans la Chrétienté depuis les invasions barbares, mais qui, dans l'abominable crise déchaînée en France en ce même xve siècle, menaçaient de s'éteindre. Sous ce courant d'air pur, les flammes se ranimèrent et s'élevèrent si haut, que le pays de France en fut illuminé. La Renaissance passa des rives du Tibre et de l'Arno à celles de la Loire et de la Seine, et la France se *sentit* latine aux moelles quand elle revit les charmants fantômes des Aïeux. Nous allons célébrer le quatrième centenaire du Collège de France; il fut, plus qu'aucun foyer, celui où ressuscita la culture méditerranéenne, où s'éleva le plus haut la flamme

ranimée. L'Italie nous envoya son plus génial ambassadeur : Léonard de Vinci qui, mourant entre les bras de François Ier — légende, dit-on, mais légende symbolique — semblait passer à la France le flambeau rallumé, un siècle et demi avant, au delà des Alpes. Dès lors toute une lignée d'esprits se perpétuait à Paris, latins au sang généreux, d'un Pierre Ronsard et d'un Joachim du Bellay à un Louis Racine, de ce Racine Virgilien à un André Chénier, à un Lamartine, à un Mistral.

Ce que signifie la Latinité exprimée par les milliers de penseurs, d'écrivains, de poètes et d'artistes qui, de l'Italie à la France, aux Pays-Bas, à l'Espagne, ont guidé l'esprit et charmé la pensée, nous le savons : résistance à la Barbarie, à toutes les Barbaries. Qu'est-ce que la Barbarie? C'était, quand les cendres de Virgile étaient encore chaudes, la sauvagerie de hordes incultes; c'était, quand Charlemagne refondait les Écoles latines, la brutalité de la force; c'était, quand Dante chantait, l'âpre passion qui déchirait les hommes et jetait les citoyens d'une même ville les uns contre les autres; c'était, quand Plutarque montait au Capitole, la guerre ravageant la Chrétienté, les disputes qui coupaient en deux ou en trois l'Église elle-même, faisaient sombrer les consciences et dévoyaient les âmes; c'était quand Léonard venait d'Italie en France, l'amour excessif de l'or et du plaisir. Les études latines fortifiées des études grecques venaient, au XVIe siècle, rendre les hommes « plus humains » — *humaniores litterae*, disait-on d'elles — ce que nos pères traduisaient d'un beau nom : *les Humanités*. Trois siècles, les *Humanités* rendirent les hommes plus humains.

Il semble que, depuis quelques années, une nouvelle Barbarie s'instaure. Les guerres sont devenues plus âpres, plus dévastatrices, plus cruelles; les Nations se sont jetées les unes contre les autres avec une violence plus grande; un âge de fer revient. Par ailleurs jamais l'amour de l'or — cette *auri sacra fames* que dénonçait Virgile — n'a paru plus furieux; les *Affaires*, primant tout, oppriment tout, aliénant l'esprit, pervertissant l'âme, dévoyant le cerveau. Les peuples de race germanique ont, depuis un demi-siècle, fait de ces *Affaires* la Loi de l'Humanité et c'est pour la possession du pétrole, du

fer et du charbon que les Peuples, au fond, sont menacés de s'entr'égorger; il y a en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, certes, beaucoup de grands esprits et de nobles âmes; ce n'en est pas moins des *places* de Berlin, de Londres et de New-York que souffle le vent nouveau, et il souffle en ouragan. A l'orient de l'Europe, un autre genre de Barbarie s'est élevé qui tente, lui aussi, de conquérir le Monde. Dans les pays latins même, la culture ancienne semble près de sombrer sous la poussée du matérialisme scientifique et utilitaire. *Les Humanités* disparaissent lentement des programmes d'enseignement dont l'Université de France — après les Jésuites et les Oratoriens — avait fait la base de sa discipline, l'armature de l'éducation, l'âme de l'instruction. En Italie, le poète Ugo Ojetti a jeté le même cri d'alarme que, chez nous, les plus grands esprits. Car voici trente ans qu'un illustre savant, Henri Poincaré, parlant au nom des études scientifiques même, dénonçait le tort qu'allait faire à toute culture — même scientifique — la disparition des *Humanités*. Démunies de ce qui, dès l'enfance, fortifiait l'esprit, et l'âme avec l'esprit, les nouvelles générations latines elles-mêmes pourront-elles résister aux assauts de la nouvelle Barbarie et ne faut-il pas trouver le secret des succès que remporte celle-ci, de son audacieuse invasion et de sa triomphale conquête, dans cette trahison qui, il y a trente ans, arrachait les *Humanités* de l'éducation et de l'instruction générales?

Contre la nouvelle Barbarie, quel recours?

Recours à l'Humanisme! se sont écriés les hommes que n'avait pas encore aliénés le souffle desséchant qui stérilise les esprits et les cœurs. Des centaines d'écrivains appartenant à tous les *pays latins* ont signé l'*Appel* que l'entreprenant et tenace Jean Rivain soumettait à leurs pensées. On a entendu célébrer avec éclat le millénaire de Virgile, le centenaire de Mistral; aux fêtes de Paris en l'honneur du divin poète de Mantoue, ont répondu les fêtes de Rome en l'honneur du savoureux poète de Maillane; les grands Latins s'évoquent; nous tournons vers eux nos yeux comme, durant les grandes tempêtes religieuses, les Chrétiens cherchent dans le Ciel les Saints qui les doivent protéger. Ces circonstances ont rapproché les grands esprits de France, d'Italie, d'Espagne, de

Belgique, et de cette Roumanie qui est l'avant-poste de la Latinité en Orient. Il y a tout lieu d'espérer que, du Canada, où trois millions de Latins français demeurent, à l'Amérique du Sud où l'Espagne a mis sa marque, l'appel sera entendu. Et, tout d'un coup, s'est formée l'idée d'une *Académie latine* où les défenseurs autorisés des lettres, des arts, de l'esprit latins viendraient se sentir les coudes et combiner leur action.

C'est une idée heureuse que de l'installer à Monaco. A portée de trois grands pays latins, mais n'appartenant à aucune des trois nations, la ville domine de son roc la mer azurée — « *Notre Mer* » latine — et ce roc solide couvert de fleurs exquises, fait image. Là se rencontreront les représentants des Académies déjà existantes et là se nouera leur entreprise, cette *Défense et Illustration* non plus de la langue française, mais de l'Esprit méditerranéen. La Latinité y trouvera son foyer avec sa citadelle. C'est vers l'Humanisme ressuscité dans les plus illustres représentants de l'Esprit que la Latinité menacée se tournera. Et c'est à elle que tendront les bras les peuples même qui, de sang étranger, mais d'âme noble et d'esprit délicat, entendront ne se point laisser conquérir par la Barbarie moderne. Comme Dante à Virgile, ils crieront :

Oh! tu sei... quella fonte
Che spande di parlar si largo fiume,

et, de Dante, ils recevront de nouveau la mission quasi divine de « *suivre* la vertu et la connaissance » : *seguir virtute e conoscenza.* Et il semble que l'ombre de Mistral viendra hanter ces lieux voisins de sa Provence pour redire le refrain :

Relève-toi, race latine
Sous la chape du soleil!
Le raisin brun bout dans la cuve,
Et le vin de Dieu va jaillir.

LOUIS MADELIN,
de l'Académie française.

LA COUR DU TIGRE BLEU[1]

VI

Au grand désappointement de Rube, ses affaires ne lui permirent pas d'assister à la première répétition. Il arriva chez Bessie à onze heures, dix minutes après le départ des acteurs. Il trouva la famille dans une agitation intense. Le salon était bondé de frères et de sœurs, tous venus voir le spectacle.

Du brouhaha des voix Rube eut bientôt tiré des renseignements complets. Avec Anderstein et Graner il y avait cinq autres personnes, trois hommes et deux femmes.

— La plus jeune est assez jolie, — dit Dave.

— J'ai trouvé qu'elle faisait bien des manières, — dit Bessie avec vivacité. — D'où Rube conclut qu'elle n'avait pas montré assez de déférence pour madame Lewis.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Diana Starmont.

— Comment, — cria Rube, — une petite brune, un peu forte?

— Tu la connais?

— Si je la connais! Tu parles! De son vrai nom Debby Sternberg, la nièce du vieux Drukker, le bookmaker. — Et Rube riait de plaisir de pouvoir fournir une généalogie.

— Comment, lui! — s'exclama Bessie. — On la croirait pour le moins fille d'un duc, à voir son allure.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mai, 1er et 15 juin.

— Ne dis donc pas de bêtises, — lança Dave; — c'est le métier, elle joue son rôle.

— Mais si tu avais vu l'autre, — s'écrièrent-ils tous; — un vrai portrait.

— Qui est-ce?

— Miss Mararno. Tu n'as jamais rien vu de pareil, Rube. Elle doit avoir à peu près trente ans, elle fait une vieille femme, et cela a l'air de l'amuser.

Et pour des Lakarin il était incompréhensible qu'une femme pût prendre plaisir à faire rire d'elle.

— Et la pièce? — demanda Rube, — à quoi ressemble-t-elle?

— Assez terne, — opina Bessie.

— Je préfère « La jeune montagnarde », — dit Becky.

Rube tenait à savoir ce que son beau-frère pensait d'Anderstein comme auteur dramatique. Avait-il du talent? Lewis estimait, en somme, que oui.

— Il est bien moins agréable que monsieur Graner, — dit Bessie. — Il se gobe trop.

— Qu'est-ce que c'est, après tout, que ces deux bonshommes-à? — grommela Dave. — Ils m'ont l'air de faire les malins avec leur pièce.

— Te voilà encore avec tes façons, — lui lança Bessie d'un ton de reproche. — Ils sont tous les deux charmants.

Elle n'allait pas laisser blaguer sa réception. Elle ne comprenait rien à la pièce. Tout ce qu'elle savait, c'est que la chose se passait chez elle. Elle pouvait dire ce qui lui plaisait de ses hôtes, mais, si d'autres les critiquaient, c'était elle-même qu'ils attaquaient.

— Ai-je dit qu'ils n'étaient pas charmants? — riposta Dave. — J'ai simplement demandé qui ils sont.

— Je parie, — cria Beckie, — qu'à eux deux ils n'ont pas autant d'argent que toi.

Rube sourit. Cette remarque de sa petite sœur lui paraissait très jolie, très typique. En fait, s'il avait voulu, il aurait pu donner à Dave les renseignements qu'il désirait, pour l'un des deux artistes en tous cas. Il n'avait pas perdu son temps les deux jours précédents. Il n'avait pas encore trouvé la piste de Graner, mais sa chasse aux précisions sur l'identité d'Anders-

tein lui avait révélé que l'East End était peuplé de créanciers qui se lamentaient tous de sa faillite récente.

Ce fut Progen, le gainier, qui lui apprit tout ce qu'il désirait savoir.

— Quel imbécile! — criait-il. — J'ai travaillé trente ans avec son père. Au lieu de déposer son bilan, quand il avait encore quelque chose, comme aurait fait tout homme sensé, il s'obstine et s'obstine jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus rien et alors il s'écroule. Nous ne recevons pas un penny, il n'en a plus un, ce sont les hommes de loi qui raflent tout.

Rube était extrêmement frappé. Une faillite qui vous valait une nouvelle auto, de nouveaux diamants pour la femme, cela, oui, il la comprenait. Ce genre d'affaire-là, ça se faisait tous les jours dans son entourage et pourtant, grâce à Dieu, aucun Lakarin ne s'était encore abaissé à jouer de pareils tours. Mais que quelqu'un dût tout abandonner à ses créanciers, ça, c'était nouveau. Cela faisait plus que confirmer l'opinion qu'il s'était faite sur ces deux individus, mais il garda son sentiment pour lui.

— Cette Diana est assez jolie, — répétait Dave, ruminant son idée. — Et as-tu remarqué ce jeune homme, Bessie, ce Jacobs? Il a un béguin pour elle. Et tu disais qu'elle était prétentieuse. C'est lui, si tu veux, qui se donne des airs.

— Il n'est pas, à beaucoup près, si bien que toi, — dit Becky, et toute la famille fit chorus.

— Je crois que c'est aussi son avis à elle, — dit Bessie, — je l'ai surprise une fois ou deux en train de te regarder.

— Mets-toi sur les rangs. Dave, et coupe-lui l'herbe sous le pied, — conseilla Rube, — on s'amusera.

— Est-ce que tu te figures que je ne pourrais pas? — fit son frère, d'un air suffisant.

— Et qu'est-ce que tu feras d'elle, — demanda Lewis, — quand tu auras évincé l'autre?

— Laissez manœuvrer Dave, — dit Rube, — il se tirera bien d'affaire.

Et toute la famille tressaillit de plaisir, à l'idée de diriger la vie de deux jeunes gens pour son plus grand divertissement.

A la seconde répétition l'assistance était encore plus nombreuse. Toute la famille était là, bien entendu, renforcée par

un oncle et une tante. Dave avait également invité ses deux amis. Le trio se tenait au fond de la pièce et faisait le désespoir d'Anderstein en riant toujours à contre-temps.

Au début Rube, lui aussi, était disposé à rire. Pour lui tout cela n'était qu'un enfantillage. Il était stupéfait de voir à quel point tous ces gens-là se prenaient au sérieux, il ne pouvait pas comprendre cela. La seule chose qui l'intéressât, c'était les gens : il se mit donc à les étudier. C'était le divertissement qu'il s'était promis quand on avait pour la première fois parlé de ce projet.

Une personne pour lui se détacha immédiatement du lot : ce fut Esther Maranno, calme, indifférente, fière. Renversée en arrière sur un grand divan, suivant des yeux Graner d'un air sérieux, tout en jouant avec son long collier d'ambre, — Rube le datait de 1760 environ, — elle offrait l'image de l'Anglo-juiverie dans ce qu'elle peut avoir de plus superbe. Mais Rube était devenu circonspect : il n'avait pas oublié Reenie Hart. Il savait maintenant qu'il y avait d'autres types de Juives anglaises, en dehors des hautes et opulentes dames, pour lesquelles la Cour était le quartier général de leurs œuvres sociales dans l'East End et qui traitaient Rube comme un sauvage un peu supérieur. Mais elles n'y revenaient pas deux fois!

Quant à Esther Maranno, Bessie paraissait à côté d'elle insignifiante. Et alors, tandis qu'à sa façon si typiquement présomptueuse il se demandait ce qu'Esther Maranno pouvait bien penser des Lakarin, il la voyait se redresser, et se lancer comme un soldat dans la mêlée. En moins d'une seconde elle se métamorphosait d'élégante jeune femme en vieille Juive exotique. C'était la vie même. Rube avait l'impression de voir jusqu'aux rides et à la *Sheitel*, la perruque rituelle que porte la matrone supra-orthodoxe.

Il était sous le charme, il n'aurait pas cru pareille chose possible. Les ricanements de ses frères et sœurs l'agaçaient plus qu'on ne peut dire. Il aurait voulu prendre Bessie par la peau du cou et la jeter dehors. Ce qui l'empoignait, ce n'était pas tellement la force du jeu. Au premier moment son intense orgueil de caste et de race était froissé de ce qui, il le sentait,

pouvait paraître une parodie. Mais presque aussitôt ce sentiment faisait place à l'admiration. Toute son émotion était soulevée par la sympathie, par la compréhension que cette Anglo-Juive montrait pour la femme de la même classe que Rube. Il commençait à comprendre ce à quoi il assistait. Il avait goûté sa première sensation de plaisir esthétique.

Anderstein murmurait à côté de lui :

— Une grande artiste, n'est-ce pas? Elle ferait fureur á Londres comme étoile. Elle aurait pu y arriver, certainement, mais son père ne le lui a pas permis. Le préjugé habituel et conventionnel du Juif orthodoxe contre le métier d'acteur.

Mais Rube l'écoutait à peine. Dès qu'Esther sortit de scène, il se rapprocha d'elle, très plein de lui-même. Il éprouvait le besoin de lui parler. Il fallait être fidèle à ses principes de Lakarin et ne pas laisser échapper un si beau sujet d'analyse.

— Je voudrais vous faire mon compliment sur votre jeu, — lui dit-il.

— Merci, — lui répondit-elle avec un sourire.

Elle était contente, elle avait été bonne. Pour la première fois elle était entrée dans la peau de son personnage. Elle était toute vibrante de satisfaction. Et, bien que ce complimenteur fût probablement encore un membre de ce curieux milieu où Graner l'avait entraînée, elle était toute disposée à se montrer aussi aimable avec lui qu'avec le mondeentier.

— C'est de premier ordre, — continua-t-il. — Je connais bien le personnage, naturellement, j'en vois tous les jours. Mais vous, comment le saisissez-vous si bien?

— J'ai pas mal travaillé comme aide bénévole dans les hospices du Sud de Londres.

Il était émerveillé de la douceur jeune de sa voix. Pendant qu'elle répétait, elle lui avait paru si vieille, si cassée.

— Tout de même, — insista-t-il, — il vous faut un vrai talent pour avoir attrapé cela si vite.

— On a cela dans le sang, je suppose.

Son orgueil fut flatté de voir qu'elle acceptait, comme chose toute naturelle, une parenté avec les siens.

— D'ailleurs, — ajouta-t-elle, — ce n'est pas moi qui ai écrit le rôle. Il faut laisser à l'auteur sa part.

— L'auteur... — fit Rube d'un air de doute. Ce point de

vue ne l'avait pas frappé jusque-là. — Comment connaît-il ce type de femme?

— C'est son talent. Il attrape très vite les types, trop vite quelquefois.

Rube fut surpris de la légère, de la presque imperceptible nuance de dédain que son ouïe très fine ne manqua pas de découvrir dans cette phrase.

— Que ne sais-je écrire, — dit-il, — je pourrais lui apprendre bien des choses.

Elle le considéra avec curiosité.

— Que pensez-vous de la pièce?

Il cherchait une réponse, car il ne connaissait pas grand chose au théâtre, où il n'allait guère, quand Anderstein s'approcha d'eux.

— Merveilleux, Esther, merveilleux, — dit-il en lui mettant familièrement la main sur l'épaule.

Alors se produisit une chose curieuse. Rube constata qu'elle se contractait sensiblement au contact d'Anderstein. Et tous deux, Anderstein comme elle, virent bien que Rube avait remarqué son mouvement. Un moment ils restèrent tous fort embarrassés.

Miss Maranno se ressaisit la première. Elle se mit à rire doucement.

— Merci, cher ami : j'aime votre pièce et j'ai plaisir à la servir de mon mieux. Mais n'essayez pas de me faire la cour.

Il n'y avait pas à se méprendre sur l'intonation qu'elle donna à ces derniers mots. Anderstein rougit.

— Est-ce que Mabel Glibberson vous a dit quelque chose? — demanda-t-il.

— Pas de noms propres, — dit-elle avec calme.

— Oh, ne faites pas attention à moi, monsieur Anderstein, — dit vivement Rube. — Je suis muet comme la tombe.

Ces mots dissipèrent la gêne. Ils rirent tous les trois. Et miss Maranno lança à Rube un coup d'œil reconnaissant, non sans une nuance de surprise, qu'il remarqua. Évidemment ses premières impressions ne l'avaient pas préparée à attendre de la pénétration d'un membre quelconque de l'entourage de M. Lewis.

Rube était passionné au plus haut point. Il avait sous les

yeux un rare mélange : toute la franchise, la brusquerie même, qu'il admirait tant, associée à une distinction qui avait permis à la jeune femme de repousser Anderstein sans rien perdre de sa dignité.

A partir de ce moment il se mit à étudier miss Maranno très attentivement. Avait-il enfin trouvé la vraie femme? Une chose était sûre, ou alors Rube Lakarin ne s'y connaissait pas en caractères humains : Esther Maranno était une femme qui ne feindrait jamais un amour qu'elle n'éprouverait pas, qui ne ferait jamais commerce de son affection. Le seul défaut qu'il lui trouvât, autant qu'il pouvait en juger, c'était son âge. Mais elle était de ces femmes qui paraissent plus qu'elles n'ont en réalité. Il fallait tâcher de découvrir son âge véritable.

Avec un petit frisson d'orgueil il réfléchit que cette hardie, cette merveilleuse aventure sociale justifiait pleinement son audace de Lakarin. Il s'était déclaré muet comme la tombe, mais il avait parfaitement retenu le nom. Glibberson, hein? Une parente, sans aucun doute, d'Arnold Glibberson, L. C. C., le jeune politicien que l'on considérait comme l'espoir de l'Anglo-juiverie. Il aurait voulu publier à son de trompe dans la Cour les relations des Lakarin avec cette haute classe aristocratique. Non que la famille attachât la moindre importance à ces questions, mais la vanité de Rube n'en était pas moins flattée. Et ce n'était pas un pur effet du hasard. Cette élévation sur l'échelle sociale leur avait été possible grâce à Lewis. Et c'était la perspicacité des Lakarin qui avait permis à Rube et à son père de choisir Lewis dans la foule des prétendants.

Dans les semaines qui suivirent, Rube éprouva pour la première fois de sa vie une satisfaction complète. Il était absorbé par ces nouvelles préoccupations, bien qu'il ne lui fût pas possible d'assister à plus de deux ou trois répétitions. Il avait à s'occuper de toutes sortes d'affaires compliquées pour son immeuble qui s'élevait maintenant rapidement — monument du génie des Lakarin. Quand il lui était possible de passer chez Bessie, Esther Maranno, un peu intriguée, et amusée, par ce poursuivant inattendu, s'arrangeait pour le tenir avec tact à distance, avec tant de tact et d'adresse que Rube lui-même ne parvenait pas à savoir très bien où il en était.

Anderstein et Graner eux aussi s'amusaient franchement, malgré certaines difficultés avec quelques-uns des acteurs, auxquels la maison, la famille et l'atmosphère ne plaisaient qu'à moitié. Anderstein surtout éprouvait une vive curiosité pour Rube. C'était sa dernière découverte. Au Café Royal il ne tarissait pas sur cette trouvaille, jusqu'au jour où Baldman le critique et Esther Maranno jetèrent une douche sur son enthousiasme, et menacèrent de recommencer chaque fois qu'il prononcerait le nom de Rube Lakarin.

Esther n'aimait pas entendre parler de Rube de cette façon-là — sur un ton trop froid, trop insensible : on eût dit une sorte de vivisection littéraire. Ce n'était pas la première fois qu'elle remarquait chez Anderstein cette façon d'agir. Le dramaturge se flattait d'être un Juif intellectuel, et affectait de traiter avec dédain le Juif commerçant. Mais elle trouvait que cette habitude de nouer des amitiés exagérées dans l'unique but de se procurer des matériaux pour ses pièces était tout aussi malhonnête que les agissements d'un négociant qui s'applique à obtenir du crédit en jetant de la poudre aux yeux. En outre le peu qu'elle avait appris de Rube par elle-même lui avait inspiré une grande pitié à son égard. Il dominait tout le reste de la famille de la tête et des épaules. Le vrai Rube était complètement différent de l'homme que son extérieur laissait d'abord pressentir.

Tout marcha très bien jusqu'à l'avant-dernière répétition. Mais alors il se produisit une fissure dans l'assemblage, et ce par la faute de Diana. C'était la fille, jolie et toute jeune, dix-huit ans, d'un marchand de fruits en gros qui était sorti de l'East End quand elle était encore bébé. Elle avait pleinement profité de la prospérité croissante de son père. Il avait prodigué l'argent pour son éducation et le développement de ses évidentes dispositions pour le théâtre. Elle était destinée à être une des étoiles de la scène en Angleterre. Mais malgré son ascension, — si différente de celle des Lakarin — elle était encore trop près, elle et sa famille, du monde de la Cour du Tigre bleu pour résister à l'attrait des Lakarin et de leur fortune. Du premier coup d'œil Rube l'avait classée comme « en quête d'argent ». Diana avait toute la clairvoyance des boutiquiers malins de qui elle descendait. Elle avait vu immé-

diatement que Dave était sensible à son charme. Jacobs lui fit les gros yeux, mais elle se hâta d'encourager ce nouvel admirateur si jeune et si riche. On n'avait pas à ménager ce Jacobs.

A la grande indignation de Rube, mais non à son étonnement, Diana témoigna une extrême amitié à Bessie. Elle lui fit sa cour, s'empressa auprès d'elle, arrivant tous les jours avec des bonbons ou quelque cadeau pour le bébé, si bien qu'elle dissipa complètement la première impression défavorable qu'elle avait faite à la jeune femme, qui déclara que Diana était une charmante fille tout à fait sympathique.

Pendant ce temps-là, Dave s'étranglait de joie. C'était un régal de voir la façon dont il manœuvrait la jeune fille. Mais ce n'était pas le plus joli de l'affaire : le plus drôle était l'œuvre de Jacobs. Il verdissait de jalousie. Dave avait grand soin d'être très camarade avec son rival, se moquant de la petite quand il était avec Jacobs, tout en tempérant son ironie par des expressions laudatives, en sorte que le malheureux, torturé par le doute, tout comme Diana elle-même, se demandait jusqu'à quel point cet adolescent si désirable était sous le charme de la jeune coquette.

Une ou deux fois Rube vit passer une lueur de désapprobation dans les yeux d'Esther. Il risqua un mot d'avertissement à son frère.

— Cette bande de gens t'a rendu maboul, — lui cria Dave. — Qu'est-ce qu'il y a? Tu leur as emprunté de l'argent?

— L'argent n'est pas tout, — dit Rube, — il y a autre chose.

— Tu es piqué. Autre chose que l'argent! Parbleu, oui, il y a des notes à payer. Et pourquoi tu ne pourrais pas endosser cet effet-là à ma banque, je voudrais bien le savoir.

— Je ne vais pas te gâter tant que ça. Maintenant que tu es à ton compte, il faudra que tu te tires d'affaire tout seul, autrement tu ne seras jamais bon à rien.

Ce fut Diane qui déclencha la crise. Elle se complaisait, tout éveillée, dans ses rêves. Choyée, gâtée par toute la famille, — à l'exception de Rube à qui elle rendait cordialement son aversion manifeste, — elle se voyait déjà installée dans une maison comme celle de Bessie, avec tous les accessoires et

tout le luxe que peuvent assurer une fortune comme celle des Lakarin. Dans son esprit, elle meublait et décorait déjà cette maison à son goût, et comme elle aurait su mieux s'y prendre que Bessie, incapable de tirer parti de son argent!

Malheureusement l'imagination n'était pas seule en jeu. Elle était jeune et impressionnable, et Dave, gentil garçon, savait faire rendre à l'argent des Lakarin tout son effet; il était même le seul de la famille à posséder cet art. Diana ne tarda pas à être atteinte d'une passion romanesque. Son esprit positif lui avait appris à marcher toujours droit vers ce qu'elle désirait. Elle décida d'accélérer l'allure. Jacobs était encombrant, il fallait se débarrasser de lui.

Il ne lui fut pas difficile d'en trouver l'occasion. Quoique loin d'être ému par les baisers qu'elle accordait à Jacobs dans la pièce, Dave lui avait reproché son ardeur apparente. Il fallait dissiper immédiatement cette fausse impression. Diana était pour les méthodes directes.

— Il y en a d'autres que j'aimerais bien mieux embrasser, — dit-elle, avec un regard significatif à Dave.

Juste à ce moment Jacobs entra. Dave l'accueillit avec ironie.

— Tiens, Frank, nous parlions justement de vous.

— A propos, monsieur Jacobs, — dit Diana, — ma mère m'a dit que, quand elle faisait partie de la troupe de Lewis Waller, on ne faisait jamais que « faire semblant » aux répétitions. Donc, si vous le voulez bien, nous ne nous embrasserons pas avant le soir de la représentation.

Et un sourire confidentiel à Dave complétait cette déclaration.

Jacobs ne trouva pas un mot : il vit nettement à cette minute quel imbécile il était. Comment lui, Frank Jacobs, le favori du Conservatoire, le jeune premier par excellence de toute la banlieue juive, avait-il jamais pu s'abaisser jusqu'à courir après cette aventurière intéressée? Et encore plus à simuler de l'amitié pour ce jeune échappé de ghetto? Sans ouvrir la bouche il se dirigea vers la porte. Il éprouvait le besoin de rentrer chez lui, de prendre un bain, de se laver en quelque sorte, et sur-le-champ, de la tache dont il s'était souillé.

Il rencontra Graner dans l'antichambre.

— Eh bien, — lui dit celui-ci, — où vous sauvez-vous si vite?

— J'en ai assez de tout ça, — éclata l'autre.

— Qu'est-ce qu'il y a de cassé, mon vieux? — lui dit Graner avec sympathie.

— N'essayez pas de vous f... de moi, — hurla Jacobs, hors de lui de fureur et de vanité blessée. — Je ne remettrai pas les pieds dans cette sacrée boîte.

Et, saisissant son chapeau et son pardessus, il se précipita dans la rue en claquant la porte.

Graner se frotta le menton d'un air songeur.

— Il a l'air un peu chaviré à propos de je ne sais quoi, — dit-il aux autres, que les éclats de voix de Jacobs avaient fait sortir de la salle à manger.

— Il ne veut plus remettre les pieds ici, vraiment! — dit Bessie. — Bonne affaire. Qui le désire ici? Je ne le recevrai plus.

— Il peut se faire que *toi*, tu n'aies pas besoin de lui ici, — dit Rube, — mais M. Anderstein, *lui*, ne peut pas s'en passer.

— Je suis chez moi, n'est-ce pas? — riposta-t-elle sur un ton indigné.

Sur ces entrefaites Anderstein arrivait.

— Qu'est-ce qui arrive à Jacobs? — demanda-t-il à Rube, qu'il en venait à considérer comme son protecteur dans le domaine des Lakarin. — Je viens de le voir sauter dans un tram.

— Venez, rentrons tous dans le salon, — cria Rube, — ne restons pas ici à bayer aux corneilles.

Ils obéirent machinalement. Tandis qu'ils défilaient devant eux, il chuchota à Anderstein :

— C'est cette péronnelle de Diana qui a fait du grabuge.

— Oh! — dit Anderstein saisi, en jetant un regard sur Diana et sur Dave.

On ne saurait imaginer contraste plus complet. Le visage de Diana respirait le triomphe, mais sur les traits de Dave se lisait un mélange de surprise et d'abattement, bien qu'il s'appliquât à conserver sa dignité de Lakarin et son allure nonchalante.

— Il a sauté le pas, — ajouta Graner *sotto voce*, — et les a laissés en face l'un de l'autre.

Anderstein acquiesça d'un signe.

— Notre jeune ami n'a pas l'air ravi, — répondit-il sur le même ton.

Il ne se trompait pas. Rien ne pouvait moins convenir à Dave que d'avoir le champ ouvert devant lui, sans la protection d'un rival derrière lequel il pût s'abriter en simulant la jalousie. Rube de son côté paraissait tout déconcerté. C'était très ennuyeux que Diana prît au sérieux ce qui, pour Dave et pour lui, ne devait être qu'un jeu. C'était une impudence effrontée : ne pas se rendre compte qu'il était impossible pour un Lakarin de s'abaisser à son niveau. Mais que pouvait-on attendre de la nièce d'un Drukker, un homme qui avait l'habitude d'emporter des bijoux à condition chez lui pour le week-end, afin que sa femme pût les porter le dimanche et lui les rendre le lundi?

La seule personne qui, avec Diana, parût parfaitement satisfaite, c'était Bessie. Elle n'était pas la femme des considérations subtiles. Elle ne voyait qu'une chose : elle était débarrassée de quelqu'un qu'elle trouvait absolument antipathique.

— Allons, — dit Graner, — il faut nous tirer de là d'une façon quelconque. Prenons le un.

— A quoi bon maintenant? — mâchonna Anderstein entre ses dents.

— Allons, du nerf, mon cher, — cria Rube, en lui donnant une grande tape dans le dos pour cacher sa propre gêne.

— Tout ça, c'est très joli, — dit Marks, avec son accent traînard et maniéré de comique de music-hall, — mais à quoi bon répéter sans Jacobs? Vous nous avez, il me semble, fourrés dans un joli pétrin.

Et il jeta un regard circulaire sur lequel il n'y avait pas à se méprendre. Quant à miss Maranno, elle s'était assise dans un fauteuil, ce qui en disait plus long que n'auraient pu faire des paroles.

Ce fut Dave qui sauva la situation. Autant risquer le tout pour le tout. La jeune fille était séduisante, et, au point où il en était avec elle, il ne voyait aucune raison pour ne pas tirer de la situation tout le plaisir possible.

— Eh bien, — dit-il, — enchaînez : qu'on me passe un manuscrit, je vais lire le rôle de Jacobs.

— C'est bien aimable à vous, — dit Anderstein sans conviction.

— Admirable! — cria Diana, tout en cherchant à dissimuler son ravissement. — Mais on se contentera de faire semblant, si vous voulez bien...

Elle n'allait pas se montrer trop facile.

— Dave! — s'écria la famille, enchantée qu'un Lakarin se glissât par la brèche. Mais Rube ne disait rien : il n'était pas très content. Dave, à son sens, allait un peu loin. Jouer la comédie n'était guère compatible avec la dignité de la famille. Peut-être aussi était-il un peu jaloux. Pourquoi était-ce toujours Dave qui se mettait en avant?

Graner accepta l'offre avec empressement. Peu lui importait qui lirait le rôle pourvu que sa troupe ne fût pas désorganisée.

Ainsi donc Dave remplaça Jacobs et lut son rôle de façon très acceptable. Quand il eut à faire une cour ardente à Diana, — sans baisers véritables, — il commença à s'amuser énormément. Pour elle, elle voyait sa maison se rapprocher : elle en était à meubler mentalement les chambres à coucher.

— Et la dernière répétition? — demanda Marks, comme la pièce se terminait, sous un tonnerre d'applaudissements des Lakarin.

— Eh bien, mercredi, comme convenu, — dit Graner.

— Oui, mais je veux dire : où? Vous ne pourrez guère... — Il n'acheva pas sa phrase.

Anderstein réfléchit rapidement.

— Ce sera la dernière avant la répétition en costumes. Il faudrait nous essayer sur une scène plus vaste. Je vais louer le Library Hall. Ça coûtera une petite fortune, mais pas moyen de faire autrement.

— Vous ne voulez pas répéter ici? — demanda Rube, un peu vexé.

— Non, je ne crois pas... Nous vous sommes très reconnaissants de votre extrême amabilité, Madame.

Bessie fut incapable de lui répondre et devint pourpre. Quelle horrible, quelle incroyable insolence! Oser aller n'importe où plutôt que chez elle! C'était un affront inouï. A partir de ce moment-là elle détesta Anderstein avec toute l'intensité de sa nature stupide et mesquine.

— Bonsoir, Madame, — dit Graner avec une politesse exquise.

— Bonsoir, — jeta-t-elle, comme si elle eût voulu le mordre. Et elle tourna le dos à ses hôtes qui se retiraient. Aucun membre de la famille, d'ailleurs, ne les accompagna, sauf Rube que sa sœur remercia par son regard le plus noir.

— Tu as été merveilleux, Dave, absolument merveilleux, — dit Bessie, quand ils furent seuls, — et tu les as fait crever de jalousie, voilà ce qu'il y a.

Et pendant deux heures elle déversa les flots de sa fureur sur toute la troupe, les passant en revue l'un après l'autre et faisant tous ses efforts pour trouver contre chacun tous les griefs imaginables. La seule qu'elle épargna fut Diana.

La bonne étoile de Graner ne l'abandonna pas et Jacobs prit part le mercredi à la répétition du Library Hall. Mais Diana n'y était pas. Elle se trouvait chez Bessie, où l'avait appelée un coup de téléphone pressant, la priant de venir tenir compagnie à madame Lewis dont le mari était retenu par un rendez-vous d'affaires. Ce plan merveilleux était dû à Dave. Si ce nouveau riche, ce failli d'Anderstein — la vérité sur sa situation financière avait filtré jusqu'à la famille par le canal de Jacobs — s'était moqué d'eux au point d'aller finir ses répétitions ailleurs, le moins que les Lakarin pussent faire en revanche était de s'arranger pour y faire manquer ses interprètes. Comme il le prévoyait, Diana entra dans ses vues. Aurait-elle été aussi empressée si elle avait su que Dave ne serait pas là, on peut en douter. Mais elle était trop adroite comédienne pour laisser paraître le moindre ennui en trouvant Bessie seule, si on ne compte pas un ou deux des plus jeunes frères et sœurs. Elle se mit vraiment en frais d'amabilité, et eut la sagesse de ne poser aucune question, mais tout le temps, et tandis qu'elles déchiraient à belles dents Graner et son ami, elle guettait l'arrivée de Dave. Mais elle aurait pu s'épargner cette peine. Dave était allé jouer au « solo » chez son ami Léon, et il était convenu avec Bessie qu'il ne rentrerait pas avant qu'elle lui eût téléphoné que Diana était partie.

Seul de toute la famille Rube fit une apparition. Il arriva de fort méchante humeur. Il aurait aimé assister à la répé-

tition, mais sa dignité ne lui permettait pas de courir après Anderstein et Esther. Il ne voulait pas positivement en être, mais il ne voulait pas non plus être exclu. La vue de Diana ne le calma pas.

— Eh bien, — grogna-t-il, — pourquoi n'êtes-vous pas à la répétition?

— Je tiens compagnie à madame Lewis, — répondit gaîment Diana.

— Quel besoin en a-t-elle? Elle a trois domestiques. Vous devriez être à la répétition. Alors, vous les laissez tomber?

— En quoi cela te regarde-t-il? — demanda Bessie d'un ton furieux.

— Oh, je suis très prête, — dit Diana, — je sais mon rôle sur le bout du doigt, ça ira très bien dimanche, pourvu qu'un des autres ne manque pas au rendez-vous.

Mais elle ne resta pas longtemps après l'arrivée de Rube. Prétextant la fatigue et la nécessité d'être bien en forme pour le dimanche, elle rentra chez elle. Elle avait horreur de ce frère aîné. Elle se sentait toujours mal à l'aise quand il était là.

Le fameux dimanche arriva. Le théâtre de West End, prêté à l'œuvre de bienfaisance, était tout bourdonnant de l'activité d'une foule de travailleurs bénévoles racolés pour la circonstance. Graner était ici, là, partout, fredonnant son air favori du *Mikado*, comme toujours aux heures de tension, et faisant la cour aux vendeuses de programmes. Parmi les premiers arrivants figuraient une douzaine de Lakarin qui s'installèrent en phalange compacte au premier rang du balcon. Anderstein, qui errait plein d'anxiété dans les coulisses, avait l'impression qu'on n'éteindrait jamais la salle pour lever le rideau. Mais enfin la pièce commença.

En dépit des récents événements tout marcha bien, et même plutôt mieux que bien. Il parut que Diana et Jacobs avaient oublié leur différend et les « gestes » dont s'accompagnaient leurs scènes d'amour ne laissèrent rien à désirer. Esther Maranno se surpassa. Mais ce fut Graner qui porta tout le poids de la pièce sur ses épaules. On ne s'aperçut pas qu'il avait été trop occupé à diriger tous les autres pour être parfaitement sûr de son texte. Quand il avait un trou, il

improvisait, et il eut bien soin de rétablir tous les passages que l'auteur avait tenu à couper. Et Anderstein eut beau grogner qu'on massacrait son chef-d'œuvre, il savait qu'il devait son succès à son ami.

Le rideau baissa au dernier acte sur des applaudissements d'un enthousiasme sincère, et il y eut de nombreux rappels. Becky parut sur la scène pour offrir un bouquet à Diana. Il fallait bien qu'il y eût toujours un Lakarin au premier plan!

Quand le rideau eut été définitivement baissé, que le public et les critiques se furent retirés, Diana présenta ses parents aux Lakarin, et les deux familles partirent ensemble. Rube rejoignit Anderstein et Graner, et Jacobs, avec Esther et Marks les accompagnèrent. En compagnie de Baldman, le critique juif, et de son ami Glibberson du L. C. C., ils allèrent à la « Maison du coin » où ils soupèrent jusqu'à deux heures du matin. Rube s'appliqua à ne pas s'en laisser imposer. Il se disait que le père de Baldman n'était après tout qu'un petit employé dans le commerce des tabacs, et qui gagnait moins en un mois que lui Rube par jour. Il était tout de même bien forcé de reconnaître qu'il n'aurait pas voulu manquer cette réunion pour un empire, surtout puisqu'il y était avec Esther.

Ce ne fut que vers cinq heures du matin, quand Anderstein, étendu dans son lit, repassa dans sa tête tous les incidents de la soirée, qu'il s'avisa tout à coup que personne n'avait songé à remercier les Lewis. Diable de dette à payer! Quel oubli épouvantable! Comment réparer ça? Il sauta à bas de son lit et, sur-le-champ, écrivit à madame Lewis une lettre délicieuse : il avait au bout de sa plume tout le bonheur d'expression que Graner avait au bout de sa langue. Puis il se recoucha et s'endormit profondément.

VII

Le lendemain matin, quand il eut, tout en déjeunant, lu la presse très éloigieuse sur sa pièce, Anderstein appela Graner au téléphone et discuta avec lui la meilleure manière de rentrer en grâce auprès des Lewis. Ils conclurent que le mieux pour lui était d'aller aussitôt voir Rube à la Cour du Tigre bleu.

Rube, en le voyant, eut un air rayonnant. Il triomphait

à l'idée que le dramaturge n'avait pas pu rompre tout lien avec les Lakarin.

— Eh, cher ami, — dit-il, — quel bon vent vous amène?

— Alors, c'est ici qu'on gagne de l'argent? — répondit l'autre.

— Pas tout, — riposta Rube. — On en gagne aussi au théâtre, à ce que j'entends dire.

— Je changerais bien avec vous, si vous vouliez.

Rube se mit à rire et répéta sa question. Mais il fit la grimace quand Anderstein lui parla de ses remords.

— Je dois reconnaître, — dit-il, — qu'elle est assez montée contre vous. Elle m'a déjà téléphoné ce matin à ce sujet. Pourtant, puisque vous lui avez, dites-vous, écrit une lettre très aimable, n'en parlons plus. Il faudra bien qu'elle se contente de ça. Causons d'autre chose.

— Rube, — dit Anderstein, — pourquoi ne vous mariez-vous pas?

— Me marier! — cria Rube avec amertume.

C'était une question qui ouvrait les écluses. Pendant une demi-heure il se répandit en lamentations, et conquit la sympathie d'Anderstein. Tout pauvre qu'était celui-ci, il comprenait parfaitement le point de vue de Rube. Il se sentait plein de compassion pour ce malheureux garçon si riche, qui ne pouvait être sûr que c'était sa personne et non sa fortune qui séduisait une femme.

— Trouvez-vous que j'aie tort? — insinua Rube.

— Non, j'estime que vous êtes dans le vrai, — conclut Anderstein. — Mais il faut que je m'en aille, — ajouta-t-il après un coup d'œil à la pendule. — Au fait, et cette soirée que nous avions parlé de passer quelque part dans le West End?

Rube réfléchit quelques instants. Certes il s'était amusé la veille, mais il ne s'était pas tout à fait senti en sécurité. Il serait plus heureux sur son propre terrain.

— Voudriez-vous venir ici avec M. Graner? — suggéra-t-il enfin avec un peu de crainte. — Je me sens quelquefois bien seul le soir. J'ai une jolie chambre ici derrière... Vous jouez au « solo », n'est-ce pas?

— Une petite réunion de garçons?

— Parfaitement, — s'écria-t-il avec vivacité. — Nous en

ferons une vraie soirée. J'inviterai Dave et ses deux camarades, nous jouerons aux cartes, et nous tâcherons de passer un bon moment. Demain soir, voulez-vous? Quant à Graner et aux...

Il s'arrêta avec embarras. Il avait songé à inviter toute la troupe, y compris, bien entendu, Esther, mais le courage lui manquait pour aller jusque-là. Après tout ce ne serait guère convenable. Mais il ne s'attendait pas du tout à la réplique d'Anderstein.

— C'est que nous devions sortir tous les deux avec Baldman et Esther : il a des billets de faveur. Mais je les verrai et je vous téléphonerai. Au revoir. Il faut que je me dépêche.

Resté seul il ramena sa pensée avec soulagement à la réunion de garçons projetée chez lui. C'était quelque chose de nouveau. Ça allait épater la Cour. Eh bien qu'importait après tout? Il en avait assez de la Cour. Il était en train de s'élever, avec une résolution de Lakarin, jusqu'à une sphère supérieure.

Il alla au téléphone et appela Dave qu'il mit au courant de la réunion projetée, mais il eut bien soin de ne pas lui dire qu'Esther pourrait être de la partie.

— Hem! — grommela Dave, — tu ne ferais pas mal de voir ce que Bessie dira de ça.

Et le soir même Bessie eut beaucoup à dire. Quelle idée de vouloir se lier avec des individus si mal élevés! Qu'il attende seulement le retour d'Amérique de papa et de maman! Ils le secoueraient d'importance. Il tiendrait peut-être compte de leurs observations. Venir chez elle, user de sa maison à leur convenance, venir le mercredi après avoir dit jeudi, et puis le lundi déclarer : « Nous irons ailleurs mercredi, » et ne pas même dire merci à Joe! Joe était trop bon garçon. Voilà son défaut : il laissait tout le monde lui marcher sur le pied. Mais elle, elle ne permettrait pas cela.

— Non, je le sais bien, — dit Rube. — Ça, c'est ton privilège.

— C'est malin! hurla presque Bessie. — Mais, voyons, ce ne sont que des goujats, ces individus après qui tu cours : un failli et un gratte-papier...

Elle allait continuer sur le même ton quand on lui remit la lettre d'Anderstein.

— Une charmante lettre, — déclara Lewis, quand sa

femme en eut donné lecture à la famille assemblée, absolument délicieuse.

L'humeur de Bessie elle-même fut quelque peu adoucie par les adroites excuses d'Anderstein, et elle ne dit plus rien sur la réunion de célibataires.

Toute la journée du lendemain Rube fut sur des charbons ardents, attendant le coup de téléphone d'Anderstein. Acceptait-on son invitation? Et surtout Esther accompagnerait-elle les autres? Il avait l'air si préoccupé que le vieux Brandon de la Société des affineurs de Birmingham essaya de lui compter un penny de plus par once. Mais le coup ne réussit pas. Le subconscient de Rube était toujours sur le qui-vive quand il s'agissait de prix.

A sept heures et demie son angoisse s'apaisa à moitié : Anderstein et Graner entraient dans le magasin.

Graner, quand Anderstein lui avait transmis l'invitation de Rube, avait fait une moue d'hésitation.

— Hem! — dit-il : — une réunion de célibataires, ce serait parfait si je n'avais déjà quelques notions sur les idées de la famille en fait d'hospitalité.

— C'est un garçon très intelligent, tu sais, — insista Anderstein, — pour ma part, il me plaît.

— Rube est un as, entendu, c'est la fleur des pois. Eh bien! ça va, allons-y.

Rube les reçut, avec un air ravi que tempérait seulement la question qu'il n'osait poser. Il fut même un peu ennuyé, quand Anderstein, réprimant un sourire, annonça que Baldman et Esther viendraient peut-être en sortant du théâtre.

La chambre avait été nettoyée et rangée; dans la cheminée débarrassée de ses cendres brûlait un bon feu. La table était couverte d'une nappe blanche, dont un grand trou au milieu était dissimulé par un papier. C'était Bessie qui l'avait prêtée pour la circonstance et elle avait délibérément choisi une de ses plus mauvaises. Dessus étaient disposés des sacs d'oranges, de cacaouettes, et des *Beigels*, spécialité des boulangers de l'East End, qu'on pourrait définir « des trous avec de la pâte autour ».

— Un vrai festin de Gargantua, hein? — dit Anderstein, tandis qu'ils attendaient le retour de leur hôte.

— Oui, pour régime sec, — ajouta Graner.

Bientôt les trois autres jeunes gens arrivèrent et on se mit au solo. Anderstein fut bien aise de constater qu'au lieu de jouer six pence le point, comme il s'y attendait, les Lakarin se contentaient d'un demi-penny.

A dix heures Rube envoya chercher des sandwiches et bientôt apparut une montagne de petits pains au bœuf salé et aux cornichons.

Le temps passa si agréablement qu'entre dix heures et demie et onze heures on frappa cinq fois violemment à la porte : une fois un agent, les quatre autres des voisins, qui, à voir la lumière et à entendre le bruit, se demandaient ce qui se passait. Rube était plus agité à chacune de ces interventions, car son espoir se rallumait et s'éteignait tour à tour. Il se traitait d'imbécile d'avoir supposé un moment qu'Esther consentirait à venir à la Cour du Tigre bleu.

Pouvait-il vraiment être amoureux de cette femme qu'il connaissait à peine? Ce n'était pas le genre d'un Lakarin. Non, il n'était pas amoureux. Mais il était attiré par ces manières, cette allure, et surtout cette amabilité gracieuse qui ne semblait faire aucune différence entre les Lakarin et son monde à elle. De l'amabilité!... Il voulait mieux que cela. Si seulement il pouvait s'établir une plus grande intimité entre lui et Esther Maranno, il sentait que toutes les chances seraient de son côté. Elle était pleine de bon sens, de jugement, elle ne pourrait manquer d'apprécier tout ce qu'il y avait de meilleur en lui. Quelle femme elle ferait! Quelle conquête! Un tel prix justifierait toute la circonspection qu'il avait montrée jusque-là.

Pendant ce temps, au théâtre, Esther ne s'amusait pas énormément. C'était toujours une fête pour l'esprit d'aller voir une pièce avec Baldman, de sentir pénétrer dans son cerveau ce flot d'appréciations si nettes, si justes. Elle aurait dû, elle le comprenait, être très flattée, Baldman était un homme célèbre...

Depuis longtemps déjà ils étaient ensemble sur un pied de bonne camaraderie. Comment? il avait, naguère, été très copain avec Arnold Glibberson...

Parbleu oui! Voilà pourquoi elle se sentait si nerveuse, si

irritable. Arnold Glibberson! Elle ne l'avait pas vu depuis qu'il s'était marié, six ans plus tôt. Et puis cette rencontre si fortuite au milieu de cette foule agitée, après la représentation de dimanche soir. Elle croyait avoir bien oublié cet épisode de sa vie, pourtant il lui avait été assez pénible de le revoir... surtout, elle s'en rendait compte, parce qu'Arnold laissait trop complaisamment paraître à quel point il était satisfait de son existence. Faisant effort pour chasser ce souvenir, elle s'appliqua à suivre la pièce.

— Même genre que celle d'Anderstein, — lui chuchota Baldman, — mais pas aussi bonne.

Esther approuva de la tête, elle avait déjà remarqué la ressemblance. L'observation de son compagnon ramena sa pensée vers Anderstein et elle sourit en se rappelant l'invitation qu'il lui avait transmise de la part de Rube. Et soudain elle se sentit apaisée et étrangement à son aise. Il y avait certainement quelque chose de particulier chez Rube, le seul fait de penser à lui avait on ne sait quoi de rafraîchissant. Si simple, si droit, si sérieux, si digne de confiance. Absolument aussi fin, aussi sagace que ses amis intellectuels, mais si affranchi des complications morbides du tempérament artistique, que cela vous réconfortait. Pourquoi n'iraient-ils pas faire un tour à cette réunion de garçons, après le théâtre? N'en avait-elle pas fait autant des centaines de fois à Hampstead ou à Finsbury Park? Pourquoi une exception pour la Cour du Tigre bleu? Elle eut vite fait de se persuader que ce serait se montrer snob et impolie de ne pas y aller.

Chose assez curieuse, ce fut Baldman qui, comme ils sortaient du théâtre, mit la question sur le tapis.

— Qu'est-ce qu'Anderstein me disait donc hier soir? Il paraît que ce garçon, ce Lakarin, reçoit dans l'East End? De quoi s'agit-il au juste?

— Oh! je ne sais pas, — dit adroitement Esther, — on joue au solo, je crois.

Baldman, sans rien ajouter, héla un taxi qui passait. La minute d'après ils roulaient vers l'East End.

Baldman avait la passion du solo comme d'autres ont celle de la boisson.

Aucun endroit n'était trop difficile à atteindre, aucune

heure trop excentrique pour une partie de solo. Il espérait rencontrer un jour son idéal, un joueur de sa force.

C'est pourquoi vers onze heures et demie on frappait pour la sixième fois à la porte de Rube, et Dave, qui était allé en jurant ouvrir, recula stupéfait à la vue de deux arrivants.

— Eh bien! par... par exemple, — balbutia-t-il. — Nous ferons bien de téléphoner à Bessie et de la prier de venir nous rejoindre avec Diana.

— Avise-toi de téléphoner à quelqu'un et je t'assomme, — dit Rube. — Mais entrez, entrez donc tous les deux, je vous en prie.

Il se demandait vraiment s'il ne marchait pas la tête en bas, il dansait positivement autour de ses deux nouveaux hôtes, leur serrait les mains; il arracha presque à Baldman son pardessus. Il fit rudement lever Léon pour offrir sa chaise à Esther. Il lui présenta toute une assiette de sandwiches et la pria d'en prendre, sans cérémonie. Et il restait debout, à dévorer des yeux le merveilleux groupe qu'il avait réuni sous son toit, lui, un Lakarin. Esther là, pour de bon, mangeant ses sandwiches... Il n'en croyait pas ses yeux.

— Tenez, — dit Anderstein, — prenez ma place, Baldman. Je ne tiens pas beaucoup à jouer, vous le savez.

— J'aime assez votre façon de présenter la chose. Ça fend le cœur de vous regarder jouer, et encore plus de jouer avec vous. — Et il prit place devant le champ de bataille.

Anderstein tira sa chaise devant le feu près d'Esther, et Rube voltigea autour d'eux.

— Est-ce la première fois que vous venez dans l'East End, miss Maranno? — demanda ce dernier.

— Oh! non. J'y suis venue une ou deux fois avec ma mère quand j'étais enfant. Nous venions faire des achats dans le passage.

— Vous ne vous rappelez probablement pas grand'chose?

— Oh! que si. Je me souviens parfaitement de ces cornichons.

Et elle en prit dans l'assiette.

— Comme j'enviais les gamins qui en achetaient dans les petites voitures : ma mère ne me permettait pas d'en faire autant.

— Mangez-en une douzaine ce soir, — dit Anderstein, — pour faire compensation.

— Tout à votre service, bien entendu, — dit Rube.

Et avant qu'elle pût s'y opposer, il envoya Léon en chercher une autre assiette pleine, et quand celui-ci revint dire que la boutique était fermée, il téléphona à la propriétaire et la fit lever pour qu'elle lui en fournît une nouvelle provision.

Esther protestait en riant, et son rire donnait à son visage une certaine beauté. Rube l'observait avec une admiration qui le laissait clairvoyant. Ses traits étaient assez ordinaires, mais elle avait des yeux magnifiques, d'une transparence qui les empêchait d'être un noir trop dur. Ses cheveux épais, bruns et bouclés, étaient superbes, mais son charme le plus certain était cet air de distinction paisible qui défiait même l'analyse de Rube.

Il avait maintenant des renseignements complets sur elle. Elle était de la même année que Sally Belman et ne pouvait donc avoir plus de vingt-cinq ans, bien qu'elle en parût davantage. Elle vivait seule, indépendante, dans un appartement de Finsbury Park, et travaillait dans un laboratoire de biologie au South Kensington; sa mère habitait dans une pension de famille à Brighton. Sa généalogie la rattachait à plusieurs des meilleures familles de Juifs espagnols. Rien de tout cela ne l'intimidait, non plus qu'Esther elle-même. Quant à sa famille... eh bien! il ne l'engageait pas à essayer de lutter avec lui, un Lakarin!

— Je suppose, — dit-il, reprenant leur conversation interrompue, — que vous n'auriez jamais imaginé venir un jour dans un endroit aussi singulier que celui-ci, n'est-ce pas, miss Maranno?

— Je le trouve extrêmement confortable, — répondit-elle, et c'était vrai. Il y avait un très bon feu; sans doute la pièce était sommairement meublée, mais la table des joueurs de solo, le bruit et les rires, la boutique que l'on apercevait dans un vague mystère, tout se réunissait pour créer une atmosphère de bien-être, d'intimité, qui paraissait être le milieu naturel de Rube et qu'il complétait. Elle ne regrettait pas d'être venue.

— Oui, — répéta-t-elle, — extrêmement confortable.

Mais à peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche qu'elle était tentée de se précipitér, furieuse, hors de la pièce, car, derrière le dos de Rube, Anderstein lui lançait de côté un regard amusé et moqueur, comme pour dire : « Que diable est-il donc arrivé à notre Esther? »

« Très bien, M. Anderstein, se dit-elle tout bas. Je vais vous river votre clou. » Et elle prononça tout haut :

— Oh! Baldman, vous connaissez, n'est-ce pas, le cousin d'Arnold, Henry Glibberson?

Rube, voyant Anderstein tressaillir, se souvint de l'incident de la première répétition et se demanda ce qui se préparait.

— Oui, — répondait Baldman, — le mutilé... il a perdu ses jambes à la guerre, je crois?

— Ils partent, sa femme et lui, pour les îles Canaries, la semaine prochaine. Ils se décideront peut-être à y rester et ne reviendront plus.

— C'est une résolution bien soudaine, il me semble, — dit Anderstein. — Je l'ai vue dimanche à notre représentation, et elle ne m'en a pas soufflé mot.

— Ah! moi, je l'ai vue hier, — continua Esther, — et je l'ai engagée à y aller.

— Vraiment?

Le trouble d'Anderstein était manifeste, et Rube riait en dedans de voir qu'Esther avait nettement marqué un point : elle montait dans son estime. Il avait presque redouté qu'elle fût trop bien élevée, pas assez malicieuse.

Mais pour Esther le charme était rompu et tout l'agrément de sa soirée gâté. Brusquement tout le prestige de l'art avait disparu, elle se voyait assise dans une petite pièce assez malpropre, dans une affreuse rue de l'East End, à faire l'aimable avec un Juif pas trop bien élevé de ce quartier. Qu'importait qu'il eût le cœur en or? Après tout, l'éducation c'est quelque chose. En tout cas, il était temps de partir : il ne serait pas difficile d'éviter de le revoir.

— Venez-vous, Baldman? — dit-elle. — Il est l'heure de se retirer.

— Oh! — protesta-t-il, — nous trouverons bien des voitures de nuit.

Baldman ne voyait pas l'urgence. Il n'était guère plus de

minuit. On avait encore huit heures pleines avant que les exigences de la besogne quotidienne vous obligeassent à cesser le jeu. Mais en dépit de ses protestations il fut arraché à la table. Tout le monde se prépara à partir, mais pas avant que Rube eût chuchoté à l'oreille de Dave :

— Si je découvre que toi ou un de tes camarades vous avez ouvert la bouche à Bessie ou à quelqu'un de la famille de la présence ici de miss Maranno, une demi-heure après ton banquier t'aura téléphoné que ton compte est épuisé. Compris?

Dave déclara qu'il avait saisi.

Les trois jeunes garçons coururent pour attraper leur dernier autobus et Rube, avec les autres, se dirigea vers Gardiner Corner.

— Allons, — dit bientôt Anderstein, — ici nos routes se séparent.

— Au revoir, M. Lakarin, — dit Esther en lui tendant la main.

— Au revoir, enchanté de vous avoir vue. J'espère que vous reviendrez bientôt.

— Peut-être, un jour,... — et elle sourit. Puis, avec un adieu de la main, elle sauta, suivi de Baldman, dans un tramway qui remontait vers le Nord.

Ils ne restaient plus que trois. Graner demanda à Rube de l'accompagner à pied jusque chez lui.

— Alors je vous laisse, — dit Anderstein; — j'espère que vous arriverez avant le jour. — Et lui aussi grimpa dans un tram.

Graner et Rube descendirent Commercial Street d'un bon pas. Tout en marchant, Rube, la langue déliée, parla sans restrictions de l'East End et de la Cour du Tigre bleu, de la façon dont le harcelaient les *Schadchans*, les agents matrimoniaux.

— Vous feriez pas mal de me les envoyer, — dit Graner.

— Aussitôt dit, aussitôt fait, mon bon. Dès demain ils feront la queue devant chez « Bromley et Lurdow »...

— Non, pas cela, envoyez-les moi à cette adresse-ci.

Et là-dessus il s'arrêta devant une boutique de tailleur dans Shoreditch.

— « Graner », — lut Rube; — je les connais. Des parents à vous?

— Mon père; c'est là que j'habite.

Pour la première fois de sa vie Rube était complètement pris au dépourvu.

— Votre père! — cria-t-il. — Mais voilà des années et des années que je le connais. Parbleu, c'est vous le fils qui n'est bon à rien, celui dont il ne cesse pas de se plaindre, qui perd son temps à jouer la comédie. Et dire que je n'ai jamais songé à faire ce rapprochement!

Ce qui dominait en lui à ce moment-là, c'était un sentiment de honte : que lui, un Lakarin, n'eût pas été assez perspicace pour deviner d'où venait Graner! Mais il tendit sa main.

— Compliments, Sam Graner. Il n'y en a pas beaucoup qui puissent se vanter d'avoir mis dedans Rube Lakarin. Je croyais que vous veniez vraiment d'Hampstead.

— Mais c'est exact, j'y ai habité pendant des années. Je ne suis chez mes parents que pour quelques semaines.

— Vous êtes le fils du vieux Graner! Dites-moi, Sam, de qui donc tenez vous votre air? Ce n'est pas seulement vous... votre père, lui aussi. Ce n'est qu'un... après tout ce n'est qu'un tailleur, et pourtant, j'ai mainte fois remarqué en lui quelque chose qui sort de l'ordinaire.

— Ah! çà, cela nous vient de mon grand-père, le fameux Graner.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui, — dit Rube avec force.

— Jamais entendu parler de lui! Voilà ce que c'est que la gloire. La coqueluche de New-York il y a vingt-cinq ans. Il avait débuté comme marchand de programmes dans East Side. Puis il est monté sur les planches, au théâtre Yiddish d'abord, puis sur les scènes anglaises. Il eut de grands succès dans Shakespeare et marcha à pas de géant. Pour finir, il a eu son théâtre à lui dans Broadway. Et enfin, un soir, à San Francisco, il y a eu une rixe dans les coulisses à propos d'une femme, et il a été tué d'une balle de revolver.

— Alors la passion des planches, ça tient de famille?

— Probablement. Finbar se souvient très bien de lui. Son Oswald dans les *Revenants*, m'a-t-il dit, était le meilleur qu'il ait jamais vu.

— Alors votre père, lui, n'a pas suivi la même profession?

— Non, mon grand-père l'a renié quand il s'est mis dans le commerce. Mais, — ajouta Graner avec un sourire bizarre, — je crois que j'aurais son approbation.

— Bien sûr. Alors, voilà d'où vous vient votre allure, Sam.

— Vous l'avez dit, Rube.

Et ils se séparèrent de fort bonne humeur.

Rube rentra chez lui à pied, pour prendre l'air. Il sentait que cette soirée marquerait une étape dans son existence. Quel hardi pas en avant! Quelle rébellion contre les entraves de la Cour! Il se représentait la révolution que cela ferait. Un jeune homme comme lui oser donner une petite réunion! Ou bien il devrait faire sa cour à une jeune fille, ou jouer aux cartes chez des parents, ou, tout au plus, aller voir quelque exposition avec des amis appartenant à une famille respectable. Mais donner une soirée... une soirée de garçons, à des acteurs! C'était une chose inouïe. Seulement Rube se disait qu'il se moquait de l'opinion de la Cour. Ce qui lui importait exclusivement, c'était Esther, Esther Maranno... il se répétait ce nom. Et tout à coup, peut-être par association d'idées avec les surnoms espagnols, il se rappela Bertha Quattor. Il y avait à peine un mois qu'elle était venue le voir à la Cour. Prodigieux, les progrès qu'il avait faits depuis lors. Comment! Il vivait dans un monde nouveau, parmi des gens nouveaux et de nouvelles idées, un monde où l'argent était relégué au dernier rang et où rien ne comptait que la valeur personnelle. Eh bien! il était capable d'y tenir sa place, il s'était étudié. Quelque impression qu'il pût faire tout d'abord sur des étrangers, il savait que tôt ou tard ils reconnaîtraient la droiture de bon aloi de son caractère. Esther était en train de s'en rendre compte, il en était certain.

CHARLES LANDSTONE

(Traduction MAURICE RÉMON.)

(*A suivre.*)

LA BESSARABIE
ET LE DANGER BOLCHEVISTE

Lentement la Russie bolcheviste se désagrège, tout en se débattant violemment contre le destin qui la menace, et partout un ferment de révolte déclenche des attentats contre le régime, cependant que les communistes ne ménagent aucun effort pour venir à bout des mécontents. Fusillades ou assassinats, exécutions sommaires, mutilations de cadavres, bastonnades et tortures, incendies de fermes et de granges, rapts de femmes et d'enfants, telles sont les méthodes que Moscou utilise pour consolider son régime féroce et brutal!

Cette situation ne peut durer. Elle a déterminé trop de malheurs et fait verser trop de sang. En attendant, les Bolchevistes croient encore possible de conjurer leur sort en propageant à l'étranger leurs doctrines néfastes. La campagne d'intimidation, d'outrages et de propagande qu'ils ont poursuivie si inlassablement à l'étranger depuis la révolution n'a jamais été aussi violente.

De tous les pays auxquels ils se sont attaqués, la Bessarabie est celui qui leur paraît le plus vulnérable. Question de similitude ethnique et économique entre cette province et la Russie sur laquelle ils fondent les plus grandes espérances. Ayant facilement accès à la Bessarabie malgré les garde-frontières roumains qui protègent les rives du Dniester, ils y ont intensifié leur propagande. D'où la légende, qui, depuis plusieurs années, trouve créance dans nos pays occidentaux, que le bolchevisme

s'y développe. D'où aussi le bruit que le communisme y a provoqué, ces derniers temps, des troubles sérieux qui en certains endroits ont pris un caractère presque insurrectionnel. Bref, cette légende et ces bruits ont causé tant d'erreurs de jugement dans l'opinion mondiale que je tiens à replacer les faits sur leur terrain exact. J'ai étudié sur place le problème bessarabien et constaté, après avoir parcouru les campagnes limitrophes du Dniester, comme tout le reste du pays, que rien n'est plus faux que de prétendre que les Bessarabiens sont acquis au communisme. Qui ne connaît rien à l'histoire de la Bessarabie ne peut rien comprendre à sa politique, ni aux difficultés qui l'entravent. Voilà un fait. Et, s'il est nécessaire de tenir compte du ferment bolcheviste qui y existe, au lieu d'exploiter les tares dont souffre cette province, il faut l'aider à s'en guérir.

***

La province de la Bessarabie, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, forme une unité géographique complète. De tous les côtés, excepté au Nord-Ouest, elle est entourée de frontières naturelles. Elle occupe l'aire comprise entre le Dniester, qui la sépare de la Pologne et de la Russie, le Pruth, qui la sépare de la Moldavie et de la Valachie, le Danube et la Mer Noire. La détermination de ses frontières a toujours donné lieu à de grosses difficultés, et, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, on ne désigne du nom de Bessarabie que la partie de la province entre le Pruth et le Dniester au sud de Bender (Tighina), qui est incorporée temporairement à la Valachie à la fin du XIIIe siècle par Ladislaus Bessarab. Ce sont les Russes qui la dénomment ainsi pour la première fois afin d'établir leurs droits sur la province et de la distinguer de la Valachie proprement dite. L'histoire de la Bessarabie est par suite étroitement liée à celle des deux principautés roumaines, et elle présente beaucoup de faits analogues. C'est pourquoi il est impossible de comprendre le problème de la Bessarabie sans connaître au moins les grandes lignes de l'histoire de la Moldavie et de la Valachie.

Le peuple roumain descend en droite ligne des Daces qui, pendant plusieurs siècles, subissent le joug des Romains.

L'assimilation constante à laquelle ils sont assujettis leur donne bientôt une mentalité et des coutumes toutes romaines; la conquête de Trajan, terminée en 196, scelle définitivement l'œuvre de romanisation. Au cours du IIIe siècle les Goths envahissent la Dacie et obligent l'empereur Aurélien à se retirer avec ses légions et ses fonctionnaires au sud du Danube dans la Dacie aurélienne (271). Pourtant les Daces ne perdent pas courage, et ils se réfugient dans les montagnes où ils conservent intact leur caractère national. Puis, avec les jours meilleurs qui suivent la retraite des Barbares, ils reviennent dans la plaine et fondent la principauté de Valachie au XIIIe siècle. Au siècle suivant, la Moldavie à son tour jette les bases du deuxième État roumain.

Les deux pays roumains se consolident d'une façon efficace sous les règnes de Mircea le Vieux et d'Alexandre le Bon, mais à partir de la mort de ce dernier roi l'ère des guerres civiles commence, qui finalement entament la puissance de résistance des deux peuples. Profitant de leurs querelles intestines, les Turcs, alors en pleine expansion de leur puissance, portent leur effort sur eux. Ils les subjuguent sans trop de difficultés. C'est d'abord la Valachie qui est soumise au paiement d'un tribut au Sultan; puis, malgré la résistance opiniâtre des Moldaves et le génie militaire d'Étienne le Grand qui signale les premières années de son règne par de brillantes victoires sur les Turcs, la Moldavie est à son tour réduite à l'impuissance. Les forces de Bajazet II et celles des Moldaves étaient trop inégales pour qu'à la longue Étienne le Grand ne succombât pas! Son règne, qui a marqué l'apogée du développement de la Moldavie, voit aussi commencer l'ère des revers.

Tout d'abord le Sultan s'empare d'une bande de la Bessarabie méridionale et établit des raias[1] le long du Dniester d'Akerman à Bender. Puis le flot montant des Turcs submerge la Moldavie et contraint Étienne le Grand à renoncer à la lutte. La Principauté devient, dès 1503, la vassale de Constantinople. A partir de cette époque le sort en est jeté. Continuant leur avance vers l'Occident, les Turcs sont finalement arrêtés

1. Les Turcs, chaque fois qu'ils prenaient possession d'une place forte, assujettissaient tout le territoire avoisinant à leur domination directe, et les habitants de cette zone étaient obligés de nourrir et de loger les garnisons ottomanes.

net dans leur offensive sous les murs de Vienne, mais cette défaite n'affecte en rien la situation des principautés roumaines et les Turcs accentuent leur mainmise sur elles. Un siècle plus tard, Michel le Brave, prince des Valaques, réalise momentanément l'unité roumaine dans le cadre de l'ancienne Dacie en occupant la Transylvanie et la Moldavie, mais son triomphe est éphémère. A sa mort, en 1601, ces deux provinces, ainsi que la Valachie, retombent sous la domination de la Porte. La Moldavie et la Valachie, en somme, deviennent dès ce moment des parties intégrantes de l'Empire ottoman, mais ne perdent nullement leur nationalité ni même leurs caractéristiques. Doués de vertus fortes et d'un certain sens psychologique, les Turcs témoignent à leur égard (comme à l'égard des autres nations asservies) une libéralité peu commune. Les Roumains conservent le droit écrit[1] ainsi que le libre exercice de leur religion et le droit de se gouverner à leur guise, tandis que la justice relève de leur prince et que leur monnaie est frappée de son effigie. L'état de vassalité à laquelle ils sont assujettis ne se manifeste que par le paiement du tribut et l'envoi de contingents militaires au gouvernement de Constantinople[2].

A partir de l'accession au trône de Russie de Pierre le Grand, la situation de la Bessarabie empire à cause de la politique du nouveau tsar dans la Mer Noire. L'affaiblissement rapide de la puissance ottomane persuade ce prince qu'il peut occuper les bouches du Danube, dont la Bessarabie est une étape nécessaire. Il s'immisce dorénavant dans les affaires de la Principauté ainsi que dans celles de ses voisins chaque fois qu'une occasion se présente. Il fait croire aux Moldaves et aux Valaques qu'il les délivrera à jamais de la domination turque et leur prodigue de si belles promesses qu'inlassablement ils se dépensent à son service.

Au cours du XVIIIe siècle, les Roumains continuent à se leurrer d'illusions et à croire que les Russes les libéreront, cependant que les tsars battent les Turcs à plusieurs reprises, occupent la Bessarabie et s'emparent des places fortes. Ces victoires répétées n'ont pas le résultat escompté par les

1. Le droit écrit de la Moldavie et de la Valachie dérivait du droit romain.
2. Le fameux corps de Janissaires était recruté en partie en Valachie, Moldavie et Bessarabie.

Roumains à cause des répercussions qu'un changement d'équilibre dans la vallée du Dniester provoquerait en Europe. Les projets que la Russie concerte avec l'Autriche et la Prusse en vue du partage de la Pologne sont passés au premier plan. Elle a donc intérêt à se concilier les deux autres larrons du complot[1] et restitue toutes ses conquêtes à la Porte non seulement en 1774, mais en 1787 et en 1792. La Bessarabie sert ainsi de monnaie d'échange dans les bouleversements que ces trois pays machinent plus au nord de l'Europe, tandis que la Bukovine, berceau de la puissance moldave, est ravie aux Roumains et cédée à l'Autriche[2].

A partir du XIXe siècle, le principe de l'équilibre européen qui jusqu'alors a retardé le démembrement de la Turquie le provoque soudain. Napoléon après la paix de Tilsitt tente de se faire un allié du Tsar contre l'Angleterre afin de rendre le blocus continental plus efficace. Il propose à la Russie le démembrement de la Turquie, alors qu'il s'est précédemment rapproché de ce dernier pays pour faire pièce à la politique anglo-russe dans la question des Détroits. Et, conséquence de cette nouvelle orientation, le tsar signe, en octobre 1808, une convention secrète avec Napoléon[3], laquelle lui permettra, quatre années plus tard, de faire un nouveau pas de géant vers Constantinople. En 1812 est signé à Bucarest le traité qui démembre la Moldavie et donne à la Russie la Bessarabie convoitée; depuis ce jour jusqu'à la Révolution bolcheviste la province moldave reste sous la domination directe des tsars[4].

Dans les treize premières années qui suivent le Traité de Bucarest, les Russes respectent le caractère de la Bessarabie. L'ukase impérial du 23 juillet 1812 laisse aux habitants leur organisation législative; celui de Chisinau en 1813 leur octroie pour toujours leurs droits, « privilèges et lois locales »; la

1. La Prusse et l'Autriche, voyant la Russie déjà suffisamment agrandie au détriment de la Pologne, se refusèrent à la voir s'étendre démesurément du côté du Danube et des Détroits.

2. Cette province fut cédée à l'Autriche par les Turcs en récompense de leur attitude amicale pendant la guerre russo-turque 1768-1774.

3. Traité d'Erfurt.

4. Trois districts de la Bessarabie méridionale, Cahul, Ismaïl et Bolgrad, furent cédés à la Moldavie en 1856.

langue roumaine doit être utilisée au même titre que la langue russe dans les administrations ainsi que devant les tribunaux, et on permet aussi à un Conseil suprême, dont la majorité est composée d'élus des Bessarabiens, de diriger les affaires de la province. Mais, à partir du règne de Nicolas Ier qui en 1825 remplace Alexandre Ier, les Roumains tombent en esclavage.

Ils sont soumis désormais à l'arbitraire de fonctionnaires et de juges qui sont choisis parmi les Russes de l'Empire. Ils perdent toute autonomie et même l'usage de leur langue dans tout acte administratif ou gouvernemental.

1812 avait consacré leur défaite. 1828 inaugure l'effort intense de russification et de dénationalisation, qui dès lors ne s'arrêtera que de nos jours. Et, avec une ingéniosité remarquable, les Russes s'efforcent de plonger dans les ténèbres tout ce qui est bessarabien.

La langue roumaine est proscrite. Le clergé des villes recruté parmi les Russes n'officie qu'en russe. Le clergé rural est puni de sa fidélité à la tradition nationale bessarabienne. L'essor de la littérature moldave s'arrête à ce point que seuls quelques écrivains, poètes, témoin Jean Sarbu qui en 1850 publie un recueil de fables, continuent à écrire dans leur langue nationale[1].

Si considérable que soit cet effort de la part des Russes, il se heurte à la ferme volonté d'un peuple qui refuse d'abdiquer sa personnalité. C'est uniquement cette persistance de l'usage du moldave chez les Bessarabiens qui permet à la province de conserver son indépendance morale.

Ils luttent farouchement pour sauvegarder leurs écoles et leurs coutumes et, en 1848, manifestent des aspirations nettement séparatistes et révolutionnaires. Ils cherchent maintenant à délivrer leur pays de la tutelle oppressive dans laquelle il est maintenu par la puissance protectrice de ses intérêts; ils suivent avidement les péripéties de la lutte que leurs frères moldaves en Moldavie et Valachie soutiennent contre leurs oppresseurs. Et, comme les prétentions que formulent les Russes d'exercer un protectorat sur tous les chrétiens des Balkans provoquent en 1854 une guerre contre les Turcs qui oblige les Puissances à intervenir et à faire

1. Voir la traduction des œuvres de ce poète, par Ciobanu.

pencher la balance en faveur de ces derniers, le jour arrive où les revers des troupes russes et le désir des vainqueurs d'appliquer le principe des nationalités libère la moitié de leur pays du joug étranger.

Le Traité de Paris du 30 mars 1856 replace la Moldavie et la Valachie sous la suzeraineté de la Turquie, mais substitue le protectorat collectif des grandes puissances à celui des tsars et rend trois districts de la Bessarabie méridionale, Cahul, Ismaïl et Bolgrad, à la Moldavie[1]. Puis, abordant la seconde partie de leur programme, les Alliés convoquent deux *Divans* ou conseils, l'un pour la Valachie, l'autre pour la Moldavie, appelés à exprimer le vœu des populations relativement à leur avenir définitif. Une immense espérance envahit les cœurs roumains. Ils croient l'heure de leur libération arrivée!

Réunis en octobre 1857, les Divans demandent un gouvernement constitutionnel représentatif et l'union de leurs deux pays en un seul État monarchique et autonome conformément aux anciennes capitulations; et, grâce à l'appui énergique de Napoléon III, qui souhaite fort « de voir se former sur le Danube un État de quelque importance qui pût à l'occasion être un embarras sérieux pour l'Autriche et la Russie », ils voient se réaliser la plupart de leurs vœux. En janvier 1859, la Valachie et la Moldavie choisissent comme prince Alexandre Couza qui règne sur les deux pays sous le nom d'Alexandre-Jean Ier; puis, les deux provinces étant soudées par une union personnelle, la Turquie, sous la pression de la France et de l'Angleterre, donne son assentissement à la fusion des deux gouvernements. La Roumanie vient ainsi au monde sous les plus heureux auspices.

Avoir réussi à imposer à la Russie sa libération et donné au pays, grâce à la cession des trois districts de Cahul, Bolgrad et Ismaïl, un accès à la Mer Noire insuffle aux Roumains à partir de ce jour un prodigieux orgueil. Et le succès partiel qu'ils ont obtenu éveille chez les animateurs de leur résurrection l'espoir d'une union du reste de la Bessarabie à la Roumanie.

1. L'Europe imposa à la Russie cette perte de territoire pour contrecarrer les projets des Russes sur Constantinople. Seul, Napoléon prit en considération les aspirations des Bessarabiens.

Espoir qui devient presque une certitude quand les Russes se mettent à relâcher leur étreinte. En 1869, les Bessarabiens se voient conférer le droit d'élire des Zemstvos qui collaborent au gouvernement de leur province. En 1871, une autre réforme capitale perfectionne l'administration et la rend plus conforme aux vœux des administrés. Cependant que l'Empire ottoman s'émiette peu à peu et se décompose, l'incurie de ses dirigeants entraîne en 1875 une guerre balkanique dans laquelle la Russie intervient finalement avec l'espoir de pouvoir ainsi reprendre sa marche vers Constantinople.

Voyant que leur pays sert de champ de bataille aux belligérants, les Roumains s'allient en 1877 aux Russes qui ont pénétré en Moldavie et occupé les principaux points stratégiques. Ils ont oublié les leçons du passé et croient que cette collaboration leur permettra d'obtenir l'indépendance tant désirée. Vain espoir! Les Russes acceptent leur concours; ils utilisent leurs armées qui, devant Plevna, sont un apport précieux, mais, dès que la chute de cette forteresse oblige les Turcs à capituler, ils oublient leurs promesses. En 1878, le Traité de San Stefano abolit tous les liens de vassalité qui unissent la Roumanie à la Turquie et donne au premier pays un statut de puissance indépendante. Mais cette cession n'est nullement gratuite. Oubliant les services rendus par l'armée roumaine, la Russie reprend les trois districts bessarabiens de Cahul, Bolgrad et Ismaïl, sous prétexte que cette revendication est pour elle une question d'honneur et de dignité nationale. La Roumanie se voit octroyer à leur place une province marécageuse, plus ou moins pestilentielle, la Dobroudja, enlevée à la Turquie. Atterrés par cette spoliation injustifiée, les Roumains font entendre leurs protestations, cependant que l'Angleterre et l'Autriche, qui craignent de voir l'influence russe pénétrer dans le bassin méditerranéen, obligent les Russes à soumettre les clauses du Traité de San Stefano à une conférence européenne (Congrès de Berlin). Forts de l'appui de M. Waddington et de lord Beaconsfield, qui protestent énergiquement contre les stipulations du traité relatives à la Bessarabie, les Roumains reprennent courage. Peine perdue. Bismarck, maître du Congrès, n'a jamais oublié la neutralité bénévole de la Russie en 1870-1871. Il tient à lui témoigner

toute sa gratitude; il veut aussi faire opposition à la politique anglaise. En subordonnant la reconnaissance de l'indépendance de la Roumanie à l'acceptation par elle des stipulations relatives à la Bessarabie, il poursuit donc un but rationnel. Dès lors, la solution exigée par la Russie s'impose et la Bessarabie tout entière retombe sous le joug des Russes pour complaire à l'égoïsme russo-allemand[1].

N'ayant plus confiance dans l'Europe, les Bessarabiens doivent maintenant réaliser eux-mêmes leur libération. Les Russes reprennent plus vigoureusement que jamais l'œuvre d'assimilation. A partir de 1889, ils suppriment les justices de paix, pour les remplacer par des tribunaux plus ou moins arbitraires. Ils entravent par tous les moyens l'infiltration de la littérature roumaine et continuent à interdire l'emploi de la langue non seulement dans les écoles, mais dans les séminaires et les églises. Ce n'est qu'à force de prodiges que des hommes auxquels tout manque, littérature, églises, écoles, centres de culture, conservent une conscience vraiment nationale. Malgré l'effort considérable de russification de la part des autorités russes, qui s'accentue en somme au fur et à mesure que la Roumanie exerce un rayonnement plus actif en Bessarabie même, les Bessarabiens refusent d'abdiquer leurs droits à une existence nationale, mais aspirent à se libérer de leurs nouveaux tyrans et à rentrer dans le giron politique de la famille nationale roumaine. La masse paysanne, inerte et fataliste, se borne à opposer à la russification une résistance passive, mais de jour en jour un mouvement séparatiste se développe parmi les boyards et la bourgeoisie, lequel n'attendra qu'un moment propice pour se manifester ouvertement. L'agitation antirusse oscille entre les deux pôles du socialisme et du nationalisme à outrance, mais, dès que la bolchevisation de la Russie aura abouti à une carence totale de gouvernement, la Bessarabie se déclarera tour à tour république formant partie de la fédération soviétique et république indépendante. Puis, s'étant

1. Selon la thèse russe, puisque la guerre de Crimée avait enlevé à la Russie vaincue la Bessarabie méridionale, sa victoire récente lui permettait de reprendre ce que la défaite lui avait fait perdre. Dans tous les cas elle offrait à la Roumanie un territoire beaucoup plus vaste que celui qu'elle perdait.

séparée de l'Ukraine qui prétendait la maintenir sous sa tutelle, elle demandera, en janvier 1918, son union à la Roumanie. Dès lors, sa libération est assurée et, en avril, elle devient partie intégrante de la Roumanie d'après-guerre.

***

La Bessarabie d'aujourd'hui peut être divisée en trois zones ethniques : une zone septentrionale où les Ruthènes et les Juifs dominent; une zone centrale où la population moldave forme le bloc le plus compact; une large bande méridionale qui rappelle la Macédoine par l'enchevêtrement des diverses races, bulgare, turque, allemande, moldave, ruthène, grecque et russe, qui s'y manifeste. Le gros du peuple bessarabien est composé de Moldaves, 2 millions en tout, qui représentent 70 p. 100 environ de la population totale. Selon les statistiques les plus récentes, les autres groupes ethniques sont :

Juifs	270 000
Allemands	70 000
Bulgares	60 000
Russes	85 000
Ruthènes, Cosaques et Ukrainiens	285 000
Turcs	30 000
Autres nationalités	200 000

La composition mixte de la population bessarabienne explique facilement l'entêtement des Russes relativement à la Bessarabie. Ils croient pouvoir les convertir à leurs doctrines, tandis que la vieille politique traditionnelle des tsars visant l'occupation de Constantinople et des Détroits est demeurée une des suprêmes directives de leurs dirigeants. En s'acharnant ainsi contre cette province, ils poursuivent un but naturel.

Passons maintenant à l'impression d'ensemble que me laisse mon dernier voyage en Bessarabie, et commençons par dire que les espérances soviétiques nous paraissent singulièrement illusoires.

La Bessarabie est avant tout un pays rural et les paysans qui se partagent ses terres arables constituent au moins 85 p. 100 de la population totale. Or, la première impression qui se dégage de l'examen le plus superficiel du pays est que

la situation économique du paysan bessarabien s'est énormément améliorée depuis l'union de la province avec la Roumanie.

Examinons en premier lieu sa condition sous le régime russe. Impossible d'imaginer un système de propriété foncière plus inique et dangereux en même temps. A cette époque, exception faite de 300 000 paysans propriétaires qui se partagent 1 800 000 hectares, la grande majorité des paysans sont de véritables prolétaires campagnards qui n'ont le droit de vivre que parce qu'ils constituent une matière à exploiter. Deux mille boyards, grands propriétaires russes ou russifiés possèdent la moitié de la propriété arable.

On conçoit donc assez facilement à quel point il est facile aux Russes en 1917 de tirer avantage du mécontentement profond des masses rurales bessarabiennes. Et c'est cet état d'esprit dans la province qui explique en grande partie la tentative faite alors par ses dirigeants pour se constituer en république autonome sous l'égide de la fédération soviétique. Cette disposition heureusement ne dure pas longtemps. Sur le front roumain les Russes ont lâché pied. Ils ont perdu toute discipline et se rabattent sur la province, pillant, saccageant, tuant même. Et pour un moment la terreur règne en maîtresse, tandis que certains éléments bessarabiens, séduits par les doctrines fallacieuses des Bolchevistes, collaborent avec eux à des actes de violence. Ce vent de folie n'a pas de lendemain. Aussitôt les Russes partis, les paysans se ressaisissent, cependant que, penauds, les auteurs des troubles s'efforcent de réparer les dommages provoqués par la tourmente.

A partir de cette époque nous assistons en Bessarabie à un revirement complet dans l'esprit de la population. Le peuple désabusé ne désire plus faire partie de la Fédération soviétique. Bientôt nous le voyons se rattacher à la Roumanie.

Si l'on compare maintenant la situation actuelle du paysan bessarabien à celle que je viens de décrire, on est frappé de la transformation radicale qui s'est opérée dans sa vie économique. Mais il ne faut pas oublier que cette amélioration fut précédée d'une période très précaire. Devenu citoyen roumain, le prolétaire de 1913 se voit tout de suite transformé en petit propriétaire indépendant, grâce à la réforme agraire

votée le 26 novembre 1918, qui a réparti entre les petits paysans toutes les terres expropriées pour cause d'utilité publique[1]. Cette mesure, préparée depuis longtemps, a comme résultat de couper court à toute nouvelle propagande bolcheviste dans la province, mais les prolétaires ruraux n'y trouvent, d'abord, que peu des bienfaits escomptés. Obsédés par l'ambition d'industrialiser leur pays, les Roumains croient qu'il suffit de répartir équitablement le sol parmi la population rurale pour faire prospérer l'agriculture. Ils se désintéressent complètement de son sort, cependant que les cultivateurs, qui espèrent bénéficier de la réforme agraire, voient peu à peu leurs espoirs s'évanouir. D'un jour à l'autre ils se sont vus soudain promus à la dignité de petits propriétaires. Il leur faut donc un certain temps pour s'adapter à leur condition nouvelle. Et ce ne serait que naturel que le gouvernement les aidât à se développer au contact de leurs nouvelles responsabilités. Laissés à eux-mêmes, leur situation empire de jour en jour. Il leur manque non seulement les capitaux, mais l'outillage, les connaissances et les semences nécessaires à l'exploitation. D'autre part le régime russe d'avant-guerre et la guerre elle-même ont eu comme conséquences de rendre leur tâche plus difficile. Le réseau des routes et des chemins vicinaux est un des plus médiocres qui se puisse imaginer; les routes et sentiers se transforment, par temps de grandes pluies, en de véritables fondrières. Les lignes de chemins de fer sont insuffisantes et leurs voies diffèrent de celles de la Roumanie; les wagons, locomotives et fourgons sont détériorés et le réseau ne s'oriente que vers la Russie, pays maintenant fermé à l'écoulement des produits agricoles locaux. Et quand, malgré toutes ces entraves, les paysans bessarabiens obtiennent à force de travail et de persévérance un rendement satisfaisant, ils ne peuvent en tirer profit à cause des servitudes nombreuses qui grèvent leur travail, impôts sur l'exportation, fermages à l'État, dettes contractées envers des usuriers, faute de crédit foncier.

Les premières années du nouveau régime ouvrent donc pour

1. Toutes les terres composant la grande propriété foncière privée furent frappées d'expropriation ainsi que les terres de l'État, de la couronne, des Zemstvos, des monastères, des villes et communautés urbaines.

le gouvernement roumain une période des plus critiques. Critique, d'abord, parce que la politique du « laisser faire » employée envers les agriculteurs procure un excellent terrain à la propagande bolcheviste, refuge de tant de désespérés; ensuite, parce que, le coût de la vie augmentant dangereusement et la valeur de la monnaie s'effritant, la sensibilité de l'opinion bessarabienne déjà fortement remuée par la misère noire des paysans oscille momentanément de la mystique nationale au séparatisme révolutionnaire. On voit donc, pendant plusieurs années, l'élan des mécontents se tourner vers Moscou, et de très lourds nuages pèsent sur le pays. Ce ne sont que manifestations turbulentes, attentats contre la propriété privée, urbaine et agricole, actes de sabotage. Nombre d'intellectuels et d'ouvriers gagnés au bolchevisme menacent également l'ordre social. Toute la vie économique est gravement affectée, et ce n'est qu'à force de répression vigoureuse que les Roumains conjurent le danger. On voit se multiplier expéditions punitives et représailles farouches, les perquisitions sont à l'ordre du jour, et des centaines de suspects sont arrachés à leurs fermes et emprisonnés pendant des semaines entières.

Depuis l'accession au pouvoir du Parti National paysan, une amélioration remarquable s'est produite dans la situation du paysan bessarabien grâce à la politique toute nouvelle qui a été adoptée. Année après année on constate des progrès. Les surfaces ensemencées augmentent avec rapidité. L'utilisation du sol s'améliore; l'ouverture de nombreuses écoles et la diffusion des connaissances parmi les paysans leur permettent de perfectionner leur technique agricole. Les fermiers, grâce aux coopératives et au développement du crédit agricole, peuvent maintenant acheter plus facilement les semences et l'outillage, les machines agricoles et le bétail qui leur font défaut. On constate une amélioration sensible de qualité dans les produits due à la standardisation, et ces produits trouvent maintenant un écoulement beaucoup plus rapide grâce à la meilleure organisation des transports. La normalisation des lignes de chemins de fer est accomplie. Peu à peu la Bessarabie voit s'établir un réseau routier convenable.

Pendant mon voyage j'ai parcouru les principaux centres

agricoles entre Chisinau et Bender; de cette dernière ville je me suis rendu à Cetatea Alba en côtoyant le Dniester. Partout j'ai eu l'impression d'un peuple en plein essor.

J'ai visité nombre de villages, la plupart attrayants et pittoresques, — exception faite des villages ukrainiens. Les uns du côté de Chisinau et dans la partie centrale de la province, région de la « podgoria ou codrû », rappelaient la Moldavie. Petites maisons crépies en blanc, couvertes de chaume ou de roseaux avec portail surmonté d'un toit en bois sculpté. Chacune était entourée de cours et de jardins et protégée de clôtures d'osier tressé. Toutes avaient leurs dépendances : un vaste hangar récemment construit pour les céréales, une cour de ferme et un poulailler, et de grandes meules de paille. Les façades des maisons étaient souvent peintes de couleurs vives comme en Slovaquie. Les autres étaient parsemées çà et là dans la steppe méridionale, région sans arbres mais parfois d'une fertilité étonnante, où le jeune blé verdoyait entre des champs interminables, et où les routes n'étaient que des pistes où s'embourbaient les véhicules après la pluie. Maisons paysannes à volets peints entourées de grands enclos, pleins de bétail, avec de larges rues tirées au cordeau, et au centre la grand'place où les jours de fête les jeunes gens en quête d'aventures se délassaient bruyamment!

Il est difficile d'imaginer un accueil plus avenant que celui qui me fut offert pendant mon voyage et je suis convaincu que le paysan bessarabien est aussi réfractaire à la propagande bolcheviste que le paysan français. Je m'attardai souvent en cours de route pour questionner et aussi pour demander mon chemin[1]. A chaque occasion mes questions étaient accueillies avec bienveillance. Tous me parlaient volontiers de leurs soucis et de leur vie de labeur, propos de paysans dont les journées s'écoulent toutes pareilles. Ce sont des hommes de la terre, simples, honnêtes et inoffensifs, soumis aux lois de Dieu et de leurs gouvernants; de rudes travailleurs qui, bien avant que l'aube soit levée, sont déjà au travail. Grâce à eux et à leurs femmes qui les secondent, la terre bessarabienne ne cesse jamais de chanter sa grande chanson, ni de produire abondamment. Que le pays soit en

1. En Bessarabie on trouve rarement des poteaux indicateurs.

bonne voie de prospérité, cela saute aux yeux. Partout on construit soit de nouveaux hangars pour le maïs et de nouvelles habitations, soit de nouvelles écoles, routes et ponts. Dans les champs les voix fraîches des travailleurs chantant à l'unisson et les cris de joie des enfants gambadant sur les routes évoquent difficilement le mécontentement que la misère aurait exaspéré et que des meneurs pousseront aisément à la révolte!

Les années qui se sont écoulées depuis la chute du parti Bratiano n'ont donc pas amélioré, loin de là, les espoirs de réussite que les Soviets conservaient au sujet de la Bessarabie. Cela ne les empêche pas de continuer d'y chercher une diversion, au contraire.

Malgré l'adaptation de plus en plus complète de la Bessarabie à la mère patrie, les dirigeants de Moscou comptent toujours y provoquer une révolution grâce à l'influence que peuvent exercer sur leurs frères roumains les trois cent mille Moldaves englobés dans la République Soviétique au delà du Dniester. Raisonnement des plus fallacieux si l'on considère l'état lamentable auquel est habituellement réduite cette population. Seulement, quand un régime est aux abois, ceux qui le dirigent ne savent plus où donner de la tête. Ils perdent souvent le sens de la réalité.

La comparaison entre les deux rives du Dniester est si facile à faire! Un fleuve qui n'est pas large et des milliers de Moldaves qui, de nuit, trompent la surveillance des soviets pour se réfugier en Bessarabie[1].

D'un côté une population qui après bien des difficultés commence à entrevoir la prospérité et qui s'habitue graduellement aux conditions nouvelles qui lui ont été faites, une sécurité parfaite ainsi qu'un bien-être qui s'accroît de jour en jour. De l'autre, une masse de prolétaires ruraux qui, au nom d'une mystique nouvelle et malgré les promesses et les pronostics les plus séduisants, sont soumis au despotisme le plus cruellement féroce et arbitraire. Dépossédés de toute propriété et embrigadés par force dans des exploitations agricoles collectives qui les ravalent au rôle de bêtes de somme,

1. Depuis dix ans au moins, cent mille Moldaves habitant la rive gauche se sont réfugiés en Bessarabie.

ces malheureux esclaves d'une idéologie qui emprisonne, torture et massacre à son gré, sont les plus mauvais propagandistes de la doctrine bolcheviste qui soient. Grâce aux contacts fréquents qui, en dépit du terrorisme, se sont établis entre eux et les Bessarabiens, ces derniers apprécient fort justement la paix, l'ordre et la sécurité qui règnent dans leur pays.

Passant par Chitcani, poste frontière roumain directement en face de Tiraspol, ville russe, j'eus l'occasion de questionner des réfugiés qui se trouvaient dans le corps de garde. Et les récits émouvants qu'ils me firent de leurs malheurs me convainquirent immédiatement que la propagande bolcheviste en Bessarabie serait toujours impuissante... A entendre de telles horreurs l'enchantement disparaît pour faire place à un dégoût profond!

« Jadis, me dit le premier, un Moldave qui portait le nom de Léon Greco, il était possible de vivre et de gagner sa vie sous les tsars à condition de ne pas faire de politique... A présent nous vivons comme des bêtes traquées et sous la menace perpétuelle des arrestations et des exécutions... Même les loques que nous portons et les enfants que nos femmes mettent au monde ne nous appartiennent pas. »

« Vous me demandez pourquoi j'ai risqué la mort pour venir ici, remarqua un autre paysan qui portait une calotte turcomane. Eh bien! c'est parce que toutes les horreurs du passé pâlissent devant celles d'aujourd'hui... Jadis, en 1922, on arrêtait les gens dans les rues, c'est vrai, et puis, après, on vous exécutait ou bien on vous relâchait, c'était au petit bonheur... A présent, malgré les concerts symphoniques et les maisons de repos pour ouvriers et tout ce camouflage que Moscou utilise pour tromper l'étranger, c'est une vie d'enfer que nous vivons. Chaque mois des centaines d'hommes et de femmes dans ma ville natale sont fusillés ou déportés... Il y a trois jours à peine le Guépéou fit une perquisition chez nous. Ils découvrirent que mes parents correspondaient régulièrement avec un de mes frères réfugié à Chisinau sous un nom d'emprunt... Cela ne traîna pas, et de suite mes malheureux parents furent traînés dehors et fusillés le jour suivant. Voilà pourquoi je suis ici. »

***

Il semble donc que la manœuvre russe soit en train d'échouer grâce aux contacts qui ont permis aux Bessarabiens de connaître l'état lamentable des populations vivant sous le régime soviétique, mais, quoique ma thèse soit déjà prouvée, je me reprocherais de passer sous silence les autres opinions glanées au cours de mon enquête à travers ces régions limitrophes. Elles furent recueillies non seulement dans des villages moldaves, mais dans des villages bulgares, russes, allemands et suisses-francais. Elles peuvent donc être considérées comme représentatives. Je me permettrai d'en citer quelques-unes.

Saba (village suisse-français). « Du Bolchevisme dans ce pays...? Vous plaisantez... Il y a beaucoup plus de communistes à Paris et à Londres que chez nous... Nous les avons vus de trop près! »...

Jacobstal (village allemand). « Si les Russes sont contents de leur régime, pourquoi accourent-ils ici? »...

Volontirovca (village habité par des Juifs, des Moldaves, des Cosaques, des Allemands, etc...). « Il y a peut-être des communistes de l'autre côté de la rivière (se tournant vers la Russie). Ici il n'y en a aucun! »...

De tout cela que faut-il conclure? Est-ce à dire que le péril bolcheviste en Bessarabie soit inexistant? Il faut toujours se prémunir contre des jugements par trop téméraires et il faut surtout ne pas oublier que parmi certains éléments en Bessarabie Moscou a trouvé des crédules et des naïfs. Dans les villes surtout où le chômage existe, dans les centres industriels, comme Chisinau ainsi que dans certains milieux intellectuels, un certain nombre de mécontents avides de changements se sont laissés emporter par le courant; ils ne constituent toutefois qu'une minorité peu considérable. Le vrai danger est ailleurs!

Directement en face de Bender et au sud du village soviétique de Parkani se trouve un avant-poste bolcheviste important, une cinquantaine de soldats qui gardent une ligne de chemin de fer et la moitié d'un pont métallique : tout ce qui reste du vieux pont qui reliait jadis Bucarest et Odessa. Les troupes françaises et roumaines le firent sauter

pendant la Grande Guerre après une retraite désastreuse. Du côté roumain rien n'a été fait pour remettre la voie en état, ni même pour refaire la culée du pont qui s'était effondrée dans la rivière. Du côté russe tout a été remis à neuf comme si Moscou s'attendait d'un jour à l'autre à utiliser la ligne... Que les Roumains ne s'immobilisent plus dans une inertie affaiblissante! Les Russes considèrent toujours la Bessarabie comme une terre d'expériences favorables à leurs doctrines visionnaires; ils ne reculeront pas devant les méthodes brutales, et ils se tiennent prêts à bondir pour l'attaque brusquée dès que l'occasion se présentera.

Pour le moment, les circonstances sont peu propices, car ils ont chez eux des difficultés énormes à résoudre, des émeutes à réprimer, des crises économiques dont la gravité est indiscutable. Mais ils sont de plus en plus tentés à chercher une diversion à leurs portes. Les risques se sont donc accrus énormément. Il faut que les Roumains se prémunissent contre eux.

DUDLEY HEATHCOTE

LES FORCES D'AMOUR[1]

X

Désemparée parce que sa fantaisie n'est pas encore victorieuse, Isabelle de Guivre erre depuis trois jours dans les magasins et les rues. Ils lui paraissent vides puisqu'elle s'y sent toute seule avec sa hantise et son impatience.

Pour le moment rien d'autre ne l'intéresse et, trop sûre de voir, comme d'habitude, triompher rapidement son désir, elle n'a même pas voulu songer à un passe-temps.

C'est bien la première fois qu'elle est ainsi obsédée par un homme. Depuis trois jours sa passion et sa hâte, que jusqu'à présent elle croyait irrésistible, se heurtent à la plus aimable, à la plus subtilement fuyante des forces d'inertie. Sans doute Renaison pense user son caprice. Déjà elle frémirait de colère si sa passion, drue comme la soudaine et courte flamme des feux qui ne durent pas, ne dévorait autour d'elle toutes les insignifiantes broussailles de dignité et d'amour-propre.

Vite elle a compris que le meilleur moyen de l'apprivoiser et de le conquérir est de lui tendre le piège de l'art, qui semble sa distraction préférée.

Aussi dès que, répondant à son aveu d'un goût éperdu pour la peinture moderne, Hugues Renaison lui a parlé de ce nouveau musée, presque inconnu et toujours désert, de l'Orangerie, où, sur la Terrasse du Bord de l'Eau, les « Nymphéas » de Claude Monet ouvrent dans le silence leurs fleurs de rêve, s'est-elle passionnément invitée à les voir avec lui.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juin.

Comme Renaison trouvait de trop valables prétextes pour ne la point venir rejoindre dans son studio du boulevard Berthier, ce rendez-vous aux Tuileries, qu'il ne peut éluder sans une grave impolitesse, lui semble la plus sûre façon d'atteindre l'homme de son désir.

« Puis, se disait-elle, jamais personne! Sans doute peut-on causer... et même s'attendrir. »

Madame de Guivre, ayant partout des accointances et ce que, dans le monde superficiel, on appelle des amitiés, s'était d'ailleurs, en prévision de cette visite probable, renseignée aux Beaux-Arts sur la topographie de ces salles d'exposition et sur les moyens d'y accéder commodément. Même, afin de se donner, comme toujours, la preuve de son importance et des privilèges dont elle entendait jouir en tous lieux, elle s'était fait offrir, par l'état-major du ministère, une de ces faveurs qu'on ne fait qu'aux souverains.

Elle se réjouissait d'apparaître ainsi à Hugues Renaison dans son omnipotence de femme adulée, pour laquelle, sous la République où, en principe, seule la loi règne, il n'est ni loi ni règlements.

Il ne lui restait plus qu'à décrocher Renaison des bureaux, usines et conseils qui le happaient et d'où il trouvait des raisons sans cesse renouvelées pour ne point s'échapper.

Dix fois depuis trois jours, elle avait téléphoné à Hugues pour lui rappeler, de la manière la plus câline et la plus pressante, sa promesse de lui révéler la splendeur et le charme des Nymphéas. Fallait-il que les affaires fussent prospères dans cette fabrique de moteurs, confiée à sa direction, pour que, dix fois de suite, Renaison, pris par des négociations urgentes, eût dit son regret de se voir l'esclave d'un terrible engrenage! Une dernière fois enfin, Renaison sollicité n'avait pu se dérober.

Grande fut sa surprise lorsqu'il aperçut madame de Guivre descendant, au seuil du musée, d'une auto qu'il s'étonnait de voir sur cette terrasse dont l'accès, comme d'ailleurs celui de n'importe quel recoin des Tuileries, est interdit à tout véhicule. Les règlements ne mettent-ils pas les gambades des enfants à l'abri des grilles qu'aucune voiture n'a le droit de franchir?

Mais existe-t-il des règlements pour madame de Guivre? Sa fantaisie est au-dessus des lois. Une femme de son rang n'accède pas aux plaisirs communs par les voies et moyens de tout le monde. Encore a-t-elle fait preuve d'une modération relative en ne demandant pas pour elle, à une heure insolite, l'ouverture spéciale du musée, qu'on lui eût certainement accordée. Ce jour-là, il lui suffisait d'ébahir, par le laisser-passer entre les mains du chauffeur, le gardien de service à la grille des Tuileries... et Hugues Renaison un peu révolté.

Heureuse de lui apparaître dans l'une des prérogatives que son impérieuse séduction conquérait sans cesse sur la faiblesse émerveillée des officiels, elle descend de sa Rolls-Royce comme une souveraine prête à tendre négligemment sa main aux baisers d'une cour.

Elle s'attarde, nerveuse et câline, sous celui de Renaison incliné qui, en se relevant, reçut le plus heureux, le plus triomphant des sourires.

— Quatre jours sans vous voir! Quatre jours d'attente pour cette visite promise dont je me fais une fête. Oh! votre insupportable voix neutre, vos mots brefs et prudents, d'homme en affaires.

— Toute la journée ne suis-je pas un homme dans les affaires? — réplique-t-il sur un ton aimablement malicieux.

— C'est par discrétion que je n'ai pas voulu téléphoner, le soir, chez vous. Allez-vous me le reprocher?

Un enchantement efface soudain le malaise de cet entretien. Le vestibule franchi, voici que, aussitôt, la poésie des Nymphéas rayonne. Dans une première salle, sous la très douce lumière d'un plafond vitré, trois harmonieuses surfaces de fraîcheur et de rêve. Éclose dans le mystérieux silence de la nature, les corolles qui fleurissent les panneaux, s'offrent au visiteur dans le silence impollué. Personne. Aucun bruit.

— C'est la paix d'un sanctuaire, — murmure Isabelle sincèrement étonnée.

En des eaux assoupies dont le mystère s'étale sous le feuillage des rives, se reflètent, entre l'ombre des arbres et des luxuriantes verdures retombant vers la nappe tranquille, l'écharpe des brumes légères qui traîne au-dessus d'elle, les nuages rosés de lumière qui glissent à l'horizon et, dans leurs

échancrures, la clarté bleue du ciel. A travers ce poème secret des lourdes eaux ténébreuses, si vivantes pourtant de reflets, et de ces nuées qui se confondent avec elles, resplendit la fraîche beauté des fleurs de Nymphéas écloses sur le vert sombre de leurs larges feuilles étalées. Comme des roses qui s'ouvriraient dans la pénombre, c'est, dans cette subtile harmonie de bleus froids, de gris, de violets et de mauves éteints, une discrète fanfare de couleurs d'aurore.

— C'est de la joie qui timidement sourit dans ces demi-ténèbres, — explique Renaison, sensible au charme de cette vie profonde et voilée.

Isabelle est dépaysée devant ces symphonies subtiles.

— Très intéressant, sans doute. Mais cette grisaille monotone me déconcerte un peu ! — avoue-t-elle.

Du moins est-elle émue par l'impressionnant silence qui alourdit la paix de cette nature enfouie et liquide, surtout par la présence de l'homme qui pour l'instant la ranime dans sa lassitude et par sa voix grave qui la trouble.

— Néanmoins, — ajoute-t-elle, — je sens toute la beauté mystérieuse de ce drame du ciel et de l'eau. Et je vous remercie de me l'avoir révélée.

Aussi, pour étayer amoureusement son émoi, s'accroche-t-elle au bras de Renaison qui ne peut se dérober. Et, ainsi amarrée à son cicerone qui n'a plus le moyen de s'écarter, elle lui fait sentir la tiédeur de son corps.

Hugues n'a qu'un moyen poli de se dérober : accélérer la visite. Aussi se hâte-t-il de pénétrer dans la seconde salle par un couloir dérobé aux regards, dont Isabelle repère tout de suite les ressources éventuelles.

Maintenant, dans cette seconde salle, c'est un poème de joie qui, sur tout le pourtour, surgit à leurs yeux soudain caressés d'une douce et vibrante symphonie de couleurs. Ils ne pensent plus qu'ils sont devant des murs où rayonnent de grandes toiles lumineuses. C'est, semble-t-il, la nature elle-même qui ouvre devant eux ses féeries secrètes, la radieuse fête de ses verdures illuminées, de ses eaux où se joue le soleil, que l'aurore teinte de rose et qu'empourpre le couchant. D'une pureté qui enchante le regard, les nymphéas sont comme la floraison de cette allégresse virginale.

Une minute, Hugues Renaison, transporté par le charme de ces colorations subtiles, oublie l'inquiétante fantaisie qui lui vaut cette contemplation.

Mais madame de Guivre, que cette peinture laisse tout à fait indifférente, ne perd pas son sang-froid. Elle est bien trop avisée pour ne pas mettre à profit l'émoi de Renaison.

L'ayant, par la pression de son bras et de son corps, entraîné vers le divan... du centre de la salle, elle lui murmure :

— A bord de mon yacht, un silence plus impressionnant encore... On y vit lentement pour savourer son ivresse... Il n'est que de savoir choisir les heures...

— Toutes les vôtres vous appartiennent, — réplique Hugues qui se ressaisit.

Et, en riant, il ajoute :

— C'est un privilège que je n'ai pas.

— Il faut savoir se conquérir la liberté du bonheur.

— Ma seule évasion est, vous le voyez, une brève fugue vers les magies de l'art.

— Immobiles, tous vos paysages peints! Et, si beaux qu'ils soient, glacés. Simples décors. Je n'aime vraiment que les paysages vivants où frémit de la passion humaine.

Vivement Renaison profite de cette digression pour enlever à cet entretien le tour personnel qui le lui rendait difficile et périlleux.

Tout en reconduisant vers la sortie madame de Guivre toujours pesamment accrochée à son bras, il s'efforce de prévenir toutes paroles d'elle qui eussent pu l'acculer au risque d'une retraite trop précise.

— Ces prodigieuses toiles d'un grand peintre-poète, qui trouva le moyen de nous émouvoir par le mystère translucide des eaux brumeuses et des sous-bois, je les aime avant tout pour leur pure beauté plastique, pour la magie de leur couleur et leur prodigieuse conception. Avant elles rien d'analogue ne fut tenté, sinon par Claude Monet lui-même.

— Je suis si heureuse et si émue de cette visite que je vous demande... — murmure Isabelle simulant un trouble profond.

Feignant de ne l'avoir pas entendue et de ne pas comprendre, Hugues se hâte de poursuivre, en accélérant le pas vers le premier salon :

— Mais je les aime aussi, ces toiles, pour tout ce que, par analogie, elles suggèrent dans l'ordre sentimental. Les unes — celles où les Nymphéas fleurissent délicatement la brume et son reflet dans les eaux sombres — font penser aux âmes féminines qui s'ouvrent à l'amour dans la tristesse. Les autres, dont l'éclosion s'offre dans la nature lumineuse et souriante, sont comme le frais symbole des cœurs qui s'épanouissent dans la joie.

Si blasée qu'elle soit, Isabelle trouve en cette voix une irrésistible excitation. Supérieurement maîtresse d'elle-même, elle risque le grand jeu de l'amour qui s'abandonne.

Toujours pesamment couchée au bras de Renaison, elle n'a qu'une inclinaison à faire pour se laisser glisser un peu plus sur sa poitrine et contre son épaule.

Les fiers yeux gris levés vers les siens avec un air de soumission adorante et implorante, elle entr'ouvre ses lèvres comme pour l'appel de l'ardent, du long baiser qui les unira.

Mais Renaison, que soutient un certain scepticisme en ces sortes d'effusions, a l'énergie de résister à la tentation de cette bouche passionnée qui s'offre.

Avec la résolution dont il a toujours fait preuve aux pires heures du danger, il se dit que nul moment ne sera plus propice à l'explication nécessaire.

Hugues sait bien qu'il s'agit d'une fantaisie, d'une courte flamme qui mourra de sa violence même. Pourquoi se refuser au fougueux agrément de quelques étreintes sans conséquence, alors que le dédain des voluptés promises peut lui attirer haines et représailles?

Peu d'hommes résisteraient à la griserie d'un élan si flatteur et se résigneraient au ridicule d'une dérobade humiliante pour leur amour-propre. Renaison pourtant...

Pourtant, à madame de Guivre impatiente de l'emporter, vers les ardentes conversations qu'elle rêve, dans sa voiture arrêtée devant la porte et prête à bondir, doucement il propose, au lieu de s'y engouffrer avec elle :

— Je suis émerveillé, — lui dit-il, — du sentiment que vous me laissez voir. Vous si belle, si fêtée, vivant au milieu de l'admiration qui s'éveille à votre passage. C'est l'une des

plus fortes émotions de ma vie. Et ce souvenir en sera l'une des secrètes fiertés.

— Le souvenir?... Attendez!... On ne se console jamais d'avoir négligé un bonheur possible.

— Hélas! Celui-ci ne l'est pas. Il ne peut être qu'une éblouissante lueur dans ma vie.

— Pourquoi, puisque je vous aime? — demande Isabelle, avec la candeur de son orgueil surpris.

— Parce que vous seriez trahie avant même de m'avoir donné votre amour.

Si, à cette minute, Isabelle osait être tout à fait franche, par quel éclat de rire elle lui répondrait! Et sur quel ton de hautaine ironie elle lui dirait :

— « Votre tendresse pour votre petite femme bleue et rose, que j'ai peut-être aperçue mais que je ne veux même pas connaître, l'adoration qu'elle a pour vous, me sont complètement indifférentes. »

Mais elle se borne à le rassurer presque humblement :

— Je ne demande le sacrifice de personne...

— Je sais que mes idées doivent paraître ridicules à la plupart des gens. Il s'agit moins encore de la souffrance d'autrui que de mon propre tourment dans cette ivresse inattendue. Pour moi, l'amour est un don de toute la vie. C'est ainsi que j'aime et que je suis aimé. Si je vous avais rencontrée plus tôt et si vous étiez venue à moi avec tant de confiance, c'est peut-être vous que j'aurais aimée. Et alors c'eût été ainsi, avec cette force...

Irritée, madame de Guivre reprend peu à peu son pas de grand fauve impatient et sûr de sa force, pour regagner sa voiture.

— Vous êtes un pauvre homme! — laisse-t-elle tomber avec dédain. — Comment ai-je pu me faire sur vous de telles illusions?

— Je n'avais pas le droit de vous duper.

— C'est avant que vous m'avez trompée par vos fallacieux airs d'énergie. Pas de hardiesse! Cela vous juge. On ne tardera pas à s'apercevoir que, petit homme peureux...

— ... C'est bien la première fois que je m'entends faire un tel reproche, — se rebiffe Hugues Renaison se rappelant toutes

les audaces que, au risque de sa vie et, plus tard, de son bonheur, il n'a jamais hésité à prendre dans la paix comme dans la guerre.

— ...Vous êtes aussi un chef timoré et à courtes vues.

— Les scrupules et l'honnêteté n'ont rien de commun avec la crainte.

— Pas plus que le sentiment de la grandeur, vous n'avez celui du ridicule!

— Je ne trouve cela qu'infiniment douloureux.

A deux pas de son automobile, le visage dur, les dents serrées, madame de Guivre lui jette à mi-voix :

— Monsieur, je ne vous pardonne pas l'erreur que j'ai commise à votre sujet.

— Je n'ai pourtant jamais cessé d'être moi-même.

— C'est-à-dire un sot! — juge-t-elle, les dents serrées, avec un rictus de mépris.

Sans le regarder, elle s'avance vers la portière de l'auto, ordonne « à la maison », et s'immobilise dans le coin familier de sa voiture.

Tandis que le chauffeur démarre, Hugues Renaison voit derrière la vitre, dans son visage redevenu fermé, c'est-à-dire reprenant sa véritable expression, la froide lueur grise de son regard cruel.

XI

Égayé de lilas, de pivoines, de branches de pommiers en fleurs, le vaste atelier de Vendenesse, sous une jolie lumière d'avril, est joyeux comme le plus riant jardin, dans la fête d'une matinée printanière.

En cet après-midi de dimanche, le peintre reçoit, comme il le fait avec tant de plaisir chaque année, les enfants de ses amis. Il veut que ce soient des heures d'enchantement. Aussi tient-il à ce que, dès l'entrée, ils aient une impression de joie.

Sur ses chevalets il n'a laissé que trois toiles représentant beauté, grâce, jeunesse, bonheur de vivre.

— Vous comprenez, je ne veux pas qu'il y ait de tristesse et de laideurs autour de ces petits, — explique-t-il au musicien Grosrouvre et au romancier Camille Dompierre.

Complices de ses gâteries aux enfants, ils sont venus

déjeuner avec lui et l'aider aux préparatifs de cet après-midi féerique en même temps que son fils, l'élève préféré du grand chirurgien Jean-Louis Faure, que le Dr Perrcon estime pour sa science et son intelligente dextérité.

L'heure avance. Le rectangle en toile du théâtre de marionnettes est à sa place contre le mur, dans une luxuriance blanche et rose de pommiers en fleurs, au milieu desquels bientôt se déroulera la féerie.

Au bas de la grande verrière une énigmatique machinerie s'apprête à illuminer et à mettre en mouvement des formes complexes qui, sur le mur d'en face, étalent une longue et large frise. C'est l'ingénieur électricien Lucien Crézançon, qui, avec ses aides, mystérieusement, depuis deux jours, est venu l'installer. Et, ami très intime de la maison, c'est lui qui, le moment venu, animera et fera rayonner cette masse obscure.

Un premier coup de sonnette. De minute en minute, maintenant, les autres amis vont se succéder. Le compositeur Grosrouvre s'installe au piano. Comme Vendenesse, le maître de maison, comme Dompierre, l'inventeur de fables, il a un important rôle au programme des réjouissances.

Dès que les enfants pénètrent dans l'atelier, ils sont comme happés par les rythmes joyeux des airs qui les accueillent. C'est presque en dansant qu'ils vont se faire embrasser par Vendenesse, son fils et leurs amis déjà installés. Dès la porte l'atmosphère est créée.

Dans l'atelier, tout n'est que vie, mouvement, couleur. En des aquariums, parmi les bulles de l'eau qui sans cesse afflue et se renouvelle, nagent les poissons aux écailles d'or et de feu, diaprées de vert, d'argent, de lapis. Féerie légère, mobile, où jouent les rayonnements électriques.

Le long d'un autre mur, qu'égayent des branches d'arbustes fleuris, de grandes cages laissent de l'espace pour les jeux, les sautillements, et les vols de beaux oiseaux des îles. Dans l'air la pourpre, le bleu, le gris tacheté, le carmin de leur frémissant plumage répondent aux éclairs somptueux des poissons qui s'ébattent à travers les eaux illuminées.

— Les jours ordinaires, — demande l'un des amis présents, — comment peux-tu travailler parmi les pépiements et ces brusques passages de couleurs enchevêtrées?

— Leur splendeur préserve ma palette de la grisaille...

Émerveillés par la vie de ces bestioles qui semblent vêtues de flammes, les enfants s'attardent devant elles.

— Mes petits! — annonce soudain le maître de maison, — puisque les bêtes vous intéressent, je vais vous raconter quelques histoires à leur sujet.

Pour frapper l'imagination des enfants, tout de suite attentifs autour de lui, sa fantaisie d'artiste a des trouvailles charmantes. C'est un défilé rapide de lions sur les rochers de l'Atlas, de singes grimpant aux arbres des forêts vierges, de tigres, de léopards. Et voici les bêtes familières de chez nous; les chevaux et les ânes, les paons, cygnes, coqs et pintades, le canard boitillant, puis la galerie piaillante et voletante de tous les oiseaux.

A mesure que, gaiement, il parle d'un de ces bipèdes ou quadrupèdes, dont il conte un trait plaisant, en quelques coups de crayon synthétiques. Vendenesse esquisse de chacun d'eux une image très vivante.

Les enfants trépignent d'allégresse, emplissent l'atelier de cette magnifique et rafraîchissante douceur qu'est le beau rire franc des petits. Amusées, les mamans y ajoutent leur gaieté qui gagne la plupart de ces hommes au cœur resté jeune.

Groupés et impatients autour du peintre Vendenesse qui, à tour de bras, le crayon à la main, fait surgir ces bêtes en des attitudes comiques, ils s'arrachent ces croquis alertes et fougueux.

— Voilà! C'est comme à la boutique des gaufres! — fait-il en leur distribuant ses esquisses... — Chacun son tour!... Et, mes dessins, je les signe... Vendenesse... Ils vous rappelleront votre vieil ami...

Au milieu des drôlatiques récits sur les bêtes que poursuit Vendenesse, madame Antoinette Chalaronne et sa fille Pierrette, dont on savait le désir d'être conviées par Vendenesse à cette réunion amicale, font discrètement leur apparition, s'assoient derrière les autres invités, supplient d'un geste que, pour les accueillir, on n'interrompe pas cet élan et cette allégresse.

Le peintre a vu leur entrée et le geste des deux femmes

mettant un doigt sur leurs lèvres pour demander qu'on ne se dérange pas en leur honneur. Le voici qui, écourtant une histoire de lapin, dessinée avec plus de prestesse encore, en commence une autre, délicieuse de poétique fantaisie, sur les cygnes et en esquisse un qui vogue, ailes éployées, entre les arbres d'un lac. Il charge son fils d'aller l'offrir, en signe de bienvenue, à Pierrette Chalaronne.

Essoufflé, s'excusant de son retard, l'abbé Sermages fait son entrée. Elle donne du temps pour l'échange de paroles cordiales, non seulement entre le prêtre et ses amis, mais de la part du maître de maison et de ses hôtes à l'égard de madame Antoinette Chalaronne et de sa fille.

Toutes deux simples et douces, elles se sont vite acclimatées, dans cette atmosphère nouvelle où monsieur et madame Hugues Renaison, conquis par leur grâce, les ont introduites, et où elles se sentent tout de suite adoptées.

— Je n'ai pas voulu, — explique l'abbé Sermages, — m'éloigner de ma paroisse, depuis quelques jours en effervescence, avant d'avoir constaté la désagrégation de cortèges tumultueux et assez inquiétants.

— Une manifestation communiste?

— Non! le déclenchement d'une grève tout de suite furieuse.

— Ces processions plus ou moins tapageuses, ne relèvent pourtant pas de votre ministère! — plaisante sur un ton amical l'un des libres penseurs du groupe.

— Hélas non! sans quoi je m'ingénierais à les apaiser.

— Alors pourquoi vous attarder à les regarder passer?

— Parce que je me dis qu'en cas de violence grave, mon devoir serait d'intervenir pour essayer d'y mettre fin.

— Dans quelle usine cette grève? — interroge Renaison.

— Métallurgie... Les ateliers de la Bièvre...

— L'une des affaires du groupe Frelampier...

— Oui, c'est le nom qu'ils conspuent avec le plus de colère dans leurs vociférations ambulatoires.

— L'année dernière M. Auguste Frelampier, qui la contrôle, en a fait nommer son fils administrateur délégué.

— Je ne sais pas comment il s'y est pris avec eux, — conte l'abbé, — mais en peu de temps, il a trouvé le moyen de se faire détester.

— Bah! cette agitation se calmera, — interrompt Hugues Renaison, craignant de voir l'abbé Sermages dire les causes de sa désapprobation personnelle devant madame Antoinette Chalaronne, parente par alliance des Frelampier, et ayant, par feu son mari, une large part de sa fortune dans leurs entreprises... — Nous ne sommes pas réunis pour évoquer des tristesses, mais bien pour donner de la joie à ces enfants et nous égayer de leur bonheur...

Si vite coupée que fût la confidence, madame Chalaronne l'entendit. Peinée, et comme honteuse, elle murmura :

— Mon jeune neveu est si sec, si présomptueux...

Et sincèrement, avec tristesse, elle l'excuse :

— Ce n'est pas sa faute! On ne lui a pas fait comprendre qu'il faut vivre sans morgue et avec bonté.

Pour mettre fin au malaise que créaient ces propos, Vendenesse annonce la représentation de la féerie comique sur le théâtre de marionnettes :

Enflant soudain la voix, et heurtant d'une pressante tambourinade des doigts la carcasse en carton du petit théâtre, il interroge les animateurs des poupées de la féerie qui se sont en tapinois glissés à l'intérieur du papier peint :

— Est-ce que la troupe est en place?

— Oui, — répond une voix jaillie des profondeurs, — toutes les artistes ont fini de s'habiller. Et il n'y a pas moyen de faire taire plus longtemps les rires qui déjà voltigent sur la scène.

Yeux écarquillés, mains jointes, les enfants sont haletants et graves.

— Bien!... Au rideau! — commande Vendenesse. — Frappez les trois coups!

Alors, comme dans un vrai théâtre, le Châtelet, l'Odéon, la Comédie-Française, où les plus grands d'entre eux ont déjà connu pareilles émotions, le parquet résonne d'un long roulement, bientôt suivi de trois coups espacés, solennels...

Puis, tandis qu'au piano Léonard Grosrouvre joue avec esprit et sentiment son allègre musique, la toile se lève sur l'enchantement d'un parc égayé de fleurs éblouissantes et d'oiseaux à l'éclatant plumage. De belles eaux calmes y reflètent la féerie d'un ciel de joie. Et voici des personnages qui, du « côté cour » comme du « côté jardin », surgissent, avec

de gracieuses révérences, en costumes de cérémonies, en falbalas somptueux. Autour d'eux gambadent d'élégants lévriers, et des paons font la roue.

Un chuchotement admiratif salue ce décor.

« Il a la splendeur et la vie d'une toile de Vendenesse! » se disent les spectateurs.

— En annonçant ce que nous allions entendre, — dit l'un des hôtes, — il s'est bien gardé de dire ce que nous verrions : des figures dont il a dessiné le costume et des paysages peints par lui-même!

Les petits regardent et écoutent avec un air de bonheur et d'ardente curiosité. De temps en temps certains d'entre eux se haussent, sans quitter leur place, comme pour mieux absorber le spectacle qui s'offre. Parfois leur respiration est haletante d'émotion. Et soudain leurs rires jaillissent, naïfs et frais. La joie les soulève de leur siège.

Vendenesse est dans l'enchantement. L'effet obtenu le récompense de sa peine. Actifs dans leur carcasse de carton fleuri, Dompierre, l'auteur de la pièce, et ses deux acolytes qui, avec lui, animent les marionnettes, sont encouragés par le plaisir dont la rumeur se propage jusqu'à eux.

Le fils de Vendenesse, Robert, interne des hôpitaux, qui commence une brillante carrière de chirurgien, est tout naturellement venu s'asseoir près de Pierrette Chalaronne. N'est-ce pas la seule jeune fille présente à cette fête? En outre, il a pris l'habitude de causer avec elle.

Pierrette est pareillement contente de revoir Robert. Elle prend plaisir à ce qu'il lui dit, et qu'elle n'entend guère dans les milieux où jusqu'alors elle a vécu. De son côté elle ose lui exprimer des idées et des sentiments que, par crainte d'être moquée, cette timide, tout de suite déconcertée par la gouaille en vogue dans la brillante fourmilière des frénétiques, ne se risquerait point à y laisser paraître.

Lorsque, le rideau retombé, l'auteur et ses complices sortent de l'enclos d'ombre où depuis une demi-heure ils tiraient avec à propos les ficelles du rêve, tous sont acclamés selon leurs mérites.

— Et maintenant le goûter! — ordonne Vendenesse. allègre meneur de jeu.

Tandis que, portes fermées, grands et petits se régalent d'un goûter qui fleure la terre de chez nous, les vergers et les vignes de France, une autre équipe s'est silencieusement emparée de l'atelier désert.

L'ingénieur des féeries lumineuses, M. Crézançon, et ses aides essaient une dernière fois le dispositif que, pour l'enchantement des bambins, ils ont agencé tout le long d'un grand mur vide. A leur profit ce sera, réduit aux dimensions d'un atelier de peintre, la répétition générale d'un vaste embrasement mobile qu'ils ont conçu pour illuminer, au prochain Noël, la façade d'un magasin célèbre.

Des communications qu'ils établissent font jaillir des formes changeantes et colorées dans le lourd matériel jusqu'alors opaque et immobile.

Bientôt lorsque, égayés par les merveilles et la joie du goûter, les enfants réapparaissent dans l'attente du bonheur inconnu qui doit encore les charmer, c'est presque à tâtons que, suivis de leurs parents, ils ont la surprise de regagner leurs banquettes dans une quasi-obscurité.

Mais une étincelle jaillit, des contacts grésillent, des lueurs multicolores courent sur la carcasse sombre. Le vaste tableau lumineux s'installe. Et voici que s'organise le mouvement de la pluie d'or, des gerbes d'argent qui s'élèvent vers elle, des sphères fauves qui passent dans l'espace azuré où palpite le scintillement des étoiles. Un globe de feu, figurant une tête schématique, s'anime de traits furtifs qui lui donnent une apparence de vie.

Fascinés par la féerie de cette radieuse mobilité, les enfants trépignent, poussent des exclamations admiratives.

Dès que Crézançon, l'inventeur de ces merveilles, sent que la surprise de son auditoire risque de se lasser, il éteint la splendeur de ces jaillissements et rotations polychromes. La longue carcasse de verre et de métal se rendort. La lumière normale rayonne dans les lustres et, courant au-dessus des murs, éclaire le plafond.

Puis, sur un geste du maître de maison, retentissent derechef, au piano, des airs de danse entraînants et folâtres. C'est Grosrouvre qui les joue en s'amusant lui-même.

Les enfants, qui, déjà, connaissent les différents pas,

s'aggrippent, s'élancent et tournent. Gauches et timides, les plus petits gambadent, comme enivrés de cette joyeuse musique et de leur trémoussement folâtre.

Si pressants sont ces rythmes que toutes ces mamans, dociles à la charmante jeunesse de leurs âmes, ne résistent pas à la tentation des cadences ensorceleuses et se mêlent, pour leur propre compte, aux plaisirs de leurs enfants.

Dès les premières mesures, Pierrette Chalaronne s'était laissé emporter, avant toutes autres, dans le tourbillon par Robert Vendenesse qui l'enchante de sa verve gaiement et doucement camarade.

Bientôt ne restent plus hors de cette dansante allégresse que madame Antoinette Chalaronne, le peintre Vendenesse, et l'abbé Sermages.

— Cher monsieur, — dit madame Chalaronne à Vendenesse, — notre joie est grande d'avoir été conviées à cette fête ravissante. Pour moi, pour ma fille surtout, comme je me réjouis d'avoir découvert, dans le désert de l'âpre vie moderne, la charmante oasis de votre groupe amical...

— Oh! nous ne sommes pas des saints! — déclare Vendenesse avec enjouement. — Des hommes de bonne volonté, oui. Mais, tout de même des hommes. Rien de plus. Nous valons par de très honorables velléités. Et, en notre temps c'est bien déjà quelque chose....

— Ne l'écoutez pas, — proteste en riant l'abbé Sermages. — C'est par orgueil qu'il se fait si modeste. Je suis là pour attester leurs mérites. Mon cher Vendenesse, voilà qu'on vous appelle. Je vous dis « au revoir », car, pour ne pas troubler l'entrain de vos hôtes, je vais m'éclipser sans poignées de mains. Excusez-moi auprès de nos amis. J'ai hâte de savoir si ça gronde toujours autour des usines et des baraques de mon patelin en fureur.

Cependant que, mobilisé par cris et par gestes, Vendenesse se rend à l'appel de ses hôtes pour ne pas contrarier leur fantaisie ou leurs désirs, madame Antoinette Chalaronne dit à l'abbé Sermages.

— Les ouvriers en grève, dont la colère vous inquiète, relèvent des usines dont mon neveu Bernard Frelampier est l'administrateur délégué. Je l'ai vu grandir. Laissez-moi vous

demander de veiller sur lui là-bas. Je le sais autoritaire, vaniteux, dur. Je connais ses faiblesses. Mais je le crois capable d'amendement si l'on ne heurte pas son orgueil. Il vaut mieux que ce qu'il veut paraître. Tentez de vous mettre en rapports avec lui, de l'amener à la conciliation, à la douceur, en vous gardant bien de la lui conseiller, car il se cabrerait...

— Comptez sur moi, madame, je veillerai et j'agirai...

— Merci!

Discrètement l'abbé Sermages disparut vers le drame social dont le seul prologue l'alarmait et qu'il eût tant voulu voir s'arrêter avant les péripéties dangereuses.

Au même moment, dans l'atelier fleuri de Vendenesse, où tout n'était que joie et bonheur, sous les doigts infatigables de Grosrouvre, une irrésistible farandole entraînait, mêlés à l'alerte bande puérile, des pères et des mères dont le cœur était presque aussi jeune, aussi simple que celui de leurs enfants.

XII

— Daniel Galerne en visite chez une femme de bonne vie et mœurs! — constate avec un malicieux enjouement une de ses amies fort taquines, madame Perdrizet, en voyant entrer, vers six heures de l'après-midi, ce jeune conquérant opiniâtre dans le salon de madame Nordereau-Messié, où, parmi quelques autres intimes, elle était en train de goûter.

— Par bonheur pour moi, chère madame, — riposte Daniel Galerne en s'adressant à la maîtresse de maison, — votre accueil contraste avec l'agression de madame Perdrizet, la plus caustique de mes amies!

— Vous êtes le très bienvenu! — dit affablement madame Nordereau-Messié.

— Il est vrai, — explique Daniel Galerne en déposant à la ronde des baisers goulus sur les mains dégantées ou non, qu'on lui tendait ou ne lui tendait pas, — il est vrai, que très occupé...

— Par la fête! — interrompt la rieuse et sardonique madame Perdrizet.

— Me feriez-vous l'honneur en public d'une scène de

jalousie? — lui demande Daniel Galerne, que sa vanité inspire.

— Quelle fatuité! — riposte madame Perdrizet.

Soulagé par son coup de boutoir, Daniel Galerne continue son essai de justification aux yeux de madame Nordereau-Messié et des autres amies présentes qu'il a le tort de négliger.

— Réellement très occupé par les affaires de plus en plus nombreuses où mon action s'exerce, je ne fais plus guère de visites. Je le regrette et m'en excuse...

— Vous me voyez d'autant plus surprise et flattée de la vôtre, — déclare avec une grâce un peu ironique madame Nordereau-Messié, qui n'est point dupe.

En effet, n'ayant pas vu depuis dix-huit mois M. Daniel Galerne chez elle, à son « jour », elle suppose bien que sa visite n'est pas désintéressée. Pourtant elle ne découvre, à cette heure-là, dans son salon, aucune femme qui ait pu l'attirer, ni aucun homme qu'il aurait eu avantage à y renconcontrer sans paraître être allé au-devant de lui.

Aussi, tout en gardant l'esprit présent à la conversation qu'elle entretient avec vigilance, s'amuse-t-elle à guetter, dès que s'ouvrent les battants de la porte, la venue de la visiteuse qui expliquerait la réapparition de Daniel Galerne, plus familier de ses dîners que de ses cinq à sept.

De son côté ce suffisant personnage, qui se croit irrésistible, s'étonne de ne pas trouver là deux de ses amies, avec lesquelles il a pris rendez-vous chez madame Nordereau-Messié.

Habituées à tout entendre et à tout voir, mesdames Rotalier et Gaspard Moureaux étaient deux types de la « femme-copain », qui aime à rire dangereusement et à frôler les galantes aventures, lors même qu'elle réussit à se garder du vertige qui pourrait la faire choir.

— Elles ne sont pas là! — constate furieux Daniel Galerne.

Inhabile aux entretiens ne pouvant lui rapporter ni profits, ni liesse galante, il ne sait quelle attitude avoir dans cette corbeille de femmes étonnées de sa présence.

Aussi, dissimulant son dépit et son impatience, se montre-t-il attentif à toute nouvelle silhouette surgie dans l'encadrement de la porte.

Ce qui étonnait le plus Daniel Galerne, c'est que la ponc-

tuelle madame Hugues Renaison, à qui ces dames avaient dû donner rendez-vous ici-même à cinq heures trois quarts, ne s'y fût pas trouvée.

— Car ce n'est pas, elle, une écervelée et une convulsive comme les autres. Mais je n'ai vraiment pas de chance!... Depuis un mois les affûts les mieux combinés font fiasco. Ce soir, avec ces deux timbrées, si elles avaient tenu parole, mes affaires auraient pu avancer. La promenade vers cette hostellerie de Saint-Cloud...

Tout en reconnaissant que cet incroyable retard restreignait, ce jour-là, les possibilités d'attaque et de victoire. Daniel Galerne eut un soulagement d'amour-propre à l'idée que les trois visiteuses attendues passaient probablement ensemble cette fin d'après-midi et que toutes trois arriveraient en même temps.

D'ailleurs, dans son admiration pour madame Hugues Renaison, — où entrait autant de respect qu'en pouvait éprouver ce brutal et méprisant bousculeur de femmes faciles, — il s'étonnait des relations qui, même fortuites et superficielles, semblaient exister entre des espèces si différentes!

— Relations d'intérêts et d'affaires?... La charité mondaine sans doute!... Si repliés qu'ils soient dans leur intimité, les Renaison ne peuvent pas vivre à l'écart.

En effet, femmes de spéculateurs embusqués dans les conceptions et le travail d'autrui, mesdames Rotalier et Gaspard Moureaux sont, comme leurs amis, affolées des plaisirs frénétiques, où, pour y prendre encore quelque intérêt, il faut, pour ceux du lendemain, dépasser en intensité et bizarreries les amusements de la veille. Néanmoins elles ont un rang social à tenir. Comme l'on s'affuble d'un masque et cherche un alibi, en riant de ce fastidieux subterfuge elles se risquent à l'ennui d'avoir, sous prétexte de bonnes œuvres et de mondanités, des relations — oh! très superficielles! — avec d'irréprochables femmes telles que Florine Renaison.

Mal renseignée sur leurs foucades, ou plutôt trop indifférente à ce genre d'existence pour s'informer davantage, madame Renaison se prête à ces rapports, tout extérieurs, pour que, dans sa carrière industrielle, son mari ne soit pas victime d'un isolement trop dédaigneux.

C'est ainsi que, parfois, il arrivait à ces trois dames de se téléphoner, de se retrouver en des salons où elles devaient paraître. Mais Florine inventait des prétextes pour aller fort peu les voir chez elles — juste l'indispensable —, ne les recevait jamais dans son home les jours où elle y réunissait ses intimes.

Vers six heures trois quarts, mesdames Gaspard Moureaux et Rotalier apparaissent pimpantes.

Lorsqu'elles se sont assises Daniel Galerne s'approche et bientôt interroge, récrimine, se plaint.

Sous les risées de ses amies, il bougonne :

— Une heure de retard! Toutes mes combinaisons par terre!

— Jamais nous n'avons été plus exactes... Six heures trois quarts tapant!

— Complètement pompettes, toutes les deux, vous avez tout oublié!

— D'abord c'est faux! Puis, nous l'étions moins encore lorsque, il y a trois jours, nous avons donné ce même rendez-vous à Florine Renaison. Reconnaissez que nous sommes vraiment bonnes filles de jouer, pour vous aider dans cette chasse amoureuse, ce rôle d' « appeleuses » et de chandelier.

— Vous êtes des alliées délicieuses! Je le reconnais et le proclame. En tout cas je n'ai pas de chance avec votre amie. Depuis six semaines, pas moyen de la joindre. Tandis que, ce soir, ma stratégie ne pouvait être que victorieuse.

— Alors vous avez le toupet de croire qu'une femme comme madame Renaison serait aussitôt tombée en pâmoison dans vos bras?

— Peut-être pas définitivement...

— Oh! L'arrogante splendeur de ce « peut-être » et de ce « définitivement ».

— Mais cet aparté aurait pu singulièrement avancer mes affaires...

— Et, par malheur, ce five-o'clock guet-apens de Saint-Cloud devient impossible. Car elle n'arrive toujours pas, la tant désirée...

— Au moins vous n'avez pas eu l'imprudence de lui annoncer ma présence?

— Pour qui nous prenez-vous? Mon cher, nous ne sommes

maladroites que par rosserie ou par intérêt! Or, dans ce piège, qui d'ailleurs nous amuse, nous ne songions qu'à favoriser vos effractions...

— Ça, c'est gentil.

— Et vraiment copain!

— En cas de besoin vous nous rendrez la pareille?

— Avec toutes les affres et souffrances de la jalousie! — — proteste galamment Daniel Galerne. — Mais, tout de même, promis, juré...

— Connaissant bien les aîtres et secrets de cette maison, j'entrevois le moyen de suppléer ici même au colloque sentimental de Saint-Cloud, — suggère l'une des visiteuses.

— Quelle reconnaissance!

— Ah! — annonce la seconde amie, — voici votre beauté modèle 1900!... Enfin!.. Avec son teint de rose sous sa tignasse d'or, elle a l'air d'un liseron au milieu des blés mûrs! Mais, mon Dieu, ne prenez pas cette figure naïvement éblouie.

Le charme de Florine Renaison a un si calme et si frais rayonnement qu'à la grâce de son sourire d'autres sourires répondent. Et elle parle des choses les plus simples avec tant de noblesse et d'affable sérénité que, dès ses premiers propos, le ton de la conversation s'élève. Tout prend, avec une bonne humeur discrète et pourtant radieuse, un accent plus humain.

Néanmoins, ne perdant pas de vue ses combinaisons, madame Gaspard Moureaux trouve bientôt le moyen de parler des orchidées qui fleurissent, de leurs douces et pures colorations, la serre s'ouvrant sur le second salon. C'est l'une des coquetteries de madame Nordereau-Messié :

— Notre amie madame Renaison ne les a, je crois, jamais vues. Et, comme je lui en ai beaucoup parlé la semaine dernière, nous voudrions les lui montrer. Vous permettez...

Toujours attirée vers la beauté, Florine se lève avec empressement pour suivre ses deux conductrices.

Mais voici que, ayant deviné une ruse propice à ses desseins, Daniel Galerne se met à glapir dans leur sillage :

— Moi non plus on ne m'a jamais fait l'honneur de me présenter aux orchidées. Je me joins à vous pour les saluer.

Et sans que personne ait l'indiscrète fantaisie de les suivre,

nos quatre visiteurs disparaissent vers les jolies fleurs dont la précieuse chair s'étale au milieu des verdures les plus fines.

Après avoir fait explosion de quelques banalités admiratives, mesdames Gaspard Moureaux et Rotalier s'éloignent sous prétexte d'aller un peu plus loin découvrir d'autres merveilles qu'elles fêtent par des cris enthousiastes.

Devinant que c'est l'adroit début de la revanche promise, Daniel Galerne en profite pour plaider sa cause. Mais la hâte le rend plus vain que de coutume.

— Excusez-moi de vous ouvrir mon cœur sans préambule...

Pour ne pas compliquer les rapports entre son ménage et M. Galerne, Florine Renaison feint de prendre comme une plaisanterie cet inquiétant début et répond avec bonne humeur :

— Cher monsieur, ce n'est pas pour voir un cœur, même le vôtre, que nous sommes ici, mais de biens ravissantes orchidées. Regardons-les ensemble tous les quatre...

Et toujours souriante, sans avoir l'air de s'effaroucher, elle entraîne son interlocuteur dans la direction des deux autres visiteuses qui, feignant de ne rien remarquer, s'éloignent à mesure que leur « amie » se rapproche.

— Voilà plusieurs semaines que, sans succès, je m'ingénie à vous rencontrer. Une occasion s'offre. Je la saisis. Pardonnez-moi, madame, je vous admire...

— Très flattée vraiment d'un tel hommage!

— Je vous aime....

— Eh là! Eh là! Cher monsieur! A l'improviste voici bien du pathétique! — ajoute madame Renaison en regardant ses deux compagnes qui s'isolent de plus en plus dans une passionnante conversation.

— Mes sentiments ne peuvent pas être nouveaux pour vous, car, le soir où j'ai eu la joie de dîner à vos côtés, chez mon père, je vous les ai déclarés. Ils sont déjà très anciens puisqu'ils datent de six semaines.

— Eh bien non, monsieur! Voyez combien je suis indigne qu'on se préoccupe à ce point de moi, mais je ne m'en suis pas aperçue.

— C'est qu'alors vous étiez, ce soir-là, singulièrement distraite, ou plutôt que je fus on ne peut plus gauche...

— Pourtant je me rappelle très bien vos propos, d'ailleurs chaleureux. Vous avez évoqué avec conviction les féeries du plaisir en certains lieux pittoresques. Mais il ne m'a pas semblé que tout cela eût le moindre rapport avec l'amour...

— Je me suis mal expliqué. Car déjà je brûlais pour vous d'une passion qui, en ces semaines de séparation, de hantise solitaire, n'a fait que s'aviver. Je n'ai d'autre ambition que de vous mériter...

— Vous n'oubliez qu'une chose, c'est que, je ne suis plus libre. Vous arrivez trop tard, cher monsieur!

Prudente et fine malgré cette agression, madame Renaison en aperçoit le péril pour l'avenir. Elle sent tout ce qu'elle doit craindre de cet amour-propre blessé.

— Vos qualités précieuses, — suggère-t-elle gentiment, — peuvent si bien trouver leur emploi dans une franche amitié.

— Il en est une que je possède au plus haut point, — déclare Daniel Galerne buté et menaçant. — C'est l'obstination. Ça, tout le monde pourra vous le dire. Ce que je veux, je le veux bien... Avec moi il faut que ça réussisse ou que ça casse...

— Cher monsieur, la vie nous conseille moins d'intransigeance.

A ce moment-là mesdames Rotalier et Gaspard Moureaux, pensant qu'elles ne peuvent, sans devenir tout à fait suspectes à madame Renaison, continuer à se tenir distantes, se rapprochent :

— Excusez-nous. Mais une confidence que nous venons de recueillir nous à contraintes à ce long colloque.

En commun, on se récrie d'admiration devant les orchidées sur lesquelles, sauf au début, Florine Renaison n'a pas encore pu promener paisiblement son regard. Avec des paroles banales on les loue avant de les avoir contemplées.

Tandis que madame Gaspard Moureaux et madame Renaison — celle-ci triste et inquiète — échangent des propos à leur sujet, madame Rotalier, narquoise, achève d'exaspérer Daniel Galerne :

— Vous m'amusez, mon cher! Décidément la vertu vous intimide. En face d'elle vous êtes comme un blanc-bec ébaubi. Trop de palabres! Le meilleur moyen de la convaincre est de lui faire voir trente-six chandelles. Jouez votre dernière chance.

Après quelques facéties d'une bonne humeur feinte et une adroite escrime de paroles qui, sur le chemin du retour, mettent aux prises de nouveau madame Renaison et Daniel Galerne, prestement nos deux visiteuses s'éloignent en simulant de nouvelles confidences.

D'un air affligé, pressant, opiniâtre, Daniel Galerne a d'abord l'intention de poursuivre, en cette minute inespérée de solitude, son plaidoyer d'amoureux transi :

— Je suis maladroit, — chuchote en hâte Daniel Galerne... — Quelques secondes lorsqu'il me faudrait des heures pour m'expliquer!

— Monsieur, je vous en conjure, laissez-moi à la douceur et à la paix joyeuse de mon devoir...

Malgré les conseils de madame Rotalier, Daniel Galerne, sentant madame Renaison d'une haute classe morale, est trop respectueux de son grand air honnête pour se résoudre à l'audace d'une attaque brusquée.

Mais, la voyant hâter le pas vers la sortie de la serre, trompé en outre par l'affabilité qu'elle s'efforce de garder pour ne pas exciter la haine de ce vaniteux, Daniel Galerne perd tout contrôle de lui-même et se précipite sur elle pour la troubler de son ascendant physique. L'habitué des galantes entreprises et des audaces sans cérémonie enveloppe de ses bras la jeune femme, l'étreint contre sa poitrine.

— Vous êtes fou! — gronde-t-elle à mi-voix en se débattant.

Comptant sur l'horreur qu'une telle femme doit avoir de tout scandale, grisé aussi par la douceur et le parfum de ce beau visage que ses lèvres atteignent pour la première fois, il cherche à lui implanter sur la bouche un baiser brutal.

Surprise, révoltée, Florine Renaison se défend avec toute la force de la rage et du désespoir. Silencieusement, sans une plainte, elle meurtrit la face bestiale. Brève lutte où l'on pourrait entendre haleter leur souffle.

Florine s'échappe enfin indignée, frémissante. Sur le seuil de la serre, elle se heurte à mesdames Rotalier et Gaspard Moureaux, qui, sous prétexte de regarder ensemble les gravures en couleur du XVIIIe siècle décorant le petit salon d'accès, afin de permettre à leur ami de risquer sa suprême chance, ont perçu, fort amusées d'ailleurs, les péripéties de cette agression.

Sans leur dire un mot, sans même paraître les voir, — car elle reconstitue leur complaisance, — madame Renaison s'arrête devant une glace et s'assure que son visage et sa tenue ne portent aucune trace de cette alerte. D'ailleurs, pour éviter tous fâcheux commentaires, elle ne veut rentrer au salon qu'en compagnie de ceux qui en sortirent avec elle.

Très maîtresse d'elle-même, madame Renaison s'y assied tout près de madame Nordereau-Messié, et comme sous sa protection. Elle la charme par les quatre ou cinq phrases délicates et justes où elle lui résume son impression. Cependant que les deux autres visiteuses claironnent leur fausse extase et que, ulcéré, Daniel Galerne rumine sa vengeance. Tous trois ne restent que le temps de préparer convenablement leur sortie.

— Mesdames Rotalier et Gaspard Moureaux me font la grâce d'accepter que ma voiture les reconduise jusque chez elles, — minaude Daniel Galerne en se levant.

Suivant le protocole qui lui était familier, il s'abat, pour un simulacre de baisers à la ronde, sur les mains de toutes les femmes, même de celles qu'il n'avait jamais vues et à qui il n'avait pas dit un mot.

Espérant se prémunir contre ce manège, madame Renaison s'est hâtée de remettre son gant un instant quitté. Vaine défense contre cet attouchement odieux! Car, au passage, Daniel Galerne happe ces doigts gantés qui, au surplus, dans un geste de dégoût, se retirent.

Et c'est aussi une main molle et méprisante que mesdames Rotalier et Gaspard Moureaux serrent en s'en allant.

XIII

Comme tous les matins, pour donner, sans perdre de temps, une forme immédiate à ses idées de la nuit, le vieil Édouard Galerne, tôt levé, est en train de faire enregistrer ses lettres par un dyctaphone qui, plus tard, répétera les précisions de cette voix impérieuse à la dactylographe chargée de les taper à la machine.

Des pièces voisines, en percevant ces paroles nettes, dites à haute voix sur un ton résolu, on peut croire M. Édouard

Galerne engagé dans une conversation d'affaires où, selon son habitude, il monologue autoritairement.

Mais, à ces heures matinales, aucun risque pour lui que, du dedans ou du dehors, un gêneur vienne déranger cet ébrouement épistolaire. D'ailleurs, trop avisé pour écrire des lettres secrètes ou confidentielles, depuis longtemps il préfère leur substituer des communications orales.

Tout d'un coup la porte de son cabinet s'ouvre et, la bouche méchante, les sourcils froncés, son fils Daniel Galerne apparaît avec un air hargneux.

— Bonjour, père!

— Bonjour!

Peu accoutumé de la part de son fils à ces politesses, même très sèches, et surpris de sa visite insolite à une pareille heure, M. Édouard Galerne devine tout de suite qu'elle n'est pas désintéressée et, plus encore que d'habitude, se tient sur la défensive.

— Pour que tu aies éprouvé le besoin de me voir si matin, il faut que tu aies quelque chose de grave à me demander!

— De grave, non. Quelque chose, oui...

— Je t'écoute.

Et redressé contre le dos de son fauteuil, M. Édouard Galerne prend l'air impassible et secret dont il a l'habitude dans les entretiens d'affaires.

Pour rester plus impénétrable encore au partenaire qui s'expliquait devant lui, parfois il étendait à plat ses mains sur son visage et, lorsqu'il lui arrivait de les écarter tant soit peu, on voyait briller, entre les poils de ses doigts noueux, ses yeux luisants et froids.

Procédé théâtral, mais efficace. Les visiteurs se troublaient devant le guet mystérieux de ce phare à éclipse.

Et, pour gêner plus encore ses visiteurs dans l'exposé de leurs plans, glacialement il les laissait parler sans jamais les interrompre; et il se gardait bien de leur venir en aide lorsque, déconcertés par cet immobile et inexpressif bloc de silence, ils hésitaient et balbutiaient.

Daniel, qui éprouvait un malaise à converser avec un bloc sans vie ni lumière, s'était promis de ne pas se laisser mettre en état d'infériorité :

— Je n'ai pas l'habitude de m'entretenir avec des masques, — déclare-t-il. — Père, si tu veux que nous causions, montre ta figure!

Blessé de cette impérieuse désinvolture, M. Édouard Galerne fut sur le point de le congédier ou de faire autoritairement respecter son droit d'écouter les gens selon sa fantaisie.

Mais, comme le mystère des premières confidences, si inquiétantes, de Daniel obsédait le vieil homme de proie, il ne voulut pas négliger l'occasion, la première qui s'offrît depuis cet angoissant entretien, et qu'il n'avait pas fait naître, de scruter ses intentions et la valeur de ses moyens de chantage.

— Alors? — interroge-t-il glacial.

— Voilà, — consent à exposer Daniel. — Je songe à réaliser tôt ou tard et même le plus tôt possible, le projet d'union avec Pierrette Chalaronne... Mariage depuis longtemps réglé entre les deux familles et puissante conjonction d'intérêts.

Si M. Édouard Galerne avait pris le parti du silence, il ne s'interdisait pas de réfléchir.

— Où veut-il en venir? — pense-t-il. — Il n'a pas plus que moi l'intention de se marier!

— Il est donc raisonnable que, dès à présent, je songe à l'installation de mon foyer. Je le veux confortable et tout à fait selon mes goûts. Le moment arrive de le préparer. Il est même indispensable que je m'y habitue et, pour cela, que je l'occupe sans retard. Alors, n'est-ce pas, comme je ne peux organiser notre vie dans cet hôtel, j'ai réfléchi aux diverses possibilités qu'offrent nos autres maisons. Et j'ai fini par jeter mon dévolu sur l'immeuble de la rue Cortambert...

— Tiens! Tiens! — se dit M. Édouard Galerne dont la méfiance se précise. — Juste la maison où j'ai pu trouver un gîte pour les Renaison! Il veut sans doute s'imposer par la présence réelle.

A haute voix le père objecte à son fils :

— Aucun appartement n'y est libre.

— La loi te permet d'en rendre un disponible, selon tes besoins et ta volonté, — réplique Daniel, — à condition de l'habiter toi-même ou de le réclamer pour un membre de ta famille directe...

— Pourquoi mettre dans la rue de bons locataires, alors

surtout que tu peux si bien t'organiser ici, dans ce vaste hôtel, l'existence la plus indépendante...

— Je te le répète, c'est la maison de la rue Cortambert qui me plaît. Et, dans cet immeuble, l'appartement du second étage.

C'est pour le père la soudaine révélation que, repoussé et furieux, son fils est impatient de se venger selon sa nature.

— Cet appartement est en tous points semblable à ceux des autres étages. Pourquoi celui-ci plutôt que l'analogue d'en bas ou du dessus?

— Cela, très réfléchi de ma part : au premier étage, pas assez de lumière; le troisième, trop haut. Impression désagréable pour moi qui n'ai pas l'habitude de vivre perché.

— Les appartements de cette maison ne sont pas en rapport avec le train de vie que, marié, tu auras, ni même, en attendant, avec ta situation, tes besoins et tes goûts d'aujourd'hui. D'ailleurs voilà plus de cinq ans que tu ne m'as pas dit un mot de ton mariage. Et tu me l'annonces comme un événement prochain! En as-tu parlé à Pierrette? Pierrette t'en a-t-elle parlé? Êtes-vous d'accord?

— C'est chose entendue, convenue, réglée depuis notre adolescence. Il y a dix ans que Pierrette et moi sommes fiancés.

— Jusqu'à ce matin la réalisation prochaine de ce projet n'a été envisagée par personne.

— Peu importe! — coupe avec humeur Daniel. — Telle est mon idée. Cet appartement me plaît. Je le désire, et je te prie de faire donner congé, aujourd'hui même, à ses occupants.

M. Édouard Galerne se résigne au combat le plus direct :

— Parlons net! Si tu veux l'appartement du second étage de la rue Cortambert, c'est parce que les Renaison l'habitent!

— Soit! Parlons net! Si tu me le refuses, et avec de si piètres arguments, c'est parce que les Renaison l'occupent!

— Parfaitement. Et c'est à mon honneur! C'est aussi conforme à certains de nos intérêts.

— Nos intérêts? Allons donc! Tu es fou de madame Renaison!

— Il me semble t'avoir assez prouvé que c'est faux. Pour

ne pas contrarier un de tes caprices d'enfant gâté et vindicatif, je me suis privé du plaisir de voir plus souvent une belle jeune femme qu'il m'est agréable de regarder, dont la voix est fraîche et dont je trouve l'âme charmante.

— Oh! L'âme! Tu as l'art d'ennoblir tes convoitises!

— Pas d'insolences. Je t'ai laissé le champ libre, non certes sans prévoir ce qui arriverait. Je n'ai qu'à t'écouter pour deviner l'accueil que tu as reçu. Ta soif de représailles suffit pour me révéler que cette charmante femme, si douce, a dû se défendre comme une désespérée contre tes goujateries...

Peu fier de son rôle, Daniel Galerne ne tenait pas à ce que son père s'appesantît davantage sur son humiliation. Aussi s'abstint-il d'une nouvelle riposte. Croyant avoir repris l'ascendant sur son fils, M. Édouard Galerne veut en profiter pour revenir à la question de l'appartement et faire prévaloir la sagesse :

— Lorsque Renaison a quitté l'armée...

— Où il était sans avenir et crevait de faim.

— Parce que, en plus de ses trois enfants, il devait élever ceux de son frère mort pour la France...

— A force de l'entendre dire, je finis par le savoir!

— Dans ta bouche, pareils sarcasmes!

— En tout cas c'est pour de tels mérites, qui n'ont rien d'industriel et de commercial, que M. Renaison s'est fait, dans nos entreprises, une situation selon moi injustifiée.

— Je ne partage pas ton opinion, et je poursuis : lorsque le capitaine Renaison a quitté l'armée pour être l'un des ingénieurs d'une de nos affaires, en attendant de devenir son directeur général, j'ai eu plaisir à lui réserver cet appartement dans l'un de mes immeubles. Je m'en félicite. Car c'est un excellent directeur...

— Ce n'est pas l'avis de certains membres du Conseil ou de tels gros actionnaires.

— Les chiffres sont là! Ils parlent.

— Pour le dernier exercice peut-être, mais pas pour cette année. Il commence à être sévèrement discuté, ton grand directeur!...

— C'est bien la première fois que je l'entends critiquer. En outre, dans la crise actuelle des locations, moralement on n'a

pas le droit d'expulser une famille de trois enfants. Et j'ajoute que, toujours moralement, on a encore moins le droit de jeter à la rue un ancien combattant.

— Moi aussi, je suis un ancien combattant!

Si révoltante est cette parole effrontée que M. Édouard Galerne n'est pas maître de son indignation :

— Qui a bel et bien déserté!

M. Édouard Galerne avait des choses de sa jeunesse à se faire pardonner et à laisser dans l'oubli. Mais cette fanfaronnade cynique l'indigna si fort que, négligeant toute prudence à l'égard de son fils trop bien armé, il le cingle :

— Ta forfanterie dans l'abjection...

— Tu n'as pas qualité pour me juger! Tu as dépouillé des orphelins et des veuves qui avaient mis leur confiance en toi. J'en ai la preuve. Tu as fait cauteleusement sombrer des affaires excellentes dont tu rachetais à bas prix les titres injustement discrédités.

— Tu n'es qu'un calomniateur ou un fou.

— Ne proteste pas! Veux-tu des noms, des faits, des dates?

— Ce ne peuvent être que des faux grossiers!...

— Ma mère m'a laissé, en ordre, avec commentaires à l'appui, des pièces foudroyantes.

L'assurance de Daniel tourmente son père d'un tel malaise qu'il n'ose poser de questions ni le mettre au défi de fournir des preuves. Il élude cette conclusion qui serait la seule, impérieuse et logique, pour un homme de conscience claire.

Cette dérobade n'échappe point à Daniel, trop adroit pour n'en pas prendre avantage. Avec un air cruellement sarcastique et victorieux, il le laisse s'empêtrer dans les vaines roueries d'une dialectique accessoire :

— Même si ces pièces étaient authentiques et probantes, — ce que je nie, — par elles tu serais impuissant contre moi. Sans insister sur le démenti que donne à tout cela ma longue existence irréprochable, il y aurait prescription.

— Ainsi, c'est ta suprême tranchée de défense : la prescription!... Voilà où tu en es! Quel aveu!

Acculé par son fils il cherche, sur un ton de pitié narquoise, à lui faire peur :

— Et tu n'as même pas réfléchi — ce qui n'est pas malin

pour un gaillard de ta trempe — que, même s'il t'était possible de m'atteindre, tu ne pourrais pas me perdre sans te déshonorer toi-même!

— Tu m'as dit souvent que les générations ne sont pas solidaires.

— Le discrédit que tu te serais attiré, t'aurait vite détrompé.

— Quant à la menace de déshonneur que tu brandis, laisse-moi dire que tu retardes. Tant qu'on a de la fortune, c'est-à-dire le pouvoir dont tous les autres pouvoirs dépendent, on n'est jamais déshonoré!

— Sans moi, tu n'aurais pas de fortune et, par conséquent, aucun pouvoir.

— Pardon, celle de ma mère! Puis je serai ton héritier!

— En es-tu sûr?

— Mais à qui donc léguerais-tu l'accumulation de tes rafles?

— A mes amis.

— Tu n'en as pas!

— A de bonnes œuvres...

— Oh! Là! Là! Laisse-moi rire!

— Va-t'en! — lui crie M. Édouard Galerne en lui montrant la porte d'un geste impérieux. — Tu n'es pas mon fils!

— Allons! Je le suis jusqu'à t'effrayer! C'est comme si tu t'apercevais dans un miroir grossissant!

— Misérable!

— A quoi bon ces mots de théâtre, qui ne servent à rien?. Je m'en vais!. Mais il est bien entendu, n'est-ce pas, que le ménage Renaison, si cher à ton faible cœur, déguerpira pour faire place aux installations conjugales de ton fils!

Le visage contracté, M. Édouard Galerne ne répond que par un plus violent geste de colère et de dégoût qui chasse le garnement.

A peine la porte s'est-elle refermée sur un dernier ricanement de Daniel que, abattant dans ses bras sa tête bouleversée, le vieux lutteur, partout triomphant, pleure de rage et de honte :

— Une femme si insignifiante, si passive et résignée! Pouvais-je me méfier? Et comment ai-je pu être si imprudent?

XIV

M. Édouard Galerne devait avoir, dans son jeune temps, beaucoup de choses mystérieuses à se reprocher, car toutes les fois que Daniel se livrait à ce chantage, son père, si vif que fût son courroux, acquiesçait silencieusement à ses désirs.

Cette fois, sa résistance se prolongea, plus tenace. Espérant qu'une nouvelle foucade galante, où la vanité et le plaisir seraient en jeu, arracherait son fils à cette hantise de représailles, il opposa à ses exigences une sournoise et patiente force d'inertie.

Ce qui, en outre, le fortifiait dans cette attitude, c'était la conviction qu'une telle brutalité, fort impolitique, serait jugée sévèrement et ne lui ferait pas d'amis. Selon une expression qui lui était familière lorsque, perplexe, il discutait avec lui-même une affaire délicate :

— Pour commettre une pareille maladresse il faut y avoir un très gros intérêt!

Or, non seulement M. Édouard Galerne n'apercevait aucun intérêt à cette brusque et choquante éviction. Mais il y voyait maints inconvénients pour son prestige social.

Opiniâtre en son désir de vengeance et trop avisé pour ne pas sentir le secret espoir tapi sous les atermoiements de son père, Daniel Galerne résolut d'y mettre fin.

Un beau jour que, ayant rencontré madame Hugues Renaison, il s'était heurté à son air d'indifférence réprobatrice, furieux, pressé de lui faire sentir son pouvoir de tortionnaire, il courut à sa banque personnelle, exhuma de son coffre-fort clandestin l'une des pièces attestant l'indélicatesse de son père.

Enfermé dans son appartement, il en fit une copie. Et, après avoir pris soin de réintroduire l'original dans son inviolable forteresse d'acier, il vint la déposer, sans un mot, sur le bureau de travail de son père qui, froissé de cette apparition muette, le laissa sortir sans une parole.

Silence des grands drames dans les familles désunies où l'on vit côte à côte en se haïssant, en se redoutant.

Sous la forme de deux lettres fort imprudentes, — à cette époque M. Édouard Galerne était jeune, fougueux, irréfléchi,

— cette enveloppe fermée recélait la preuve d'un des stratagèmes incorrects et punissables, par lesquels, suivant son habitude, il entrait dans une affaire pour la ruiner momentanément, faire dégringoler les titres à vil prix et s'en emparer à bon compte avec ses complices.

— Procédé courant! — pensa M. Édouard Galerne lorsqu'il eut inventorié le pli.

Cependant, au degré de richesse, de considération et d'honneurs où il était parvenu, il ne pouvait s'exposer à des révélations aussi désobligeantes; d'autant plus que, pour l'émouvoir davantage, Daniel avait accompagné les documents de ces simples mots :

— La suite, plus corsée et palpitante encore, si le nettoyage tarde trop!

— Quelle amoralité! — se lamenta le père ainsi traqué. — Il est si détaché des choses de ce monde, considération, prestige, estime, pour lesquelles on consent tant de sacrifices!...

Néanmoins, dès le lendemain, il alla voir, au bureau de son usine, Hugues Renaison, pour lui annoncer le papier timbré que la déplorable fantaisie de son fils l'obligeait à lui envoyer.

Ce que fut cette démarche, on le devine. Même au temps de sa jeunesse aventureuse, M. Édouard Galerne n'en avait jamais fait de plus pénible. Il était gêné et honteux. C'est le rouge au front qu'il parla.

Sans s'avouer prisonnier de son fils, il dit sa faiblesse devant ses caprices impérieux. Il s'excusa par son impuissance à refréner ses impulsions morbides :

— Si on le contrarie, il tombe en de véritables crises d'épilepsie violente qui me font peur et que je n'ose affronter.

— Et c'est un homme si peu maître de lui qui, par sa présence dans le Conseil de certaines de vos affaires, a entre les mains, pour une part, le sort et l'avenir de centaines d'ouvriers! — ne peut s'empêcher de constater M. Renaison, tout en se soumettant à l'inévitable.

— Si vous croyez que je n'ai pas résisté! — proteste M. Édouard Galerne. — Mais sa vanité autoritaire l'a exigé. Il faisait un tapage de démon révolté. Pendant des semaines j'ai eu l'enfer chez moi. Il m'a fallu céder. Bien entendu,

je m'ingénierai à vous trouver ailleurs des compensations. J'estime que j'ai une dette envers vous...

— Tout ce que je demande, monsieur, dans votre intérêt comme dans le mien, c'est qu'on me laisse travailler en paix!

Si M. Renaison exprimait ce vœu, c'est que déjà, sous d'autres formes, il avait des indices d'une hostilité perfide et tenace.

— C'est curieux, — pensait-il, — depuis quelques semaines, autour de moi, l'atmosphère est changée! Au lieu de la confiance cordiale, une vague suspicion qui crée un malaise, et la plupart de mes initiatives contrecarrées!

M. Édouard Galerne ne participait pas à ce jeu sournois. Et sans doute ne s'en était-il pas aperçu.

Bien entendu l'ingénieur, qui n'avait point l'habitude de mêler au travail les petites histoires du monde et de la galanterie, ne se doutait pas du lien entre ces tracasseries industrielles et la déconvenue dont madame Isabelle de Guivre restait mortifiée.

Mais comme, — ô bouffonnerie de l'humaine aventure! — c'était M. de Guivre qui, au Conseil d'Administration, avec ses amis intimes, se montrait le plus agressif contre ses projets et ses actes, il fut bien obligé de faire un rapprochement entre les griefs amoureux de la femme et l'attitude malveillante de l'époux, acharné contre le seul homme peut-être qui s'était refusé à lui faire outrage.

Renaison ne se trompait pas. Déçue, madame de Guivre, le soir même de son offensive amoureuse repoussée avec tant d'irritante délicatesse, s'était promis d'en tirer vengeance. Pour la première fois, en amour ou, tout au moins, dans ce qui en tenait lieu pour elle, on lui infligeait cette humiliation.

Dès le lendemain, auprès de ceux dans le regard desquels elle avait vu flamber le désir ou s'alanguir un peu de tendresse amoureuse, elle avait commencé, avec toutes les ressources de sa séduction, le plus adroit travail de sape.

Et d'abord, auprès de son mari, sur l'esprit duquel elle gardait de la puissance.

Fulcran de Guivre, elle l'avait abondamment trompé. Mais c'est lui — et de beaucoup — qui l'avait précédée dans

les chemins tortueux et fleuris de la trahison. Il était trop avisé pour ne pas soupçonner les aventures de sa femme, mais trop juste aussi, dans son amour effacé, pour ne pas reconnaître que c'est lui qui l'avait mise en état de représailles. Néanmoins la première fois qu'il se douta d'une riposte à ses fantaisies galantes, il eut le cœur lourd, comme devant un bonheur qu'on a perdu par sa faute.

Depuis ce temps déjà lointain, l'habitude de cette disgrâce et la distraction de ses propres vertiges avaient singulièrement dilué sa mélancolie. Et, par ce qu'on pourrait appeler une sorte de loyauté amorale dans le respect de leur ancien amour, ils s'étaient mutuellement accordé, d'une manière plus ou moins explicite, leur liberté respective.

Si forcené qu'il fût dans l'amour et les affaires, Fulcran de Guivre avait passionnément aimé et admiré sa femme, de douze ans plus jeune que lui.

Après avoir été le rêve de ses trente ans, elle était devenue, durant plusieurs années heureuses, l'enchantement de sa vie. Même, sous ses caresses, il l'avait vue se transformer peu à peu en la femme épanouie, magnifique, volontaire, de grande allure, que Paris fêtait. Il avait été fier de son succès, des troubles qui s'éveillaient dans le sillage de son impérieuse beauté.

A travers les ans, son prestige dominateur s'exerçait encore sur lui. Malgré maintes expériences renouvelées il gardait, comme la hantise d'un cher parfum qu'on retrouve dans sa mémoire, le souvenir des voluptés anciennes.

Voilà pourquoi il ne la contrariait jamais et ne tolérait pas qu'on lui fît la moindre peine. A cet égard ce volage époux d'une femme infidèle se montrait un excellent mari.

Madame de Guivre avait conscience de son pouvoir. Elle en était si sûre qu'elle l'exerçait sans jamais rien demander. Elle sentait tous obstacles abattus devant sa fantaisie.

Cette fois-ci, tant sa vengeance lui tenait au cœur, elle prit la peine d'être sournoisement et ingénieusement persuasive.

Elle s'appliquait à mettre dans l'esprit des gens que, malgré des apparences de réussite, Renaison n'était pas de taille à conduire une entreprise de cette importance :

— Tout petit homme! — répétait-elle sous des formes diverses. — Il manque d'envergure!

Si on lui objectait que l'affaire donnait des bénéfices et prospérait, avec quelle certitude elle répliquait :

— Parce que l'affaire va toute seule! Mais, si elle avait un homme à sa tête vous verriez quel bond!

Renseigné par quelque traître des bureaux, qui était à sa dévotion, elle put invoquer des faits précis à l'appui de ses diatribes, mettre en relief certaines erreurs commises qui, sans son adroite insistance, n'eussent point paru importantes.

Dans les tête-à-tête où elle dénigrait ainsi sa victime, Fulcran de Guivre, inconsciemment, se laissait émouvoir par la femme qu'il avait tant aimée, par le son de sa belle voix, qu'il avait entendue câline et haletante dans la tendresse. Il s'était déshabitué d'elle, mais en gardant la hantise des anciennes ivresses, et il n'avait jamais cessé d'obéir à ses fantaisies. Aussi malgré la confiance sympathique que jusqu'alors il avait eue en Renaison, ne tarda-t-il pas à devenir sévère pour les fautes commises.

GEORGES LECOMTE,
de l'Académie française.

(*A suivre.*)

PAUL ADAM, AUJOURD'HUI

Il est bien malaisé de porter un jugement net sur un écrivain dont l'œuvre est encore plongée dans ces limbes de la gloire que constituent les trente années consécutives à sa mort. Échappé aux perspectives de l'actualité, il n'appartient pas à celles de l'histoire littéraire; trop éloigné de l'auteur (et plus encore si une grande différence d'âge accentue la distance) pour reconnaître en lui-même les émotions des contemporains, le critique ne jouit pas, cependant, d'un suffisant recul pour placer, sans erreur, son modèle, dans la littérature, en son juste point. Interrogés sur Paul Adam, je gage que, parmi les jeunes écrivains d'aujourd'hui, ceux-là même qui gardent fidélité à son œuvre manifesteraient une certaine incertitude. Au surplus, à questionner ceux qui l'ont approché de près et ceux des hommes de son âge qui furent témoins de son aventure spirituelle, on recueille une assez semblable impression : l'opinion, sur lui, est loin d'être précise et concordante.

Non sur l'homme. Une émouvante unanimité salue en lui un être loyal, tout rayonnant d'une flamme manifeste, un cœur généreux et fidèle, fidèle jusqu'à la contradiction et généreux jusqu'au désordre. L'homme, à travers ses livres, à travers maints témoignages, je le vois bien. Au reste, ses portraits nous le montrent exactement tel qu'il fut : cette tête forte, au visage plein et amène, qu'encadre, au temps de sa maturité, une barbe assez « latine »; ce corps robuste de terrien français où un mouvement de l'épaule semble esquisser

un geste d'accueil. Il n'était certes pas besoin d'un long contact avec lui pour pénétrer son caractère et lui vouer de la sympathie. L'œuvre est plus difficile à juger.

Aux lecteurs de son époque comment était-il apparu? Quand Paul Adam publie *le Mystère des Foules* (1895) la génération naturaliste semble avoir achevé sa tâche : l'année 1893 a vu se terminer la série des Rougon-Macquart et disparaître Maupassant. La génération symboliste réagit contre les maîtres de l'époque précédente et brocarde Zola, mais elle garde, à l'endroit du naturalisme, une affection assez « ambivalente », dont témoigne bien un Huysmans. On désirait un romancier qui eût la force de Zola, mais qui y joignît les allures raffinées, le goût des idées et une certaine poésie confuse que le symbolisme chérissait. Paul Adam fut ce romancier et ses premiers succès eurent cette cause. Plus tard, on aima à retrouver en lui l'écho, très francisé, du roman étranger, russe en particulier. Quand enfin une partie de l'élite intellectuelle, sous l'influence d'un classicisme redécouvert, s'écarta de lui, il avait conquis un immense public qui lui savait gré d'avoir accordé, par la louange de l'action, des antinomies dont souffraient secrètement maints Français.

Ces diverses raisons ne jouent plus que faiblement en sa faveur. Lit-on ses livres aujourd'hui? Guère. Son nom n'est pas de ceux qu'on cite, au détour d'une chronique. Des écrivains, dont le goût est sûr, n'hésitent pas à déclarer que toute cette œuvre disparaîtra; mais d'autres, parmi les amis fidèles qu'il groupa, parlent hautement de génie. Sur l'abîme sans fond de l'oubli, si nous ne pouvons guère pronostiquer qui surnagera dans les siècles futurs, il semble bien que la vérité soit entre ces deux opinions catégoriques. Le monument qu'on élève demain à Paul Adam[1], en le rendant, à l'actualité, permettra à quelques-uns une mise au point critique fort utile. Ni géniale, ni dédaignable, sans doute apparaîtra dans une plus juste lumière l'œuvre d'un grand ouvrier des lettres.

Qu'il y ait du déchet dans sa production, je crois que lui-même en eût volontiers convenu. Né en 1862, Paul Adam publia son premier livre, *Chair molle*, à vingt-trois ans. De

1. Demain, 2 juillet, un buste, œuvre du statuaire Landowski, sera inauguré au Trocadéro, tout près de l'endroit où Paul Adam demeura longtemps.

cette année 1885 à ce seuil de l'an 1920 où il mourut, sa persévérante activité ne produisit pas moins de soixante livres : quarante romans, vingt recueils d'essais. Il faudrait y ajouter encore un nombre immense d'articles et de chroniques, dispersés dans les journaux et qui ne seront jamais relus que par les « scoliastes futurs » — Oh Mallarmé! — qui consacreront à Paul Adam quelques thèses. Travail puissant, obstiné, qui fut la plus profonde passion de cet homme. Au château de Montebise, près la Ferté-sous-Jouarre, où il vécut longtemps, son existence était tout entière vouée au labeur; levé tôt, de six heures à huit heures il se documentait; de neuf heures à une heure de l'après-midi, il écrivait; après une promenade dans le parc en compagnie de ses deux grands lévriers, il reprenait la tâche jusqu'à neuf heures du soir. Ainsi fut possible l'élaboration d'une œuvre qui, par son ampleur d'abord, impose le respect[1].

***

Établir, dans la suite de cette production, un classement logique est chose à peu près impossible. Cette vigoureuse personnalité manque de jalons. Les développements s'accrochent les uns aux autres d'une façon sinon arbitraire, du moins subjective. Les groupements que lui-même a proposés, en classant ses romans sous les deux rubriques de *le Temps et la Vie* et *l'Époque* sont un peu fallacieux, car, à l'intérieur de chaque section, les plus grandes différences se manifestent. Quant à l'ordre chronologique, il est plus déconcertant encore, car, dans la même année paraissent les livres les plus divers : en 1897, aux étalages des librairies, on pouvait voir côte à côte un récit militaire *la Bataille d'Uhde* et un roman de psychologie sensuelle *l'Année de Clarisse*,

1. Est-il besoin de rappeler que plusieurs des meilleures œuvres de Paul Adam ont paru dans cette revue, en particulier *la Force*, *le Serpent noir* et *le Lion d'Arras*? Voici d'ailleurs la bibliographie complète de la collaboration de Paul Adam à *la Revue de Paris* : *la Force*, 1898; *l'Enfant d'Austerlitz*, 1901; *au Soleil de Juillet*, 1903; *le Serpent noir*, 1904; *Physionomie de la Conférence de la Haye*, 1907; *la Société brésilienne*, 1913; *la Grandeur du Soudan*, 1914; *la Littérature et la guerre*, 1915; *un Choc*, 1916; *la Terre qui tonne*, 1916; *le Lion d'Arras*, 1918; *une Force de la Méditerranée*, 1919; *l'Éloquence de la guerre*, 1920, posth.; *le Culte d'Icare*, 1922, posth.

sans compter un recueil de *Critique des Mœurs* et une fantaisie politique les *Lettres de Malaisie*. Ainsi observons-nous dès l'abord le caractère dominant de cette œuvre littéraire : une faculté de renouvellement qui, tout à la fois, inquiète et force l'admiration.

On peut, cependant, discerner dans l'ensemble de l'œuvre trois grands thèmes. Le premier est celui qu'il a désigné lui-même comme « l'histoire d'un idéal à travers les siècles ». Il me paraît hors de doute que c'est à ce thème qu'il a dû ses plus certaines réussites, je veux dire la tétralogie de *la Force*, livres un peu confus peut-être, mais hautement évocateurs et qui n'ont guère vieilli. La donnée centrale de toute cette série, qui va d'*Irène et les Eunuques* au *Mystère des Foules* est que les Idées n'ont pas d'âge, que les apparences de l'Histoire ne sont qu'illusions, et que l'homme remet sans cesse ses pas dans les traces de ses ancêtres. Autobiographique pour les parties les plus récentes (comme *le Mystère des Foules* où P. Adam narra son expérience de candidat boulangiste), ce développement est, pour le reste, une extension de l'autobiographie dans le cadre familial. Héritier, par son père, d'une lignée de bourgeois et d'officiers voués aux gloires militaires, il puisera dans leurs souvenirs les éléments de la dynastie des Héricourt (*le Lion d'Arras*, *la Force*, *l'Enfant d'Austerlitz*, etc.); descendant par sa mère des Raxi-Flassans, et par eux, peut-être, des empereurs de Byzance, il voudra retrouver en lui la trace des passions médiévales et byzantines. Si la hiérarchie des plans et les formes de l'illusion, en dépit d'une documentation historique sérieuse, sont assez mal respectées, par contre la sensation de continuité, de permanence de l'idée, est rendue avec une force qui entraîne conviction.

On accorde moins aisément son approbation au second des thèmes qu'il a mis en œuvre, avec une persistance obstinée, et qu'on pourrait définir comme un nationalisme de l'idée latine. Alors que Barrès, avec une souveraine habileté, assignait à son nationalisme un cadre étroit, dans lequel il pouvait mettre en œuvre pleinement ses richesses poétiques, Adam donnait au sien une base à la fois étendue et fragile. Étendue, car rien n'est plus difficile à définir qu'un concept

de race, entendu à la façon gobiniste; fragile, parce que l'idéal gallo-romain n'a pas toujours été confirmé dans sa supériorité par l'histoire. Mais, pour Adam, tout s'expliquait ainsi, depuis Vercingétorix jusqu'à la guerre de 1914, en passant par la Révolution française : la lutte de l'idéal latin contre la menace germanique. Exprimée en même temps dans des romans et dans de nombreux essais, cette notion avait une vertu extensive qui lui permettait d'absorber d'abord l'ambition coloniale (*la Ville inconnue* et *Notre Carthage* en témoignent) puis le souci d'influence française en toute terre latine, particulièrement en Amérique du Sud (*le Malaise du Monde Latin, Contre l'Aigle, les Visages du Brésil*). A ce titre, le rôle de propagandiste de la France qu'a assumé Paul Adam est loin d'avoir été négligeable.

Son troisième thème ne lui a guère porté chance, car les livres où il l'a mis en œuvre ne peuvent être tenus pour de parfaites réussites (même *le Trust*, dont il disait pourtant, en 1914, aux « Treize » de *l'Intransigeant*, que c'était son livre préféré); cependant je crois que jamais il n'est passé plus près du génie qu'en inventant cette donnée. Le malheur est qu'elle n'arriva pas en lui jusqu'à la conscience claire et que, dans toute son œuvre, elle demeure diffuse. C'est ce qu'on pourrait appeler le thème « des Nombres et de l'accomplissement individuel ». Romancier des foules, Adam avait deviné quelques lois de l'ésotérisme de la mystique populaire; il avait éprouvé le sentiment d'une mutuelle répercussion des masses humaines sur la destinée individuelle; il avait entrevu le caractère spirituel d'une donnée que Zola a maintenue sur le plan de la matière. Il y avait là les éléments de quelques incontestables chefs-d'œuvre : mais il eût fallu, pour les écrire, une puissance de synthèse qui manque cruellement au *Trust*. Au reste, « les grandes exigences, rien que par elles-mêmes, dit Gœthe, sont déjà plus estimables, même si l'on ne les réalise pas, que les petits desseins complètement réalisés ».

Pour achever d'esquisser ce portrait littéraire, il faudrait ajouter maintes œuvres qui ne se rattachent à aucune des trois théories ci-dessus : un roman réaliste comme *Chair molle*, des récits de psychologie pure comme *Soi*, ou *le Ser-*

pent noir; des livres très légers, et d'ailleurs fort réussis, comme cette *Année de Clarisse*, où, autour du portrait d'une comédienne jolie et libre, est évoquée une atmosphère sensuelle. Il faudrait même parler de sa collaboration au *Petit Bottin des Lettres* où, en compagnie de Fénéon, Tailhade et Moréas, il égratignait quelques notoires contemporains[1]. Il siérait de noter enfin ses essais dramatiques. Mais, écartant les hors-d'œuvre, il est indispensable de voir par où pouvaient s'unir, dans la personnalité de Paul Adam, les thèmes très différents sur lesquels il construisait son œuvre.

***

Y a-t-il une philosophie de Paul Adam? Si elle existe, elle est sans complexité. Issue à la fois de Gœthe et d'un hégélianisme simpliste, elle se réduit à l'opposition de la vie intelligible et de la vie sensible, opposition qui doit se résoudre dans l'action. C'est dans ce conflit que la Force brutale devient énergie spirituelle et se trouve ainsi légitimée, parce qu'elle n'est que la mise en œuvre d'une volonté qui la dépasse : donnée qui se justifie chez Joseph de Maistre parce qu'elle repose sur des fondements métaphysiques, mais qui, chez Paul Adam, n'a pour base qu'un complexe sentimental, où nietzschéisme et gobinisme font assez bon ménage.

Peu importe, au surplus, qu'un romancier ait une claire conscience des fondements philosophiques de son œuvre : l'essentiel est l'interprétation vivante qu'il en donne. Il est hors de doute que c'est dans l'expression littéraire de cette assertion de force que Paul Adam a trouvé ses meilleurs accents. En louant la puissance, le courage militaire, les vertus d'audace et de sacrifice, il remontait une pente que le naturalisme et le réalisme avaient descendue. Les héros des grands hommes de la période précédente sont des êtres en voie de dissolution. La littérature s'appliquait à décrire avec minutie des faillites, et Paul Adam, au temps où Paul Alexis

1. Dans ce *Petit Bottin* les quatre jeunes compères (c'était en 1886) avaient fait suivre les noms d'Alphonse Daudet, Guy de Maupassant et Georges Ohnet des initiales N. C. ce qui signifiait : notable commerçant. Ce jugement, fort injuste pour l'auteur de *Sapho* et celui de *Bel-Ami*, on veut croire que Paul Adam le déplora par la suite.

préfaçait *Chair molle* (l'histoire d'une fille de maison publique) était dans cette tradition. Quand il entendit retentir en lui l'appel des générations d'officiers dont il était issu, il adopta l'attitude inverse et connut le succès grâce à cette volte-face brusque.

Ce qu'il y avait même de trop simple, presque de rudimentaire dans sa conception de l'acte de force (éloignée des subtils complexes barrésiens!) le servait. Ceux qui demandent à la littérature de proposer aux hommes de commodes certitudes se trouvaient à l'aise dans ces romans puissants, bouillonnants, qui font irrésistiblement penser à ces charges de cavalerie que Paul Adam aimait à peindre. Dans le public qui le suivait, il y avait un grand nombre d'officiers : on raconte même qu'au matin de la Marne le général De Maud'huy lut à ses troupes des pages de *la Force*. Dans cette exaltation de l'action, il y avait, n'en doutons pas, une manière de « refoulement ». Paul Adam avait voulu être officier, et regretta toujours de n'avoir point connu la gloire militaire : le véritable Adam, est-ce l'homme qui écrivait des livres, ou n'était-ce pas plutôt celui qui pénétrait au cœur de l'Afrique, avec quelques soldats, celui qui allait voir Mangin dans son P. C., celui qui pleurait d'émotion devant Metz et Strasbourg reconquises? L'action fut bien pour lui « la sœur du rêve » et il tenta de les unir, obstinément, au prix, il faut le dire, de quelques confusions.

Les contemporains de Paul Adam lui ont reproché quelquefois avec violence ses changements de position. J'ai entendu prononcer à son sujet le mot de palinodie. Il me paraît extrêmement injuste. Rien n'était plus éloigné de ce caractère très noble que la duplicité habile de certaines « évolutions »; aux idées qu'il rencontrait sur sa route, il se donnait avec une fougue généreuse qu'on pardonne rarement. C'est que d'abord il a confondu l'action de l'écrivain en tant qu'écrivain et son action en tant qu'homme; la conception qu'il avait de la littérature, dont nous reparlerons, le poussait à tout mêler. C'est qu'ensuite il avait le goût des idées, non pour leur contenu philosophique, mais pour le pouvoir d'évocation, la vertu de sensibilité, qu'elles possédaient. Tout ce qui lui donnait « l'émotion de pensée » comme il disait, était

accueilli par lui avec ferveur. Cette brillante intelligence était un véritable carrefour d'idées, et si quelques-unes d'entre elles étaient inconciliables, il ne s'en préoccupait que peu. Il voyait très clairement ce qu'était la Force et quelle valeur d'utilité elle possédait : quant à savoir au service de quels principes elle devait être mise, il le savait moins bien.

Toute sa vie, il a rêvé d'accorder des contraires. Traditionaliste et jacobin, napoléonien et républicain, dreyfusard et nationaliste, occultiste et catholique, son être était la proie d'un perpétuel tumulte. Son ami et apologiste M. Camille Mauclair dit fort bien qu'il « exprimait avec ardeur et confusion ses propres troubles ». Une immense curiosité le poussait sans trêve : telles de ses pages sur la Conférence de la Haye sont d'un excellent témoin. A maintes reprises, il a formulé les vues les plus justes sur des questions très difficiles, indiquant en 1906 que les luttes anticléricales feraient perdre vingt ans à la France, pronostiquant en 1915 que la guerre durerait encore trois ans. Il a manqué à sa nature le sens d'une logique assez forte pour accorder les contraires ou, du moins, pour dissimuler leur opposition, car ces oppositions, il ne les voyait pas, il ne voulait pas les voir. « Heureux le temps où l'on pouvait être à la fois révolutionnaire et patriote! » lui disait un jour M. Paul-Boncour. Il ne dut pas comprendre ce regret, car révolutionnaire et patriote, il était les deux à la fois, et bien d'autres choses encore.

Il y a, dans cette magnifique incoordination, une générosité qui inspire la plus haute estime. Toutes les idées qu'il adoptait, jamais il ne les exprimait avec ce feint détachement du dilettante habile; il se donnait à elles, il leur prêtait une sorte de frémissement sacré. Ses confrères l'en raillaient volontiers : la rosserie nuancée a, dans le monde des lettres, plus de faveurs que l'enthousiasme. Mais, autour de lui, s'étaient groupés des êtres nombreux dont l'affection porte hautement témoignage en sa faveur. Au premier rang celle qui, après avoir été sa compagne la plus dévouée et la plus fervente, a voulu maintenir vivante la fidélité à sa mémoire en s'imposant à elle-même le plus entier renoncement. A côté d'elle de nombreux amis dont les écrits ont évoqué sa figure en plusieurs livres. Pour qui se méfie quelque peu de la litté-

rature et de ses jeux, un jugement littéraire assez réservé paraîtra de moindre poids qu'une admiration, tout simplement humaine, adressée au caractère moral autant qu'au talent. Infidèle aux idées, Paul Adam fut fidèle aux amitiés. Qui vaut mieux? On raconte que, au temps de sa plus grande gloire, il continuait à recevoir les anarchistes qu'il fréquentait à ses débuts; mais il ne pouvait faire que son appartement de l'avenue du Trocadéro ne fût magnifique, quasi princier, ce qui lui valut cette remarque désabusée d'un de ses amis, disciple lointain de Vaillant : « Tu te dis anarchiste, et tu mets du verre sur tes tables. » Car la table de salle à manger de Paul Adam était recouverte d'une plaque de cristal, symbole évident d'un luxe bourgeois!

***

A travers l'œuvre comme à travers les témoignages qu'on peut recueillir sur l'homme, ce que je distingue en Paul Adam le plus nettement est un grand amour de la littérature, une véritable passion de la plume. Très cultivé, au point d'encombrer parfois ses livres de commentaires littéraires ou historiques peu utiles, il avait le sens et le respect de la grandeur dans les lettres. Il professait une admiration entière pour les maîtres qu'il se reconnaissait, Balzac, Flaubert. Le moindre de ses articles de journal était illuminé, de-ci, de-là, par une allusion à un grand nom.

Mais il avait de la littérature une conception tout à fait opposée à celle des symbolistes. Rien n'était plus éloigné d'Adam que le dogme de l'art pour l'art, et si Des Esseintes peut passer pour le type le plus représentatif du héros symboliste, on ne voit pas du tout comment on pourrait l'insérer dans l'œuvre d'Adam. Pour l'auteur de *la Force* et du *Mystère des Foules*, la littérature était une activité essentielle, analogue au manger et au dormir. Non pas une activité supérieure, mais simplement l'affirmation d'existence d'un être, une manière d'exprimer sa vie sentimentale et affective. Inscrire « un dogme sans un symbole », disait-il volontiers. Il y a beaucoup d'humilité dans cette attitude qui n'est pas faite pour nous déplaire; mais, proclamée trop haut, cette façon de juger

la littérature eut pour conséquence que bien des intellectuels purs se détournèrent d'une œuvre où ils ne croyaient plus avoir rien à glaner.

Ce n'est cependant pas le moins du monde que Paul Adam ait été médiocre ouvrier de la plume. Faguet avait dit du *Serpent noir* que c'était la « belle œuvre du plus mauvais écrivain du roman »; cette condamnation me paraît bien injuste. Paul Adam lui-même, répondant au critique, faisait remarquer que si, dans son œuvre, on pouvait trouver des fautes, on en relevait aussi chez les maîtres et que, d'ailleurs, « personne n'a l'idée de qualifier Chateaubriand ni Flaubert de mauvais écrivains pour avoir usé du *se rappeler de* ou du *partir à* ». Quand une œuvre a les dimensions — et l'ambition — de celle de Paul Adam, on ne peut guère s'arrêter à de telles vétilles. Au reste, son style, correct et simple, échappe à cette sorte de tourbillonnement qui trouble sa composition et désoriente sa psychologie. Et il est trop évident que le but poursuivi par lui n'était point de passer pour un styliste.

Le roman, pour lui, est une somme d'idées, d'émotion, de pensées, rassemblées en un énorme faisceau. La forme cyclique, veut se justifier moins par la succession naturelle des êtres (comme chez Zola, ou chez M. Romain Rolland ou M. R. Martin du Gard) que par le développement de thèmes idéologiques. Ce qui ne veut pas dire que les idées soient réduites au concept, et exprimées comme telles; au contraire elles éveillaient en lui des images en foule. Il aimait à remuer un grand nombre d'êtres créés par lui; il souhaitait connaître chacun d'eux dans les détails. « Moi, disait-il un jour, je trouve toujours les livres incomplets et trop courts, même quand Tolstoï et Zola les signent. » Il y avait chez lui une prodigalité qui est belle, et dont la grandeur apparaît nettement dans *la Force*, prodigalité qui, dans une certaine mesure, échappe au génie français, en ce sens qu'elle ne s'accompagnait pas d'un sens égal du choix. Car la prodigalité du créateur, en particulier du romancier, suppose, pour prendre toute sa valeur, un sens de la hiérarchie, — c'est-à-dire du choix, — qui fait venir en lumière, à l'instant propice, un personnage, si secondaire soit-il, et l'éclaire d'un jour cru. De même qu'en histoire, en psychologie, il a manqué à Paul

Adam un certain sens de la perspective. A relire la plupart de ses livres, on garde dans la mémoire le souvenir de quelques grandes masses, sociétés, familles, mais aucun personnage ne se détache avec la vigueur d'un Rastignac ou d'un Julien Sorel. Et cela est d'autant plus fâcheux que les procédés de composition d'Adam eussent exigé au contraire des points de repère, des personnages aux destins significatifs.

Il compose, en effet, en cercles plus ou moins concentriques, en tourbillons. Pas de direction générale très nette, un tournoiement. Chez Proust aussi l'on a pu remarquer que la composition avait une forme en spirale, mais dans le tourbillonnement de l'univers proustien, des personnalités très vigoureuses, fortement caractérisées, Charlus, Swann, Bergotte, sont comme des bouées lumineuses. Il manque à l'œuvre de Paul Adam ces lignes bien visibles, éclatantes, que tracent, dans la mêlée des foules, les grandes destinées individuelles. On objectera qu'il a voulu substituer, comme axe d'intérêt, à la destinée individuelle la destinée familiale, mais d'autres exemples (je pense ici, aussi bien qu'à Zola à des tentatives plus récentes, comme celle de M. Thomas Mann) montrent l'extraordinaire difficulté de cette tâche. Le lien demeure lâche, même dans la tétralogie de *la Force* et il se dénoue entièrement dans *le Trust.*

Ce très grand, très beau talent, avait à coup sûr le sens de la création romanesque. Il possédait une puissance d'évocation qui n'est pas niable : dans les meilleures pages de ses romans historiques, on sent vraiment passer le tumulte torrentiel des armées révolutionnaires. La générosité du créateur littéraire, expression de la générosité de l'homme, aboutit à une prodigalité magnifique. Pour atteindre le but qu'il visait, et qu'en France le seul Balzac a touché, — ce qui rend la défaite, somme toute, glorieuse, — il lui a manqué deux choses : cette dose exacte de faculté critique qu'il faut à un romancier pour faire obstacle à l'excès même de ses dons; ce sens de la profondeur que seule donne à l'écrivain la compréhension tragique de la destinée humaine individuelle.

DANIEL-ROPS

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

M. Saint-Georges de Bouhélier, *Le sang de Danton.* — M. Drieu la Rochelle, *L'eau fraîche.* — Oscar Wilde, *Salomé.* — Les représentations de miss Ruth Draper.

L'autre jour, mêlé à la foule qui sortait de la Comédie-Française, où l'on venait de représenter *le Sang de Danton*, j'entendis une jeune personne, derrière moi, dire à son compagnon : « Tu devrais aller voir l'autre pièce à l'Odéon; je t'assure, c'est mieux *découpé.* » C'est moi qui souligne, car rien, dans le ton rapide, léger, de l'inconnue, ne marquait la moindre intention de faire au mot un sort particulier, ni même la prétention d'émettre par lui un jugement. Simple opinion de petite femme, simple avis. Cependant, ce mot saisi au vol me fit mesurer la valeur et l'influence immédiate de ce qu'on nomme « la critique parlée » (en comparaison de laquelle la glose écrite est, sur l'heure, de si peu de poids), en même temps que j'admirai, dans l'espèce, que tant de réflexions, témoignant du goût le plus sûr et le plus décidé, se pussent exprimer avec tant de concision, à savoir : 1° on joue, en ce moment, à Paris, deux pièces sur la Révolution française, qui sont des « découpages ». Toute une esthétique est par là caractérisée; 2° de ces deux « découpages », celui de l'Odéon est le plus habile.

Lorsque l'action se déroule sur un long temps, force est bien à l'auteur de choisir et, si l'on veut, de « découper », dans la durée, certains moments, auxquels, d'ailleurs, les lois

du théâtre, qui sont, suivant les climats, fonction de la faculté d'attention et de la patience du public, l'obligent à imprimer un rythme différent de celui de la vie. Mais il n'y a, à proprement parler, « découpage », que s'il y a fragmentation d'épisodes, sans unité, sans lien. Au cinéma, l'expression « découpage » est un terme technique, uniformément employé, que le film soit ramassé, chose exceptionnellement rare, ou qu'il soit dispersé, ce qui est presque toujours le cas. Et c'est peut-être même parce que l'éparpillement de l'action, au cinéma, est l'un des caractères les plus généraux de cet art éminemment digressif que le mot « découpage » s'est imposé aux praticiens : l'un des défauts habituels des premiers cinéastes étant devenu ainsi comme une règle du genre. Ajoutez à cela que le fait matériel que les pellicules sont bien réellement coupées aux ciseaux a pu influer sur le mode même de la composition cinématographique.

Le théâtre n'avait pas attendu la naissance du cinéma pour concevoir des actions dramatiques se déroulant en divers lieux à différents moments de la durée. Certains ouvrages ressortissant à cette dramaturgie sont des chefs-d'œuvre. Shakespeare tout entier n'est-il pas la plus éclatante illustration de ce système? Mais, dans Shakespeare, non moins qu'à la beauté des scènes, la magnificence de l'ensemble est due à l'enchaînement des parties. Un dynamisme puissant relie et entraîne vers un même but, ou vers des buts symétriques, les divers tableaux du drame. Ceux-là même qui n'ont qu'une valeur d'intermèdes ne font que souligner par une série de ruptures, de suspens et d'oppositions, la continuité du jeu principal. Les féeries les plus aériennes sont organisées selon des plans concertés, qui n'ont rien du « découpage », gratuit et hasardeux, rien non plus de la simple succession d'images colorées, du simple spectacle.

Sans remonter si loin ni si haut, M. Saint-Georges de Bouhélier lui-même, dans *la Vie d'une femme*, nous avait donné, voici quelque douze ans, l'exemple, non pas certes d'une action en nombreux tableaux dramatiquement très serrée, mais, à tout le moins, d'une action où tous les tableaux concouraient à donner l'impression générale d'un certain déterminisme sombre : les engrenages et glissements de la fatalité,

réduits aux proportions d'une médiocre existence. Par son esprit, ce drame était, au théâtre, le pendant de ce qu'est, dans le roman, *Une vie* de Maupassant. Dans *Une vie*, la peinture a un cadre bourgeois, tandis que *la Vie d'une femme* évoque des milieux populaires; en outre, chez M. de Bouhélier, le pessimisme est plus attendri; au naturalisme primitif se sont surajoutées une vague teinte de tolstoïsme et une note naïve, sincère, de poésie faubourienne, celle-ci particulière à l'auteur. Mais les deux œuvres ont bien la même tendance. Toutes les deux sont accablantes; mais accablantes parce qu'elles visent à l'être, donc réussies.

Le sang de Danton nous accable d'une autre manière. Impossible d'imaginer une pièce à la fois plus bruyante et plus vide. Elle est toute en tumulte, et pourtant curieusement immobile. Elle bouillonne de passions forcenées, mais un peu comme l'eau bout sous la cloche pneumatique, à une basse température.

Quoique l'été soit la saison des grandes manœuvres, il est peu probable que l'administrateur de la Comédie ait voulu simplement organiser, aux approches des chaleurs, une expérience de mobilisation générale de ses troupes. Je ne suppose pas non plus que M. de Bouhélier n'ait pas eu d'autre souhait que de faire défiler devant nos yeux une suite de chromos sur la Révolution française. Le titre de l'œuvre en indique l'intention, et celle-ci est la suivante.

Les hommes de la Convention sont poussés par des forces obscures à s'entre-dévorer. Les rivalités personnelles ne suffisent pas à expliquer cette fureur fratricide, dont seule la mystique peut rendre compte. Tout se passe comme si, au-dessus des individus, planait, dans l'atmosphère de l'époque, précipitant la marche des événements, une divinité sanguinaire, une sorte de Moloch implacable à ses propres serviteurs, et qu'il est impossible de désigner autrement que par le nom de l'entité avec laquelle il se confond : la République une et indivisible. Danton a sacrifié les Girondins, Robespierre a fait périr Danton, mais Danton mort entraînera son bourreau vers la lunette fatale de la guillotine, parce que le sang appelle le sang.

Cette vue simpliste et romantique est peut-être discutable,

mais peu importe! Depuis Michelet, elle est devenue quasi-traditionnelle. On la retrouve dans les *Dieux ont soif* d'Anatole France. Il était permis à M. de Bouhélier de la reprendre et d'en faire la cheville ouvrière de son système. Le malheur, c'est qu'il n'en a pas tiré dramatiquement le parti qu'il eût fallu pour mettre la machine en action. Sauf dans deux ou trois tableaux, l'idée centrale (ou qui aurait dû être telle) semble oubliée ou sous-entendue. On dirait que l'auteur pense qu'elle va de soi et qu'elle est même en nous si présente, si puissante qu'il suffit d'y faire de temps en temps allusion, pour que toutes les scènes du drame s'y rattachent, y trouvent leur cohésion et leur signification commune. Ce manque de force dans le dessein aboutit à faire de l'œuvre une imagerie du genre « fresque ». Or, le genre « fresque », au théâtre, a d'autant plus vieilli que les réalisations de l'écran ont depuis longtemps dépassé toutes les possibilités des tréteaux, sous le rapport du spectacle.

Puisque M. de Bouhélier opposait principalement la figure de Robespierre à celle de Danton, peut-être aurait-il pu chercher l'intérêt dans une psychologie un peu moins sommaire des deux personnages. Mais il aura craint, sans doute, de rétrécir le drame en le ramenant à des conflits trop particuliers, trop intérieurs. Surtout, il n'aura pas voulu abandonner sa chimère, qui était de nous restituer l'atmosphère même de la Révolution française, par la résurrection de quelques-unes de ses grandes journées, avec leurs remous et leurs cris.

L'interprétation est à la mesure de son extraordinaire déploiement, c'est-à-dire extraordinairement désolante. Certes, la Comédie-Française compte des acteurs remarquables. Ceux-ci, dans les pièces à quelques personnages, lorsque les rôles sont, par hasard, bien distribués, peuvent encore composer de bons spectacles. Mais, dans de vastes bousculades comme *le Sang de Danton*, les meilleures unités subissent la contagion du plus grand nombre, lequel, livré à lui-même, sans direction compétente, sans conseil venu de l'avant-scène, ne développe que ses défauts.

Quand la troupe, comme c'est ici le cas, donne en masse, c'est alors surtout que la représentation prend un relief

pénible, où s'accusent, comme d'un visage fané sous un brusque éclairage, les rides de l'institution. Il y a un style propre à la Comédie-Française, et qui est un mauvais style : mélange de solennité, de déclamation, de suffisance, codification poudreuse des antiques enseignements de l'école, reproduction mécanique des procédés les plus faux, transmis par une tradition détestable, et d'ailleurs faussés encore davantage au cours de ce transfert. Nous nous refusons à entourer de piété cette noblesse périmée, ces panaches branlants, tels qu'on n'en voit plus, aujourd'hui, qu'aux chars des pompes funèbres.

M. Bernard est, parmi les comédiens de la Maison, l'un de ceux dont j'ai dit qu'ils étaient, pris chacun isolément, des acteurs remarquables. Cependant, si l'on se dégage de l'esprit des coteries qui, aux Français, entourent la plupart des sociétaires, il faut reconnaître que le rôle de Danton, en dépit de certaines analogies apparentes entre le physique du tribun et celui de l'interprète, n'était peut-être pas absolument l'affaire de M. Bernard. M. Bernard a de la force, de l'ampleur, du mouvement, mais tout cela dans la rondeur, la truculence. Bref, il excelle dans le comique. Pourceaugnac est, selon moi, son triomphe. Ici, il manque de grandeur, d'allure épique. Certes, la distinction, dans le rôle, ne serait point de mise, mais, en dehors des manières aristocratiques, il y a une certaine hauteur plébéienne, une certaine vulgarité souveraine, dont j'imagine qu'un homme tel que Danton ne devait pas être dépourvu. Or, au lieu d'un mufle tragique, à la lippe dédaigneuse, M. Bernard nous montre une large face rose qui ne nous effraie pas le moins du monde. Sa colère, au procès, est celle d'un fermier normand qui serait faussement accusé, dans une auberge, d'avoir dérobé une sacoche.

M. Denis d'Inès — qui était un excellent Louis XI dans *les Compères du roi Louis* — est, cette fois, si loin du bon qu'il côtoie le pire. On est éberlué quand on pense qu'un acteur, capable de pareils écarts, est professeur, enseigne... Tout est artifice dans le Robespierre de M. d'Inès, tout y est mélodramatique, jusqu'à sa façon de mettre son chapeau, de froncer le sourcil ou de descendre un escalier. L'auteur, il est juste de le reconnaître, est un peu responsable de ces extra-

vagances. Je vous recommande la scène du repas chez Duplay, le soir de la fête de l'Être suprême, quand l'Incorruptible, halluciné, se lève, prend chaque convive par le bouton, et finalement renverse un flambeau. La manière composée dont M. Denis d'Inès fait le tour de la table, avance une jambe, la retire, chancelle un instant, se précipite de nouveau, tout cela est, en vérité, dans le vieux jeu, comme survivance d'un art aboli, un spectacle étonnant qui confine à la parodie.

De la foule émergent deux silhouettes plausibles; l'une surtout, magistralement dessinée par M. Georges Le Roy : Saint-Just tout de glace et pourtant inspiré; l'autre, composée par M. Dessonnes : noir Carnot rigide et abstrait, sorte d'anticipation du « polytechnicien » et symbole des « Bureaux de la guerre ». Madame Mary Marquet, physiquement toujours très belle, porte superbement le linon galant et l'amazone à grands revers rouges de Thérésa Cabarrus.

M. Drieu la Rochelle a de nombreux dons. C'est un avantage, mais ce peut être aussi une faiblesse, quand on a l'esprit inquiet. Pourtant cette inquiétude d'esprit, qui fait souvent le malheur de ceux qu'elle habite, est une disposition de qualité supérieure, en un mot une noblesse. En outre, il arrive qu'elle communique aux ouvrages d'un auteur je ne sais quoi de fiévreux qui leur donne leur palpitation et, par là, les rend attachants. C'est alors l'auteur lui-même qu'on rejoint à travers l'œuvre, c'est à lui qu'on s'intéresse, plus encore qu'à ses fictions, et ce qui semblait, d'abord, devoir causer sa perte, finit par être son bénéfice le plus clair, son charme.

Ainsi en va-t-il de M. Drieu la Rochelle : par le moyen d'écrits divers, tous pleins d'un rare intérêt, mais dont aucun n'est encore décisif, il est parvenu à composer de sa personnalité une image qui irrite et séduit, enfin qui retient. Une intelligence aiguë, une sensibilité souffrante paraissent maintenir dans son être un perpétuel état de division. Il est sociologue et il est poète. Le jeu des antinomies, des contradictoires est son élément naturel. Quand ces tendances opposées n'entrent pas en conflit, il lui advient, quelquefois, de les concilier, dans une forme, elle-même intermédiaire,

ni prose ni vers, et qui est une sorte d'idéologie lyrique.

Nulle part mieux que chez cet intellectuel, chez ce pur homme de lettres, ne se reflète le trouble profond de ce qu'on a nommé « l'après-guerre ». Lorsque, très jeune encore, il est revenu des armées, il ne nous apportait point des réponses, au fond de sa cantine, mais des questions, toutes urgentes. Depuis, il ne cesse d'interroger, c'est-à-dire de s'interroger. Or, une interrogation est toujours une attente, et, quand l'impatience s'y mêle, l'attente est une anxiété. N'avoir point de foi et ne cesser de se tourmenter à propos de toutes les matières de foi est une extrémité douloureuse.

Après le verset, après l'essai, après le roman, M. Drieu la Rochelle c'est tourné vers le théâtre. Il s'est dit : « Pourquoi pas? » Une question encore. Mais cette question, l'écrivain avait le droit de se la poser. Il lui était arrivé, comme à tout le monde, d'entrer dans un théâtre, sans déplaisir, sans enthousiasme, le plus souvent pour satisfaire à un rite mondain, accompagner des amis. Préoccupé d'idées ou plutôt de difficultés concrètes qui, dans son esprit, affectaient les contours abstraits d'un débat d'idées, il s'apercevait avec surprise, ennui, agacement, qu'il n'était pas plus fait allusion, dans les pièces du jour, à ce qui causait son tourment que si celui-ci n'existait pas, encore qu'il fût d'ordre général et le signe même de l'époque. Par un étrange phénomène, dans une période de crise où les soucis matériels de la vie devenaient si pressants que le théâtre lui-même voyait ses recettes baisser, au point d'en être menacé dans son existence, les œuvres représentées paraissaient totalement étrangères à ces contingences. La caisse et la scène semblaient appartenir à des univers différents.

Cependant, entre tous les problèmes qui retenaient l'attention du Drieu sociologue, cette angoissante « question d'argent » le hantait, en même temps que le Drieu sensible éprouvait vivement combien la pression des forces économiques peut occasionner de désordres, provoquer d'incertitudes dans le domaine du sentiment et y produire de souffrances. Mais, dans ces dures années, la question à résoudre ne se présente pas pour tous du même biais. Il y a, d'abord, les riches, et, parmi les riches, ceux qui jouissent de leur privi-

lège sans embarras et ceux qui en ressentent quelque gêne. Puis, il y a les pauvres, divisés eux-mêmes en deux classes : ceux qui aspirent à sortir de leur condition, et ceux qui l'acceptent, et même y tiennent, comme à un blason, ou comme à une sauvegarde; ceux-ci, pourvu que leur subsistance soit assurée par leur travail, sont contents de leur destinée et méprisent la richesse, parce que leur trésor est ailleurs. Cela posé, on peut, entre quatre personnages donnés : *A*, *B*, *C*, *D*, dont chacun représente un de ces aspects généraux, susciter une intrigue sentimentale, les « jeux de l'amour et du hasard », compliqués ici d'une partie plus aride et plus âpre. Dès lors, il semble que, pour écrire une pièce de théâtre, il suffise, au lieu d'ordonner la discussion en divers points, de la disposer en une série de scènes et d'argumenter sous forme de dialogue.

Florence est une étudiante qui est libre, indépendante, ayant hérité de son père une grande fortune. Elle aime un jeune savant, Jérôme, qui est pauvre et veut le rester. Jérôme n'aime pas Florence. Il aime Catherine, qui est pauvre comme lui. Mais Catherine, qui aime aussi Jérôme, est lasse de la pauvreté. Quand Jérôme lui propose de partager son existence médiocre, elle refuse. Pourtant elle crie son amour. — « Farceuse! » dit Jérôme. *Rideau.*

Catherine a épousé X, qui ne paraîtra pas, mais dont on sait qu'il est riche. Florence a attiré près d'elle Jérôme, qui ne l'aime toujours pas et ne rêve qu'à Catherine. Catherine survient. Maintenant qu'elle a la vie large, elle voudrait bien, par surcroît, avoir Jérôme. Jérôme s'enfuit, dégoûté. *Rideau.*

Jérôme est devenu l'amant de Florence, mais entre eux point d'amour, ils ne sont pas heureux. Catherine revient, souriante. Elle a divorcé, elle est redevenue pauvre. Florence n'a plus qu'à s'effacer. Quoique Jérôme ait perdu, au contact du luxe de Florence, un peu de sa pureté première, Jérôme et Catherine, comme dans les films américains, échangent le baiser qui marque la fin du spectacle et l'aube des bonheurs futurs.

D'acte en acte, évolue la quatrième donnée, *A*, le riche sans remords, Thomas. Celui-là, en punition de sa fortune et de son cynisme, aimera toute sa vie Florence qui ne l'aimera jamais.

Je ne crois pas trahir, par ce résumé géométrique, la conception générale de l'ouvrage, qui est bien celle d'un théorème, mais je trahirais l'auteur si je ne me hâtais d'ajouter que la pièce vaut précisément par ce qu'un résumé n'en peut donner : la fine rigueur du dialogue, l'élégance sèche des formules. Toutefois cette « écriture » même est sans résonance à la scène. Il faut une attention extrême pour noter, au passage, les traits justes ou piquants qui foisonnent, et je suis sûr qu'il en est beaucoup que l'on sera étonné de découvrir à la lecture, parce qu'ils ne passent pas la rampe.

La pièce n'est pas seulement loin du théâtre : elle est encore loin de toute vie, bien qu'elle contienne sur la vie nombre de réflexions pénétrantes. Mais les réflexions sur la vie ne sont jamais que des considérations intellectuelles. Celles-ci ne suffisent point à créer une atmosphère, ni des personnages vivants. L'aventure d'*A*, *B*, *C*, *D*, est si combinée, tellement conçue *a priori*, qu'elle réside tout entière dans la thèse qu'elle illustre ou plutôt qu'elle soutient formellement. On a bientôt l'impression que, dès que *A*, *B*, *C*, *D* sont ensemble, ils ne parlent que d'argent ou des rapports de leurs sentiments réciproques avec la question d'argent. Ils ont l'air de se réunir expressément pour cela, et cette conférence sur le même sujet, constamment interrompue et reprise, ôte à leurs rencontres toute espèce de vraisemblance. Que dis-je ! ils sont eux-mêmes à tel point des abstractions que, lorsqu'il leur arrive d'insérer dans leurs propositions logiques des expressions triviales, relatives à certaines réalités charnelles, par exemple les mots « peau » ou « coucher avec », on demeure surpris et même un peu choqué, comme si les termes d'une équation prétendaient tout à coup avoir un sexe.

L'eau fraîche (mauvais titre, par parenthèse, trop allusif, puisque, emprunté au dicton « vivre d'amour et d'eau fraîche », lui-même requiert explication), *L'eau fraîche* a pour interprètes mesdames Valentine Tessier et Bogaërt, MM. Jouvet, et Pierre Renoir, quatre comédiens excellents, ce qui n'équivaut pas forcément à dire que la pièce soit très bien jouée. Les quatre ci-dessus mentionnés, et que nous admirons personnellement beaucoup, devraient peut-être prendre garde que, à force de jouer toujours ensemble, ils approchent du moment

où ils vont bientôt fonder un poncif de leur propre genre. Péril pour eux-mêmes, péril pour les auteurs, qui risquent d'être contraints dans leur inspiration par la nécessité d'accommoder la course aux ressources et aux limites du quadrige.

Déjà, l'on peut soutenir que M. Jouvet joue moins tel ou tel personnage de tel ou tel auteur qu'il ne joue exclusivement « les Jouvets ». Ce sourcil levé, cet œil clair et fixe, ce regard tout ensemble ahuri et prodigieusement attentif, ingénu peut-être, et peut-être rusé, cette démarche raide, à la fois si jeune et comme menacée d'ataxie légère, surtout cette diction saccadée, tout cela compose à merveille un personnage excentrique, un peu clownesque, plein d'humour, de flegmatique drôlerie, plein d'un grand charme aussi. Mais, d'une composition si particulière est-il possible de faire, sans quelque abus, entrer, d'un bloc, tous les éléments dans tous les rôles quels qu'ils soient? Nous ne le pensons pas. A l'auteur, alors, d'adapter le personnage au type d'avance arrêté. C'est revenir un peu aux conditions de la *Commedia dell'arte.* Un répertoire de fantaisie peut trouver là un terrain favorable et, de fait, ce répertoire, à la Comédie des Champs-Élysées, est né, a fleuri. Y figurent nombre des œuvres les plus précieuses des dernières années. Mais les œuvres de tous les caractères indifféremment sont-elles ici à leur place?

Madame Valentine Tessier possède à fond le registre de la coquetterie : elle y joue des variations ravissantes. Mais le ton dramatique excède son emploi : elle ne peut souffrir sans sourire. Madame Bogaërt a de la singularité. Elle est un peu crispée, un peu artificielle peut-être, mais la femme moderne n'est pas une fleur des champs. M. Pierre Renoir sera parfait, chaque fois qu'il sera bien placé. Il y a là une loi à laquelle nul comédien n'échappe, fût-il le plus grand de tous les temps.

Comme on donne, au cinéma, des « documentaires rétrospectifs », la Compagnie Pitoëff a repris, au théâtre des Arts, la *Salomé* d'Oscar Wilde. C'est là, en effet, une œuvre d'époque. Elle date terriblement. J'entends bien que toutes les œuvres portent la marque de leur temps, et rien n'est plus présomptueux que d'affirmer que le goût de la veille était plus mauvais que le goût du jour présent. Mais une œuvre n'a chance de durée

que si, dans sa composition, la somme des traits généraux, humains, éternels l'emporte sur la somme des caractères qui ne relèvent que de la mode. Autrement l'œuvre sombre promptement dans l'oubli, ou n'a d'éphémère survie qu'à l'état de « curiosité esthétique », ce qui est encore une façon de mort.

Rien n'est plus triste, dans cette *Salomé*, que le grand morceau de bravoure où le poète a déployé ses magies, aujourd'hui impuissantes : lorsque Hérode, pour dissuader Salomé de lui réclamer la tête de l'apôtre, lui offre, en dédommagement de son refus, ses fabuleux trésors, ses paons blancs, sa coupe d'ambre blond et toutes ses « gemmes coruscantes ». On souhaiterait qu'à ce moment, madame Pitoëff, qui interprète le rôle de la fille d'Hérodiade, au lieu de s'obstiner dans son désir impur : « Je veux la tête de Iokha-an », se tournât simplement vers le Tétrarque, pour, de son meilleur accent russe, lui dire : « Tout cela est du toc! »

Notez que cette réplique ne détonnerait guère dans l'ouvrage, qui est tout en dissonances parodiques, en railleries d'un douteux aloi. A l'Opéra, la brutale musique de Richard Strauss a, du moins, l'avantage de couvrir ces fausses pierreries. Mais quelle exhibition cruelle que celle de ce texte tout nu!

Madame Pitoëff qui, en mainte occasion, a fait preuve d'un talent extraordinaire, n'est jamais indifférente, même quand il est manifeste que le rôle qu'elle joue n'est pas de ceux qui lui conviennent le mieux. Ici, elle ne pouvait danser devant nous sans voile, comme il est dit que la petite Salomé dansa devant Hérode. Alors, le metteur en scène a imaginé une danse entièrement et jusqu'au bout drapée; et, sans doute, la malice est curieuse, mais le spectacle devient ainsi tout abstrait, d'une volupté si purement cérébrale, qu'il faut qu'Hérode soit un prodigieux raffiné ou un bien grand vicieux pour en être à ce point troublé. Cependant, par la force de la concentration, par l'intensité de l'émotion intérieure, madame Pitoëff, dans ce personnage qu'elle n'est point, qui la dessert jusqu'à l'absurde, parvient à susciter l'image vivante d'une fillette douloureuse, butée à quelque rêve atroce.

M. Georges Pitoëff est, lui aussi, un bel artiste. De lui je

dirai, comme de madame Pitoëff, que, chaque fois que je l'entends, j'ai l'oreille surprise, pendant une minute, par des harmoniques dont il est fâcheux qu'il n'arrive pas, en français, à se débarrasser (à moins qu'il ne s'applique à les conserver comme sa marque propre), mais, au bout d'un temps très court, je cesse de percevoir ces défauts, le pouvoir de l'acteur s'impose à moi mystérieusement, je subis son incantation. Dans ce rôle d'Hérode, comme dans tous ses rôles, il y a des instants où M. Georges Pitoëff dévie un peu, force la note, comme on dit, mais, à côté de ces brèves outrances, que de trouvailles, que d'intonations justes ou de magnifiques étrangetés!

Il faut admirer ce couple vaillant qui s'est maintenu à Paris, contre vents et marées, qui y a conquis, de haute lutte, une place de premier plan, aujourd'hui si importante que, en dépit de leur origine étrangère, le théâtre moderne français sans monsieur et madame Pitoëff serait un théâtre amoindri.

N'omettons pas non plus de rappeler que M. Georges Pitoëff est un des premiers metteurs en scène que nous ayons chez nous. Avec des moyens toujours réduits, il obtient des effets toujours singuliers. La présentation de *Salomé* nous en est un nouvel exemple.

An moment où la saison théâtrale va finir et où l'on fait le compte des bonnes soirées, comment ne pas adresser un salut à une grande artiste américaine dont les représentations, en langue anglaise, furent, pendant trois semaines, au théâtre Daunou, l'une des principales attractions de Paris?

C'est M. Lugné-Poe, cet éternel pionnier, prospecteur et conquistador heureux de la chose théâtrale, qui a introduit en France miss Ruth Draper, déjà célèbre dans le monde entier.

L'originalité de miss Draper, comme on sait, consiste en ceci qu'elle est à la fois l'auteur et l'interprète de ses ouvrages et qu'elle est, à elle seule, toute sa troupe. En effet si, dans ses compositions, il est, en dehors d'elle, d'autres personnages, ceux-ci elle les évoque, à son gré. Elle est seule à paraître en scène et seule à parler, mais bientôt, par ses discours, ses

regards, sa mimique, par tout son jeu, cette solitude initiale se peuple étrangement. Une foule est là, invisible et présente, ou plutôt si présente qu'elle finit par devenir presque visible. De même, jamais miss Draper n'use d'accessoires, tels que téléphone, stylo, fourchette, cuiller, etc., mais si précis sont les gestes qu'elle dessine dans l'espace, comme maniant ces objets, qu'elle prête à ceux-ci contours, forme, poids, réalité. Cela devient hallucinatoire. La richesse vocale (intonations, inflexions) est, d'autre part, merveilleuse et toujours d'une justesse expressive qui confère à chaque nuance une valeur psychologique.

Le répertoire de miss Ruth Draper est extrêmement varié. Ses drames brefs sont tantôt émus, tantôt fort drôles. Mais c'est dans la satire qu'elle triomphe, dans la peinture des ridicules, je ne dis pas dans la caricature : le trait n'est jamais souligné, jamais chargé. C'est la vie même, saisie, cernée, fixée d'une pointe implacable et gracieuse.

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX
DE L'EXPOSITION COLONIALE

Regard. — La réussite éclatante de l'Exposition Coloniale, le plaisir que prennent à y retourner ceux qui se montraient les moins enthousiastes, cause à Paris d'abord, puis en France, cette forme d'apaisement, limitée, certes, mais qui procure l'espèce de détente que l'on éprouve auprès d'un malade qui atteint la convalescence. Presque toujours, en dépit des esprits moroses et des pessimistes atrophiés, les grandes expositions marquèrent chez nous le mouvement d'une année heureuse, d'un élan. J'entendais encore parler de celle de 1889 autour de moi, longtemps après elle. Un sillage les suit. Celle de Vincennes paraît devoir marquer d'un même éclat l'année 1931.

Elle est heureusement perdue dans la végétation d'où émergent ses campaniles et ses tours et infiniment plus fraîche que ne le sont habituellement ses pareilles. Un de mes amis, qui l'a survolée en avion, me disait qu'elle ressemble, vue de deux cents mètres, à une oasis des Mille et Une Nuits. Je visitais l'autre quinzaine, au retour de Majorque, les vestiges de l'Exposition de Barcelone, où les palais intacts semblent attendre une nouvelle manifestation de l'activité catalane. Le soleil couvrait les espaces non construits d'une brûlante et implacable tunique

En vain, dans ce qu'on appelle le *village espagnol*, œuvre

d'un architecte qui est l'un des hommes les plus intelligents, les plus fins, les plus érudits et les plus aimables de l'Espagne contemporaine, M. Utrillo — qui a donné son nom au peintre célèbre — en vain, nous cherchions l'abri de quelques arbres.

A Vincennes, dans l'exposition du Maréchal, de M. Guesde, de M. Olivier et de tant d'autres nous nous souvenons encore du chêne de saint Louis. A l'emplacement de cet arbre légendaire que nos grands-parents auraient prétendu connaître encore, selon les dires de ces anecdotiers qui brodent le manteau de l'Histoire, à l'emplacement du chêne capétien, s'élève, aujourd'hui, quelque case ou paillote africaine, des danseuses cambodgiennes ou javanaises y ont établi leurs pénates. Ou bien ces trois mièvres et ravissantes danseuses de l'île de Bali, cousues dans des tuniques d'or et dont les cheveux sont piqués d'odorants bouquets de fleurs, comme elles microscopiques, parfumés et aphrodisiaques. Le chêne a disparu, mais d'abondantes frondaisons de nos arbres le remplacent et de nombreux et immenses peupliers d'Italie, que depuis près d'un siècle, l'humidité du lac voisin fait croître avec vigueur.

Ces arbres dissimulent parfois un heureux détail, ils semblent un anachronisme alentour de nos possessions africaines, mais c'est un anachronisme nécessaire. Ces feuillages masquent ou environnent aussi maints chalets, déplorablement « européens », pas du tout *coloniaux*, mais qu'il était indispensable d'autoriser et même de favoriser, pour assurer l'existence financière de l'exposition. Une pareille entreprise ne peut réussir aujourd'hui sans des concours sur lesquels il ne faut pas se montrer impitoyable sans appel. Et puis, fermons les yeux sur ce qui pourrait trop brutalement les choquer et marchons vers ce qui va nous distraire, nous charmer — et nous instruire.

***

L'ANIMATEUR. — Pendant une fête que le maréchal Lyautey donne ce soir dans la grande salle du Palais des Informations — et qui inquiète M. Chiappe, car ce modèle des préfets de police, qui a dans les veines un sang pareil à celui des Ramo-

lino, des Bonaparte ou des Paoli, tient le pouls de Paris dans sa main frémissante, toujours prêt à calmer la fièvre qu'il sent monter, à courir au danger. La soirée offerte par le maréchal Lyautey inquiète M. Chiappe, parce que le nombre des invitations est passé, dit-on, de trois mille à sept mille cinq cents. Mais notre Corse connaît la qualité de ce qui coule de sang méditerranéen dans les veines des Parisiens — et il fait une part aux exagérations...

La fête est merveilleuse, elle est imprévue. Elle ne pouvait être offerte que par le maréchal et donnée à l'Exposition coloniale de Paris. Les noirs de l'Afrique, les athlètes de l'École de Joinville, les danseuses des Indes, et les ballerines de l'Opéra fusionnent : la Parisienne de Degas en tutu, au nez retroussé, au sourire gouailleur, le sportif aux muscles longs, le noir élancé, large d'épaules, à la face aplatie et brillante, forment les éléments d'un spectacle qui tient la salle suspendue. Les dames qui raffolent d'exotisme, le faubourg Saint-Germain hardi et même un peu révolté, se trouvent mêlés au monde officiel qui compte tant de nuances. Ce serait, en 1931, la soirée type toute prête pour être racontée par la duchesse d'Abrantès. Il y flotte cette atmosphère militaire et nouvelle que l'on respire pendant les années du Consulat.

— Scabreuses, ces petites danseuses! — dit le maréchal entre ses dents, alors que les pensionnaires de M. Rouché évoluent avec grâce sur la scène, devant une haie de noirs qui ne portent qu'une sorte de petit caleçon... — Scabreuses! — s'écrie le Maréchal, qui s'est aperçu, ainsi que ses voisines et voisins, que les noirs ne sont pas assez insensibles aux danses qui se déroulent sous leur nez. Mais c'est un piment de plus pour cette soirée coloniale, une manière de *Shéhérazade* au naturel.

Et puis, partout où se trouve le Maréchal, ses cheveux blancs taillés drus, sa taille droite imposent. Peu de chefs de ce temps exercent pareil rayonnement.

Doué pour le commandement de ce regard impitoyable qui enregistre l'erreur, le défaut, la faiblesse dans toute leur étendue et leurs conséquences, mais qui saisit avec la même acuité vertigineuse, l'intelligence, l'activité, la subtilité des collaborateurs employés, le maréchal Lyautey demeure l'un

de ces hommes comme il s'en trouve rarement dans chaque génération et dont la seule présence *organise* déjà l'atmosphère autour d'eux.

M. André Maurois vient de fixer les traits de cette grande figure. Elle emprunte au passé l'usage des traditions, l'emploi des formes, le sentiment de la responsabilité, le plan, longuement conçu et mûri, pour le mener ensuite à terme, en dépit du temps et des hommes.

Physiquement, l'officier de cavalerie, la taille, l'élégance, la netteté, l'allure du grand soldat qui porte la tête, le manteau et le courage sur des épaules droites et assurées.

La métropole paraît toujours éloignée, dès que l'on quitte quelque port de France. L'Algérie, cette autre rive des Pyrénées-Orientales, des Bouches-du-Rhône et du Var, ne possédait même pas un service *quotidien* de bateau l'an dernier! Le Maroc était beaucoup plus éloigné encore. La guerre rongeait la France. Le général Lyautey dégarnissait ses légions pour les envoyer sur le front français. Pourtant, l'œuvre se poursuivait; si elle existe, grandiose, c'est au maréchal Lyautey que nous le devons et ce n'est pas sans un malaise que nous évoquons le retour à Marseille de ce grand Français, escorté jusqu'en vue de nos côtes par la flotte anglaise et que pas un personnage officiel de chez nous ne vint saluer à sa descente du bateau. La gêne pécuniaire de Clemenceau après la guerre; — l'insouciance du gouvernement d'alors pour le maréchal Lyautey; — M. Poincaré obligé de reprendre son métier d'avocat pour vivre, après avoir sauvé nos finances : voilà des erreurs, des indifférences monstrueuses, qui ne devraient pas pouvoir exister. Elles ne diminuent certes point ceux qui en sont victimes, mais ceux qui n'y ont pas remédié.

Le succès présent de l'Exposition Coloniale permet d'oublier les erreurs et de saluer, sur ce fond d'Empire Colonial qui sied aux plis de son ample manteau, l'un des grands organisateurs de ce temps.

***

L'Italie. — Elle occupe sans doute le plus vaste emplacement accordé aux pays participants à l'Exposition de Vin-

cennes. Nous croirions considérer là quelque reconstitution de l'antiquité, bien plus que l'appoint d'un pays ami à la grande vague de colonisation qui s'est emparée de l'Europe depuis un demi-siècle.

L'Empire romain surgit du passé, comme le temple d'Angkor émerge des lianes qui l'environnaient. Les dieux de Rome remplacent ici ceux des grandes civilisations asiatiques émigrées, à demi exterminées et qui s'en sont allées reprendre racine plus loin dans des terres ou des limons nouveaux.

Ses possessions en Tripolitaine permettent à l'Italie d'exhiber à Vincennes un palais plus vaste que la plupart de ceux que Rome a conservés. Le désert gardait un temple enseveli. Les collaborateurs de M. Mussolini l'ont fait renaître des sables de l'Afrique. Il surprend d'abord. Il n'offre rien de ce que nous entendons par *colonial*, aujourd'hui. Il n'est colonial qu'à la manière césarienne. Il est écrasant, il semble défier le temps et les entreprises des hommes. Il symbolise une puissance passée, plus qu'une grande force moderne. Les dieux qu'il vénère sont des athlètes, ils portent des costumes impériaux. C'est le triomphe de la force, des légions, de l'organisation et de la nécessité d'offrir aux peuples conquis une image excessive des qualités et des pouvoirs du vainqueur. Tel que, c'est un magnifique et très symbolique hommage mussolinien à l'Exposition, une collaboration à grand orchestre — et même à grandes eaux, car l'architecte est allé plonger au fond trouble du lac Daumesnil pour y prendre l'eau d'une fontaine jaillissant entre des obélisques d'une matière qui peut imiter le marbre rose. Ces magnifiques jets dégagent, hélas! une odeur de vase que nous ne respirerions pas devant la fontaine de Trévi.

Les rives de la Méditerranée ont inspiré, formé, nourri une architecture grandiose, cérébrale, de plein ciel, aux lignes allongées, paisibles, sereines, aux corniches qui mettent sur la face brûlante des palais l'ombre d'une arcade sourcilière que dore la réfraction du soleil. Les Grecs en avaient été les créateurs, les Romains décuplèrent les proportions, employèrent des moyens perfectionnés et des travailleurs plus soumis à une plus lourde discipline.

Ce palais, cette *basilica* romaine, ont leur nécessité à notre

Exposition Coloniale. La Gaule fut *colonie* romaine. Nous n'aurions garde de l'oublier! Cette occupation nous a longtemps préservés des Germains. Elle nous a laissé, non seulement des vestiges qui font l'ornement de la Provence, mais dans le sang cette vivacité, cette imagination et cette mesure qui sont parmi les qualités dominantes du Latin. Nous devons être reconnaissants au *Duce* d'avoir ressuscité avec tant de faste les vestiges d'un palais, créé sur la terre d'Afrique par cette impériale aïeule romaine qui nous est commune. Nous venons admirer là, moins encore ce qu'on nous impose si brillamment de l'Italie contemporaine et fasciste, que ce qu'on y évoque de nos propres origines. Ce Palais nous rappelle ce que nous ont transmis dans le sang, à nous aussi, ces colonisateurs puissants et ces savants architectes, qui remontèrent l'Europe, parmi des légions intrépides, nivelèrent le sol et le couvrirent de larges dalles jusqu'aux rivages dentelés et perpendiculaires de l'Écosse dont la végétation baignait dans les brumes des mers déjà glacées.

Dans quelque mille ans, des noirs devenus peut-être aussi pâles que nous-mêmes et qui construiront au Sénégal des Expositions Coloniales, évoqueront dans un article de la *Revue de Dakar*, devant une construction de l'ancienne France, et avec quelle émotion, — comme nous-mêmes, pendant cet après-midi de juin, tout ce que le sang français aura donné d'impulsion et engendré d'énergies chez leurs compatriotes.

***

Le Dîner au Temple d'Angkor. — Huit heures et demie du soir. Le ciel est serein, et clair encore, nuancé de jaune et de ces verts clairs que prend l'azur au contact des chromes du couchant. La façade de cet immense temple d'Angkor qui élève sur la nue ses tiares de pierre sculptée, se dresse dans le silence précurseur de la nuit. A vingt mètres de haut, devant le dernier palier du raide escalier qui occupe le centre de l'édifice, une porte dorée. Les cent marches (je ne les ai point comptées) sont désertes. Il semblerait que tout dorme dans le temple. Au pied des degrés, pourtant, une de ces troupes

de badauds qui sont toujours là quand dix agents de police, noir et argent, sont rassemblés, sauf (et encore!) lorsqu'il pleut.

Il faut gravir cet escalier, avec derrière soi les regards des badauds parisiens qui ont l'esprit vif, la repartie prompte, toujours prêts à sourire, à piquer, au seuil d'une fête dont ils n'auront connu que l'arrivée des figurants ou le départ, — mais, aussi, tout prêts à étreindre, si quelque catastrophe se produit. Allons, montons, mon ami!...

C'est long. Ne nous hâtons point. C'est de mauvais ton. Et puis, ce n'est pas dans notre tempérament. Mais, mon Dieu, comment ont fait les invités du ministre des Colonies et de madame Paul Reynaud? Si je m'étais trompé? Si la porte dorée, tout là-haut, demeurait sourde, close et qu'il me fallût redescendre ces cent, ces mille, ces cent mille marches, sous les yeux de ces Parisiens et devant les boutons de nickel si brillants de ces soldats du « front » parisien que sont les agents?... Seul... Continuons. Lentement... Le cœur bat si vite! Et puis, quand on est tout là-haut et qu'il faut dire deux mots, autant faire parler un sourd et muet. La vue de l'Exposition est belle, à cette heure de visite inaccoutumée, du haut de ces petites plates-formes successives. J'aurais été tragédien ou danseur que je n'aurais pas mis plus de soins à gravir cet escalier que je l'ai fait, pour vingt-cinq personnes qui ne sauront jamais qui je suis...

Parvenu au dernier palier, je vois la porte s'ouvrir mystérieusement et magnifiquement, sur une salle de pierre sculptée... Des dames vêtues de blanc, des messieurs en habit noir. L'ambassadeur d'Angleterre qui sourit et qui parle de psychologie avec tant de finesse, madame Paul Reynaud, madame Jean de Castellane, les préfets, des invités de choix, le maréchal et la maréchale Lyautey, monsieur et madame Philippe Berthelot. On n'attend plus que monsieur et Madame Flandin. Je demande, avec sans doute beaucoup de naïveté, quel chemin, quels détours, quels ascenseurs, ont pris les soixante convives du Ministre des Colonies. — L'escalier! dit en souriant madame Piétri.

— Ma robe est légère, la brise soufflait, — dit madame Chiappe, en riant... — Je ne sais pas tout ce qui

m'est passé par-dessus la tête... Mais, les braves agents auront pensé : C'est la Patronne!...

Dîner servi par petites tables, dans le sanctuaire. Madame Paul Reynaud a fait fleurir les tables de lis rouges tigrés. Des trépieds répandent une lueur très douce. Une clarté glisse de la voûte.

Le sous-secrétaire d'État aux Colonies de Grande-Bretagne, Mr. Drummond Shields, emportera de ce dîner un souvenir qu'il est excellent de laisser au représentant du gouvernement anglais, qui n'a point voulu participer à notre Exposition coloniale.

Au dessert, M. Paul Reynaud se lève et lève son verre à la santé du roi George V.

Tandis que parle le Ministre, je regarde les murs du sanctuaire, sous la coupole. Seuls, les prêtres mystérieux pouvaient pénétrer là, les initiés qui vivaient dans la mort et pour qui l'image des dieux se trouvait remplacée par d'opaques et insondables ténèbres, sans qu'ils aient senti qu'ils cessaient d'être agenouillés et tièdes devant une pierre sculptée, pour devenir étendus et glacés entre les bras du seul maître...

M. Paul Reynaud, dont j'aperçois par-dessus les gerbes de lis tigrés couleur de brique, le visage éclairé en dessous, M. Reynaud a le visage lui-même assez asiatique, les yeux qui remontent vers les tempes. Il dit à Mr. Drummond Shields le plaisir que nous ressentons tous de fêter un citoyen anglais à cette exposition coloniale, où la puissance *coloniale* la plus organisée et importante du monde n'est pas représentée.

— Si j'ose reproduire, en la modifiant, un peu, l'exclamation du doge de Gênes à Versailles, dit M. Paul Reynaud, ce qui m'étonne le plus dans cette exposition, c'est de ne pas vous y voir!

Les convives sourient et applaudissent longuement. Le Ministre travailliste entend peu le français. Son ambassadeur a toutes les grâces pour lui traduire les paroles de M. Reynaud. M. Shields répond en anglais. Assez gêné, assez aimable. Il se souvient, à la fin, de n'avoir point porté de toast au Président de la République... Son ambassadeur, avec quelle discrétion, le lui suggère... Nous nous levons.

... Sur une terrasse voisine, dans la projection bleue d'un

clair de lune factice, les Cambodgiennes sont venues danser, entre deux portiques se détachant sur le ciel de la nuit d'été que traversent des chauves-souris argentées.

Nous avions vu les danseuses du roi Sisowath, à l'Exposition de Marseille. Cette fois, le cadre est plus parfait sur cette haute terrasse. Ce sont de nouvelles enfants de seize ans — et ce sont les mêmes rythmes et les mêmes rites... Le sourire et l'œil sinueux, les bras qui ondulent, — le serpent... Spectacle que l'on voudrait entendre commenter par quelque compatriote de ces danseuses profanes et sacrées, qui éclaircirait pour nous les thèmes que nous ne faisons qu'entrevoir. Spectacle de toutes manières incomparable, d'une rareté exceptionnelle. Pour lequel il a fallu, depuis deux ans, que d'immenses collaborations qui s'ignoraient souvent, se fondissent aux deux extrémités du globe.

Le chêne de Saint Louis devait étendre ses ramures quelque part, là-bas, dans les ténèbres de la nuit parée de toutes les illuminations nouvelles qui mêlent aux reflets du jour, des constellations immobiles, et commandées par un dieu en cotte bleue d'électricien...

Dans un beau cortège escorté de porteurs de lanternes annamites aux tremblantes lumières, nous descendons l'escalier du temple d'Angkor devant la foule des soirs. Mais, cette fois, nous sommes devancés par le Président de la Chambre et par des dames drapées de tulle, qui ont l'air d'attendre à la fois le miniaturiste Isabey et l'enlumineur asiatique.

***

Mount-Vernon. — Comme l'Italie, les États-Unis, ont tenu à nous offrir l'hommage du passé. La « reproduction » élevée à Vincennes par les Américains du Nord est d'origine moins reculée dans le temps. Elle est aussi d'apparence plus modeste. Elle représente la maison de George Washington, *Mount-Vernon*. Elle est toute en bois, mais c'est véritablement de bois et non de fibro-ciment dont les Américains se sont servis. Nous touchons l'évocation de plus près. Une habitation construite en bois, selon des principes de longtemps établis, offre des sonorités d'une qualité rare. Je n'ai pas

encore rencontré une personne ayant visité cette reconstitution de Mount-Vernon, ayant vu l'installation, les lits mêmes, qui ne rêve d'en habiter quelque jour une identique. Dans l'une des annexes les Philippines se sont installées. Le plafond est bas, les fenêtres nombreuses, l'atmosphère composée, calme, à la mesure d'un homme qui s'est allongé dans un fauteuil tressé par des individus nés et vivants sous la domination du soleil.

Un phonographe, dont les disques se renouvellent indéfiniment joue des airs interprétés par des instruments à cordes et coupés par des chants. Des photographies en couleur, sur des vitres lumineuses, montrent des plantations, des *vues* qui sont un peu pareilles à celles que nos yeux s'ouvrant et se refermant auraient gardées en voyage. Et nous suffisent. La civilisation coloniale, celle qui, au dernier siècle encore, mêlait aux coutumes du pays occupé, celles de l'occupant, formait un mélange particulièrement savoureux, et suffisamment pittoresque. Le désir d'acclimater des usages lointains, d'en adopter d'autres, de les mêler, donnaient aux mœurs cette quiétude familiale, cette saveur adoucie, dont Bernardin de Saint-Pierre exprima le charme mélancolique et les joies. Nous en avons trouvé l'équivalent, avec toutes les grâces d'un talent nuancé, sensible et humain, dans les premiers romans de madame Henri de Régnier, Gérard d'Houville. Cette salle des Philippines est l'une des rares où l'on oublie la reconstitution, l'éphémère, le carton-pâte et les statistiques. On s'assied dans l'un de ces sièges végétaux au dossier tissé dans la forme arrondie d'une roue de paon — et l'heure passe.

***

Les Indes Néerlandaises. — Par l'apparente perfection extérieure de leurs constructions, la hauteur des tours aux grands toits avancés qui vont, se superposant dans un ordre décroissant et régulier, à la manière des temples de Canton ou de Pékin, les Pays-Bas apportent la collaboration la plus précise, la plus fidèle d'un monument des Indes néerlandaises. Ici nous voyons l'Inde et l'Empire Chinois s'affronter, se juxtaposer, se fondre, avec ces libertés fami-

lières, ces audaces tranquilles dont la civilisation des îles offre toujours des exemples composites si particuliers, — à commencer, tout près de nous, par l'Angleterre, elle-même.

Dans leur vaste palais, les Hollandais ont multiplié les diagrammes, les panoramas, les échantillons présentés individuellement ou comparativement, les reproductions de toutes sortes et jusqu'à ces natures mortes qui frappent l'imagination, comme par exemple l'étalage de chutes de monnaie d'or et d'argent, en cartonnage métallisé qui coulent de guichets dans des paniers et représentent les milliards fournis par le rendement des colonies. Le guichet qui porte ces mots : *la Mère Patrie* ne crache au contraire, nulle monnaie de carton. Il est béant, vide et noir. Le public frissonne et s'éloigne, bien convaincu que la Hollande mourrait de faim, si elle ne possédait que ses tulipes, ses jacinthes — et ses banquiers.

Dans une exposition coloniale ou même non coloniale, mais utilitaire, industrielle, à l'image d'un temps d'affaires et d'entreprises, — hélas! peu fréquemment florissantes lorsqu'elles ont atteint l'âge de raison, — je préfère les photographies en couleur sur des vitres lumineuses, à tous les panoramas les plus réussis.

La photographie nous soumet une vue, jusqu'à un certain point déformée, mais jusqu'à un certain point fidèle, implacablement. Je suis libre de m'enthousiasmer ou de demeurer insensible. Mais le panorama m'offre toujours trop de vieilles bottes au premier plan, avec un bœuf de bois et de cire, attelé à une charrue fournie par les établissements Z, devant une terre dont les flaques d'eau sont figurées par des miroirs. A l'horizon, les nuages font aux montagnes des boas de chèvre du Thibet, peints par un décorateur qui n'emploie que des couleurs sans éclat et ne saurait faire usage que d'un talent moins éclatant encore. Le *panorama* m'exaspère. Il me fait souvenir de ceux qui furent à la mode quand j'étais tout petit garçon et qui créaient dans mon cerveau une atmosphère d'horreur, répandaient la peur et créaient cette sorte de nausée dont on ne sait, tant elle nous terrasse, si elle naît sous le front ou dans l'estomac.

L'ensoleillement de ces tableaux panoramiques semble

obtenu par une chandelle de savetier et ce ciel dont on voulut me montrer l'azur rayonnant se dissimule sous un voile de deuil. C'est le plein air au fond d'une mine. Le ciel est à huit cents mètres au-dessus du puits où nous étouffons — et nous n'aspirons plus qu'à remonter dans la benne qui nous descendit.

Alors je m'en retourne avec un certain plaisir vers le gigantesque temple des fascistes où le marbre n'est que poussière, comme nous-mêmes, mais où je trouve de naïves corbeilles, que l'on pourrait apercevoir encore sur quelque toile de Léopold Robert et que nos demi-frères latins ont remplies des coquillages nacrés de l'Adriatique ou des colliers de verre de Murano.

Il n'en faut pas moins admirer l'effort considérable des Hollandais. Sans doute ne sont-ils que sept millions d'habitants sous la menace constante des vagues de la mer du Nord. Ils ne sauraient négliger un seul jour de maintenir leurs travaux de défense contre l'envahissement des eaux. Ils ont entrepris de mettre à sec le Zuydersée et de gagner leur plus vaste province. C'est un travail de géants. Je pense que nous connaissons mal ce peuple qui n'a jamais cessé d'être grand ni par ses capitaines, ni par ses navigateurs, ni par ses peintres. Son histoire renferme des pages admirables. Il est bien vite fait de soumettre à l'influence allemande ces quelques millions d'individus, dont la personnalité est, au contraire, à tel point marquée qu'elle a pu se maintenir intacte, intégrale entre les redoutables et massifs voisinages de l'Angleterre et de l'Allemagne. Peu de races, sur des terres si réduites et si menacées, ont à ce point conservé leur caractère et leur intégrité.

La fidélité du peuple à la Maison d'Orange est pareillement bien remarquable. La Hollande en a reçu d'éclatantes récompenses dans la personne de la reine Wilhelmine, cette femme de gouvernement, cet homme d'État de premier plan.

***

Le Palais des Beaux-Arts. — Il possède des colonnes laquées de rouge. C'est un échantillon de l'art moderne influencé par tous les Orients. Fontaine aux boules de mosaïques

d'or, surmontées d'un robinet de fourneau à gaz, d'où s'échappe une pluie légère... Colonnade laquée à la manière chinoise, mais trop élevée. Enfin, tout de même, une construction d'exposition qui tient sa place.

Nombreux tableaux. D'excellents. Ils forment la minorité. Trop de peintres ne voyagent que pour aller constater si leur travail ressemble à celui de leurs confrères passés ou vivants. Il arrive que ces peintres ne font que recommencer Fromentin ou... Régamey. L'Algérie a offert à des dames l'occasion de peindre des ciels que l'on dirait fournis par un rayon de soieries et des maisons blanchies à la chaux qui retrouvent tout de suite l'œuf à la neige. C'est presque toujours moins de la peinture qu'un petit entremets de bonnes sœurs. L'anecdote y ajoute un peu d'angélique confite. Le petit Arabe est odieux. L'Ouled-naïl tatouée, genre Dinet, au seuil d'une palmeraie, nous agace. Il faudrait peindre ces sud-algériens avec violence et sénérité. Difficile.

M. Albert Besnard tient ici la première place, avec le *port d'Alger au crépuscule*, que nous avons toujours connu au musée du Luxembourg, auquel on l'a emprunté.

C'est une fort bonne expression de cet art venu après les impressionnistes, qui sentit l'inutilité de vouloir encore capter la lumière du jour et délaissa le soleil pour la lampe à arc. Les toiles de M. Besnard nous semblent presque toujours peintes pendant la nuit. Aujourd'hui, surtout. Il va demeurer comme le peintre des soirs, au temps des équipages, à l'époque des premiers romans de M. Paul Bourget, celle de Pasteur et d'Edison. Il est le Rubens dont les Hélène Fourment sont éclairées par des lampes à grands abat-jour de soie liberty, sous lesquels brillent encore la flamme du pétrole ou déjà les premières ampoules électriques. M. Albert Besnard, orientaliste, n'a point ou guère voulu fixer l'ardeur du jour. Il n'y a point songé. Il a vécu le crépuscule en Algérie ou aux Indes. Il l'y a prolongé sur des toiles roses comme le sang de la grenade. Il sera l'un des grands maîtres de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci. L'entrée d'éléphants porteurs de palanquins sur une place envahie par la foule colorée des Indes est bien remarquable. C'est une grande esquisse que Delacroix eût aimée.

Il y a des toiles de valeur à cette exposition, de très beaux dessins de mademoiselle Louise Hervieu, d'un orientalisme transplanté, mais où l'on retrouve toute la maîtrise de cette grande artiste, longtemps terrassée par la maladie.

M. Jean Dunand, dont le *métier* égale le talent, expose des panneaux de laque, des paravents qui ont extrait de l'orientalisme tout ce que les rêves de Baudelaire et le cinématographe même en pouvaient extraire, pour fournir de grands éléments de décoration.

Toute autre est la participation de L.-J. Bouchaud qui est un orientaliste d'*intimité*, si l'on peut joindre ces mots. Quel peintre charmant, délicat, — un peintre! Je ne connais ni M. J. Bouchaud, ni M. Étienne Bouchaud, qui exposent au Pavillon des Beaux-Arts de la Coloniale. Ce sont deux artistes.

M. C. Duvent appartient à une génération précédente. Il me rappelle avec, en moins, ces inégalités qui, parfois, vont à des sortes de mouvement de génie, qui marquent certaines toiles de Dufeu, un peintre aussi, celui-là, qui aurait pu connaître la gloire de Boudin, si quelques-uns de ses contemporains l'avaient aidé. Comme me disait un jour Forain : — « Dufeu! Il est resté en arrière, personne n'a jamais su pourquoi! »

M. Gaudissart est un décorateur, il est rapide, frémissant, impressionnable, changeant, habile, maladroit même, dans des tentatives toujours renouvelées. C'est un Algérois, qui fait honneur à sa ville natale et qui a depuis longtemps apporté chez nous un élément toujours soucieux de nouveau, de couleur et d'harmonie.

***

Épilogue provisoire. — Tandis que j'écris ces mots, un bouquet de roses de jardin répand un parfum de juin qui n'est que de l'Ile-de-France. Mon esprit ne saurait imaginer que demeures ombragées par les sycomores, les tilleuls et ces peupliers d'Italie, d'où s'échappent, emportés par la brise, des flocons d'une neige d'été bondissante qui ne va point fondre. Notre climat tempéré, changeant et humide, dont il est de bon ton de médire, n'a point mérité l'horreur

que font profession de nourrir contre lui ceux que nous nommerons encore, — quoique... — certaines gens du bon ton.

Hier, pendant une de mes promenades de fin d'après-midi, à l'Exposition Coloniale, au bord d'un enclos fermé par des treillages, à l'abri d'une construction de ciment brun imitant la terre battue, je voyais une négresse, vêtue de toile bleue, et tenant un enfant contre son sein. Elle tendait la main vers les curieux, qui étaient là six cents, peut-être, à la regarder ou à écouter un jeune noir camard, qui pourrait être son frère et qui bredouillait quelques mots de français qu'on lui apprit comme à un perroquet. Six cents Parisiens pour regarder sans broncher une négresse — plus vêtue que ne le sont nos dames blanches, le cheveu crépu, le pied plat. Je me demandais si, en dehors de l'idée colonisatrice, nous n'attachons pas une curiosité, une attention, bien grandes et assez naïves, — un enthousiasme comique à tout ec qui est africain. Qu'en eût écrit et qu'en penserait Molière?

— Colonisons, colonisons, certes! me dit le vieux colonial charmant qui veut bien me promener aujourd'hui... Mais que tout art soit nègre, que toute Vénus soit d'ébène, que tout ce qui peut enchanter naisse du Sahara, que le Hoggar ait acquis en exclusivité, comme les salles de cinéma, le seul film à succès, qu'il faille à nos imaginations Touggourt et Colomb-Béchar comme premier départ pour toutes sensations, tout attrait, c'est risible! L'Exposition coloniale terminée, l'excès d'exotisme vous ramènera certainement vers les canaux de Hollande, les lacs écossais ou tout simplement vers les landes et les grèves bretonnes, et les *admirables*, je souligne, les *admirables* provinces du centre de la France!

Je souris et mon compagnon continue.

— L'encouragement à tant d'exotisme vient malheureusement de haut et de loin. Un académicien qui a fait le tour du monde et visité maints orients déserts avouait récemment n'être jamais allé à Rome et je crois bien qu'il y ajoutait Madrid et Londres.

« Quoique l'on fasse, quel que soit le langage, l'imagination, l'adresse de ceux qui vous vantent les sables, les noirs, le couscous, la poussière de cette Afrique desséchée, sans fruit, sans fleurs et sans eau, préférez la beauté certaine

de vos roses! La brume matinale de l'Oise les a nourries, le ciel léger de Corot les a baignées de son vif oxygène. Et le cristal transparent et uni dans lequel elles baignent vient de Paris. L'objet de terre maladroit, l'ustensile caraïbe, qui a sa beauté utilitaire, ne vous feront tout de même jamais oublier comme à nos snobinets ignorants, Riesener ou Thomyre, ni les artisans de la Renaissance et de ce Moyen âge où l'esprit de nos prédécesseurs en ce monde s'entr'ouvrait, fleurissait à tant de beautés!

Mon ami s'animait et je l'écoutais en regardant l'intelligent visage de « Mabousso Tiam, maître bijoutier (*sic*) à Bamako Soudan ». Les petites dames, qui partent toutes maigres, toutes tondues ou quasi, pour Tombouctou, me font sourire. Elles ne sauraient reconnaître un Perronneau d'un La Tour, elles n'ont jamais visité la cathédrale de Chartres, elles n'ont vu la Vénus de Milo que coulée en bronze et de soixante-dix centimètres de haut sur la cheminée de ces êtres qu'elles confondent pour l'horreur et tout de même certaine reconnaissance égoïste à laquelle elles sont encore incapables d'échapper : le médecin, le dentiste ou les vieux parents à héritage. Mais elles ont passé deux mois chez les tribus du Soudan!

— Mais, mon pauvre ami, — reprit mon interlocuteur, — une implacable, une immense calamité plane, en dépit des modes et des engouements, pour nous autres blancs, sur ces pays africains que le soleil dévore. Que nous les ayons conquis, que nous les fassions bénéficier de certains progrès, que nous en exploitions les immenses richesses, que nous attirions chez nous des noirs, — quoi de mieux?

« Mais nous voudrions, dans l'intimité, qu'on nous parle un peu de la France, de l'Europe, *pour le plaisir*, et des artistes qui l'ont embellie, parée de tant de beautés émouvantes. Un nègre, même costaud, ce ne sera jamais pour ces Parisiennes qu'un figurant sur le théâtre de leur vie. Pour étudier, pour apprendre, pour échanger des impressions et des sentiments, — pour vivre — mieux vaut partir, croyez-moi, pour Rome ou tout tranquillement aller passer un mois à Londres que de se donner les airs d'avoir découvert des choses qui sont l'œuvre d'un père de Foucauld, d'un cardinal Lavigerie,

d'un Brazza, d'un Stanley, d'un Gallieni, d'un Lyautey.

« Assez d'art nègre. Ayons des salles de musée pour y étudier ces spécimens de la vie religieuse des noirs. Préférons Goya ou Manet. Soyons de chez nous. N'influençons point les peintres qui sont les plus influençables des artistes. Ne vidons point l'âme de la France pour l'emplir de cette haleine desséchante qui ne s'allégera pas. Un soudanais est un soudanais, comme un européen est un européen. Ne dénigrons point tout ce que nous avons fait pour aller nous enticher de ces fétiches, émouvants à considérer — dans le désert ou la forêt tropicale, mais qui ne sont, arrachés à leur terre et à leur soleil, que ce qu'ils sont : de pauvres choses, qu'un civilisé ne saurait comparer à ce que nous avons produit. Partez pour Vézelay, partez pour le Puy, visitez la Provence, allez voir les musées de Munich et de Vienne, allez, mon ami, près de *Porta Pinciana*, devant les pins parasols du Pincio ou près de la Piazza d'Espagne, respirer dans quelque petite pension de famille où, jeune homme, j'ai rêvé de près à ces frères charmants, douloureux, enthousiastes et sensibles, que seul le hasard des temps ne nous a point permis de connaître, mais qui sont de la famille, — les plus près de nous, peut-être! — qui avaient même âme, même cœur, mêmes rêves. Envoyons au centre de l'Afrique des pionniers, des soldats, des ouvriers, des hommes d'action : colonisons — mais gardons Bourges et Fragonard, Gabriel et Philibert Delorme, Trianon et Chartres... Et, partout où se respire quelque souvenir du passé, partout où traîne l'atmosphère de la France, devant Sisley ou devant Boudin, devant Delacroix ou Ingres, devant David et Prud'hon, Saint-Aubin et Moreau, — comme devant Rubens et Watteau, Van Dyck et Véronèse, Holbein ou Carpaccio, aimons l'art de nos pays tempérés! »

Mon ami exalté, mais si sincère se tut, et je repensais à ce que M. Paul Valéry me disait hier, après dîner, pendant quelques instants d'intimité, après avoir évoqué son récent voyage en Suède et en Danemark où il fut fêté. M. Valéry me parlait, comme il sait parler, de ceux qui, placés entre les générations passées et celles du présent, lient l'un à l'autre, reforment la trame et s'emploient à la recomposer sans répit.

Ce travail qui est nécessaire, indispensable, est de moins en moins convoité, aujourd'hui. Il tomberait en désuétude si le courage inépuisable de certains ne s'employait à le maintenir.

De nombreux spectateurs de l'Exposition Coloniale, — et trop de jeunes gens d'aujourd'hui, nous donnent l'impression que l'action serait la négation de l'art et que le travail des noirs les plus différents de nous pourrait remplacer ce qui fut indispensable de tout temps, à tous, pour masquer entre la tendresse et les dures nécessités de chaque jour, la tristesse et le néant de la vie. Il n'en est rien.

Mon ami reprit, tandis que nous gagnions la sortie : « Je me demande si ce goût d'exotisme africain chez le sédentaire, chez l'homme de la capitale, n'est pas le signe d'une grande décadence morale. Il est beaucoup plus facile de s'intéresser à un masque noir et d'en tirer quelques expressions, que de parler d'un maître de nos climats.

» Je voyais hier des amis stupéfaits des mœurs américaines telles qu'elles sont peintes dans un film, presque un documentaire de New-York, *Ladie's man*. Évidemment, si le progrès ne tend qu'à établir chez nous une société semblable, qui n'aura sur des murs nus que des spécimens de « sculpture » nègre, — c'est à désespérer de l'avenir.

» D'ailleurs, ajouta-t-il, ces bons nègres nous aiment-ils toujours autant? Sont-ils satisfaits de nous? Achètent-ils notre camelote avec le même engouement? »

Et allongeant le bras, il ajouta : « Êtes-vous bien sûr que cette exposition ne soit pas déjà, elle aussi, une rétrospective? »

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Baudelaire, par **Philippe Soupault** (*Rieder*). — **L'échec de Baudelaire**, par le docteur **René Laforgue** (*Denoël et Steele*). — **Morceaux choisis de Charles Baudelaire**, Introduction et notes de **Y.-G. Le Dantec** (*Gallimard*).

M. Philippe Soupault, qui est un charmant poète — et un romancier — n'entend demeurer étranger à aucun genre et publie, en librairie, ou dans des journaux et des revues de nombreux travaux critiques. Il s'intéresse impartialement à la peinture (il a écrit des ouvrages sur Paolo Uccello, sur le douanier Rousseau), au cinéma et à la littérature. Après un Blake et un Lautréamont, il vient de faire paraître un Baudelaire.

M. Soupault n'a pas une idée très flatteuse des études consacrées par ses devanciers à l'auteur des *Fleurs du Mal*. Il doute que jusqu'à ce jour on ait compris Baudelaire, qu' « on ait porté sur lui un jugement qui engage définitivement » et se propose personnellement de dégager l'écrivain des « brumes légendaires qui l'entourent ».

Ces déclarations un peu surprenantes (on n'avait pas le sentiment que l'opinion commît actuellement de telles erreurs en ce qui concerne Baudelaire) ne tardent pas à être expliquées. M. Soupault se propose de montrer que Baudelaire a *découvert* la poésie et qu'il fut un *critique prophétique*.

Grand poète, nul ne conteste ce titre à Baudelaire, depuis que l'influence de Brunetière ne s'exerce plus. Le premier en date des poètes, c'est une autre question. Il est vrai que M. Soupault pourrait avoir une conception personnelle de la poésie, mais son livre là-dessus fournit peu de lumières : on y lit que « personne n'oserait donner une définition de la poésie », qu' « expliquer lorsqu'il s'agit de poésie c'est détruire », et ailleurs que « la poésie réside dans l'accord de l'humain et du surhumain ». C'est un peu vague, et, dans de telles conditions, on ne voit pas de raison d'arracher au monde des poètes, où nous avions l'habitude de les ranger, Ronsard, Racine, Lamartine Victor Hugo et quelques autres prédécesseurs de Baudelaire.

Il ne serait que juste par contre de reconnaître — mais M. Sou-

pault ne le dit pas, peut-être parce que la proposition est trop évidente — que Baudelaire a considérablement amélioré les moyens d'expression poétiques, en faisant la place plus grande à ce qui est *suggéré*, par rapport à ce qui est exprimé. En ce qui concerne *l'objet* de la poésie, son apport n'a pas été moindre. Repoussant le badinage tendre et licencieux du XVIIIe siècle, l'amour à effusions lyrico-religieuses des romantiques, il a ouvert aux poètes un royaume jusqu'alors interdit : celui de l'amour physique, de ses tristesses, de ses violences. Il a mis à nu son cœur, c'est-à-dire le système que forment nerfs et cerveau, quand le sexe est en jeu. Il a chanté le plaisir de faire souffrir, de s'humilier. En poésie, il a accordé au désir et à l'hallucination la place qui leur revient dans la vie et qui n'est pas petite. Il est peut-être des poètes plus grands que lui, mais il n'en est pas avec lequel des cœurs misérables, tourmentés, puissent entrer plus intimement en communication. Les autres poètes semblent nous convier au spectacle de leurs propres peines. On dirait que celui-là vient au-devant de notre misère. Cela tient peut-être à ce qu'il n'était pas un virtuose, capable de développer un sujet choisi. Il n'avait pas de « facilité », ne pouvait écrire qu'avec sa souffrance. Pour peu qu'elle le quittât, il risquait même de fabriquer des vers de mirliton.

M. Soupault ne pense pas que Baudelaire ait été en croyant, il refuse de voir en lui un poète catholique. Ce serait, dit-il, « vouloir délibérément le diminuer ». Singulière affirmation!... Le fait est que l'on trouve dans la correspondance, les pensées, les journaux intimes des textes contradictoires, grâce auxquels on peut également soutenir que le poète croyait en Dieu et n'y croyait pas. Les affirmations les plus significatives — Lemaître les a relevées — témoignent pourtant plutôt en faveur de la foi. Et d'ailleurs les hésitations et les doutes que Baudelaire a consignés dans ses journaux sont d'un croyant plutôt que d'un sceptique... Aussi « fumiste » enfin et disons-le « épateur » qu'il ait été parfois, Baudelaire n'aurait trouvé aucun plaisir à blasphémer, s'il l'avait fait sans inquiétude. Il était certainement chrétien de pensée et catholique par tradition inconsciemment acceptée.

Équitable, M. Soupault ne fait pas la part meilleure au diable : il juge que Baudelaire ne croyait pas à Satan, sauf sur un plan esthétique. La proposition est discutable. Sans doute Baudelaire n'admettait pas l'existence d'un dieu cornu, porteur d'une fourche et d'une grande queue, mais il croyait à la force du Mal, à une puissance mystérieuse cherchant à entraîner les hommes vers la faute, le vice, la destruction, le malheur. Il y avait en Baudelaire un manichéen.

M. Soupault prodigue très justement ses louanges à Baudelaire critique, mais il exagère un peu, en lui attribuant sur ce plan un génie prophétique : Delacroix, Gautier, Hugo étaient loin d'être des inconnus quand Baudelaire leur consacra ses études. Mais il est tout à fait vrai que les jugements portés dans *les Salons* sur Corot, Rousseau, Devéria, que les études sur Ingres, Daumier, Constantin Guys témoignent d'une rare sûreté de goût et d'un sens inné de la hiérarchie des valeurs. Tout au plus trouverait-on excessives aujourd'hui les charges féroces fréquemment renouvelées contre Horace Vernet. En musique Baudelaire, amateur de « correspondances » qui savait établir des relations très fines entre les divers arts a été un des premiers champions français et un des plus éloquents de Richard Wagner. Ce sont les critiques littéraires de Baudelaire qui sont matériellement les moins importantes : les portraits d'écrivains sont courts, peu nombreux et consacrés souvent à des personnages de mince valeur comme Auguste Barbier, dont Baudelaire surestima certainement le talent. Ce qui manque à la critique baudelairienne c'est une volonté constructrice : l'écrivain ne songe pas à donner une vue d'ensemble d'une époque, — à peine d'un auteur. Il se pourrait aussi que chez Baudelaire le débit d'idées, d'impressions ait été assez mince et que le manque de méthode ait résulté du petit nombre de matériaux disponibles. On ne classe une bibliothèque que si elle est riche. Baudelaire critique, c'est un artiste qui rêve, énonce tout à coup à propos d'une œuvre ou du sens même de la critique, des idées pénétrantes, justes, puis tourne court et passe à une anecdote, au récit d'un souvenir.

Pour définir la position critique de Baudelaire M. Soupault se refère à son Salon de 1846 où Baudelaire développe qu'une critique doit être *partiale, passionnée*, qu'un critique doit se munir d'un *critérium certain*. Pourquoi M. Soupault n'a-t-il pas indiqué la large évolution de la pensée de Baudelaire après cette date? Dans l'étude consacrée à l'Exposition Universelle de 1855 nous lisons : « J'ai essayé plus d'une fois, comme tous mes amis, de m'enfermer dans un système pour y prêcher à mon aise... Mon système était beau, vaste et spacieux... Et toujours un produit spontané, inattendu de la vitalité universelle venait donner un démenti à ma science... J'avais beau déplacer ou étendre le critérium, il était toujours en retard sur l'homme universel... J'ai pris un grand parti : je me suis contenté de sentir » et Baudelaire continue en plaisantant les formules de ceux qu'il nomme les professeurs-jurés.

A défaut de ce texte profondément révélateur, la lecture des critiques de Baudelaire suffit d'ailleurs à montrer que s'il a quelquefois formulé des règles, il n'a jamais étayé sur elles ses jugements. Ce

n'est pas un critique dogmatique, mais un critique artiste, impressionniste. Plutôt que de démonter minutieusement une œuvre, il aime à restituer le paysage intellectuel dans lequel il situe son auteur. Et c'est ce qui fait le charme de sa critique, toujours souple et intuitive.

Le docteur René Laforgue a entrepris d'expliquer Baudelaire par la psychanalyse et il est parvenu, sans broncher, à des résultats étonnants. Selon le docteur Laforgue toute la psychologie de Baudelaire dérive de ce fait que, dans sa quatrième année, le poète a été passionnément amoureux de sa mère (complexe d'Œdipe) et follement jaloux de son père. Les psychanalystes voyant partout des symboles, le docteur Laforgue n'a aucun mal à tirer des *Fleurs du Mal* la démonstration de sa thèse. Voici un exemple de la méthode : Vous vous souvenez de l'*Albatros* et vous avez toujours cru sans doute que ce poème admirable évoquait les difficultés que le génie poétique éprouve à s'adapter à la vie pratique. Il n'en est rien : cet oiseau de mer qui aime la mer aime réellement (transcription psychanalytique) sa mère — et, le poète inhibé — (c'est-à-dire l'albatros) désespéré de porter en lui cet amour songe à la castration. C'est ce qu'exprime paraît-il ce vers :

L'un agace son bec avec un brûle-gueule[1].

Reportez-vous maintenant à cette pièce célèbre : *La Vie antérieure.*

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques

Aucun doute ne nous a jamais paru se glisser dans l'interprétation de ce poème, qui donne une durée splendide à cette impression fugitive, traversant parfois l'esprit des hommes, d'avoir déjà vécu. Eh bien, d'après le docteur Laforgue le poète se reporte là « au paradis du sein maternel, c'est-à-dire à la situation intra-utérine ».

Ses parents survivant en lui (car chacun de nous forme paraît-il une triade : père, mère, soi-même), et ne lui accordant pas de satisfecit pour sa façon de vivre, Baudelaire a voulu, selon le docteur Laforgue, donner satisfaction à cette conscience qui les représentait en se punissant. D'où son sado-masochisme, un désir d'être brimé, châtié dont le docteur Laforgue a cru discerner des manifestations surprenantes : la candidature de Baudelaire à l'Académie, le choix de Jeanne Duval, la volonté de contracter des maladies vénériennes, etc... Nos immortels devront dorénavant prendre garde, quand ils recevront des visites de candidats. Comment dépister le vicieux qui appelle de tout son désir l'échec humiliant, source de voluptés profondes?

1. Bec = pénis d'après les psychanalystes.

La complaisance avec laquelle le docteur Laforgue fait parler les textes, quand s'agit de confirmer ses thèses, est vraiment troublante. Dans un projet de drame « Le marquis du 1er Houzards » jeté sur le papier par Baudelaire, un officier à qui l'on vient annoncer sa grâce dans la prison où il est incarcéré refuse de quitter son cachot et se tue, parce qu'il sait que la vie avec sa maîtresse sera odieuse. D'après M. Laforgue cet officier c'est Baudelaire lui-même, qui refuse de sortir de sa névrose (la prison) pour aimer sa mère.

Il n'y a pas lieu d'insister. Les exagérations des psychanalystes, qui ne voient que sexualité dans toutes nos manifestations oniriques et dans une grande partie de nos plus simples pensées se font connaître ici clairement. Le Dr René Laforgue est sans nul doute un savant distingué, mais il dépense une vaine ingéniosité à défendre une cause indéfendable. Que dans la vie privée de Baudelaire, et dans quelques-uns de ses poèmes, on discerne l'influence de certains goûts vicieux, c'est incontestable. Mais tenter d'expliquer la vie et l'œuvre par l'amour que le poète aurait nourri pour sa mère c'est une entreprise plus que téméraire.

Parmi les récentes publications baudelairiennes, il faut signaler un excellent volume des *Morceaux choisis* édité par la maison Gallimard. En tête du volume on trouvera une introduction de M. Y.-G. Le Dantec qui ne vise pas à révolutionner la critique baudelairienne, mais contient des jugements pénétrants et des indications matérielles précieuses.

Les Aveux complets, par **Jacques Chenevière**
(*Calmann-Lévy*).

M. Jacques Chenevière aime le mystère féminin en cet instant où il paraît le plus dense : il aime la jeune fille, énigme pour elle-même parce qu'elle se connaît mal, énigme plus troublante encore pour l'observateur masculin disposé à parer cette fraîche idole des charmes les plus touchants inventés par son désir.

Les trois jeunes filles que M. Chenevière fait paraître dans « Aveux complets » n'ont pas été groupées en vain sous un pareil titre. Toutes trois se livrent avec audace à des confessions, se laissent glisser à des abandons, presque semblables — et ce ne sont que feintes qui doivent être subtilement interprétées. Sybil s'accuse d'une faute, mais cette faute elle ne l'a pas commise et l'amour est tapi derrière ce faux aveu. Marthe se donne à un jeune homme : mais c'est moins parce qu'elle l'aime que pour l'empêcher d'épouser sa sœur. Daphné fait la coquette et pousse loin le jeu à l'égard

d'un ami de vacances, puisqu'elle trouve moyen de lui faire admirer son corps sans voile. Mais de cet ami-là elle n'a cure : c'est à un autre qu'elle pense, elle a fait une répétition générale pour vérifier la puissance de ses charmes.

Ces savoureuses perfidies M. Chenevière les accommode en artiste délicat et en admirateur émerveillé. Jamais il n'est si maître de son art que dans ce monde d'illusions fabriqué par des cœurs ou des désirs féminins. Il a écrit dans « Aveux complets » ses meilleures pages, ses meilleures scènes, parce que derrière toutes les paroles prononcées, d'autres qui ne sont pas dites restent à deviner, bien plus importantes. Le drame réel se développe sans cesse au-dessous du drame apparent et vient parfois s'enlacer avec lui.

De la trame secrète, il se pourrait que M. Chenevière lui-même ne sût pas tout. Il a la sagesse de laisser subsister certaines zones de doute au milieu de ses inventions les plus précises. Politique d'un artiste véritable, qui fait passer dans son œuvre la vie et ses obscurités. Un romancier qui saurait tout et le dirait s'égalerait à Dieu — avec cette différence que, en ce qui nous concerne, Dieu garde pour lui ses secrets. C'est parfois dans les ignorances d'un créateur que la vie la plus intense vient se réfugier. La première femme du roman *Climats* de Maurois est particulièrement troublante, parce qu'elle demeure en partie inconnaissable...

Le personnage masculin des trois contes de M. Chenevière mérite aussi l'attention. Ce trois fois tenté c'est le narrateur : un amateur d'âmes assez raffiné, n'aimant jamais tant l'aventure qu'en cette phase où, naissante, elle est encore incertaine, seulement possible. Il craint presque le premier baiser qui va commencer de l'engager, par peur de manquer un autre amour pendant le temps où il se prêterait. Réticent, curieux, volupteux et prudent, il est exactement le partenaire qu'il fallait à ces charmantes jeunes filles compliquées et tentantes, qui ne sont jamais si purement elles-mêmes qu'au moment où elles mentent le plus : Ce dilettante n'est pas leur dupe, mais il aime assez le plaisir pour jouer pendant un temps à se laisser prendre aux apparences qu'on lui offre, sûr de pouvoir lui aussi tout à l'heure se reprendre.

Ce livre exquis, un des meilleurs que l'on ait publiés cette année, délicate apothéose de l'impure pureté, dresse pour nous quelques décors adroitement choisis, soigneusement brossés : une école pédagogique à Genève, un mas provençal, un grand hôtel au bord du Léman. Vives couleurs et joie de vivre : quelques embarras d'argent indiqués au passage, pas bien graves, juste ce qu'il faut pour provoquer des allées et venues nécessaires. Il ne s'agit pas de montrer des êtres luttant avec des difficultés extérieures, mais ce qui est

autrement palpitant, avec eux-mêmes. Je suis convaincu que M. Chenevière considère qu'il est d'un intérêt secondaire pour un artiste de savoir comment un de ses personnages trouvera un million ou cent francs — selon son rang — en vingt-quatre heures. La question d'argent pour lui est accessoire. Il est loin des formules « populistes » et on l'en félicite.

Au delà par **John Galsworthy** (traduction de **madame Claireau.** *Calmann-Lévy*, 2 volumes).

Charles Winton, un ancien officier, riche et appartenant à la bonne société anglaise a conçu une passion éperdue pour une femme mariée dont il est devenu l'amant. Une enfant, Ghita, dite Gyp, est née de cette liaison. Mais la mère de Gyp est morte en mettant sa fille au monde. A quelques années de là, le mari de la dame étant également décédé, Winton a pu recueillir chez lui Gyp, qu'il a élevée avec soin et amour. Le monde (le récit se situe dans l'avant-guerre et il s'agit d'une société encore quasi-victorienne) n'a pas apprécié cette habile manœuvre, non plus que l'amour irrégulier d'où elle procédait. Winton, se sentant un peu suspect, a vécu relativement isolé, ne se souciant que de sa fille, de ses chevaux et de son club. Gyp, n'ayant guère eu d'amies d'enfance, est devenue une adolescente rêveuse, un peu sauvage, folle de concerts et de musique.

Ces dispositions expliquent suffisamment qu'à vingt ans elle ressente un grand amour pour Fiorsen un violoniste, d'origine scandinave, rencontré par hasard dans une ville d'eaux. Triomphant de l'hostilité de son père, qui, gentleman, n'aime ni les artistes, ni les bohèmes, elle épouse le virtuose. C'est une erreur : Gyp a le goût de l'ordre et du *home*, Fiorsen celui du vin et des aventures. Il aime sa femme sans doute, mais se montre à son égard maladroit et brutal. Gyp, après de vives luttes intérieures, se détache de lui graduellement. Mais l'indifférence à l'égard de l'homme ne s'accompagne pas d'un désir de rupture. Gyp a le sentiment du devoir et elle se résignerait à être trompée, malheureuse, à voir Fiorsen rentrer ivre le soir, si le musicien ne s'avisait un jour de rudoyer leur bébé. Cela ne se peut supporter, et avec la complicité de son père, qui lui est aveuglément dévoué, Gyp, aussitôt, organise une évasion et, enlevant son enfant... et ses petits chiens, — toutes ses amours — elle quitte Fiorsen.

Solitude, mélancolie, destin manqué, des mois d'attente...; le silence sentimental au milieu duquel vit alors la jeune femme n'est qu'un intermède préludant à l'apparition d'un jeune avocat

anglais, Summerhay, sportif, amateur de chevaux et de chiens, gentleman parfait. Voilà l'homme qui était fait pour Gyp : elle devient sa maîtresse et consacre dorénavant sa vie à l'adorer, et, durant les heures de travail de l'homme, à l'attendre. Mais n'ayant pu divorcer elle est fort mal vue par le « monde » et doit vivre dans la solitude — ce qui est bien fait d'ailleurs pour lui plaire. Summerhay n'apporte pas en amour un pareil esprit de sacrifice : attaqué par tous les siens qui n'aiment pas l'irrégularité — pour laquelle il a lui-même une certaine aversion — il commence à raisonner sur son propre cas. Indice inquiétant. L'homme ne tarderait pas sans doute à céder aux avances d'une jeune fille (qui se conduit à son égard comme une grue, mais a l'avantage d'être dans une situation socialement irréprochable), si un terrible accident de cheval ne tranchait brutalement le fil de sa destinée. Il n'y aura plus dès lors dans la vie de Gyp que désespoir et œuvres de charité. Son cœur sera toujours gonflé d'un amour parfait, qui s'épanouira par delà, au delà de la mort (d'où le titre du livre), plus beau de n'avoir plus à subir l'épreuve d'un présent toujours dangereux.

On a sans doute été frappé, au cours de ce compte rendu, par le fait que *Au delà* semble formé de deux romans : le roman Gyp-Fiorsen, le roman Gyp-Summerhay. C'est une préoccupation constante chez M. Galsworthy de ne pas se restreindre, comme les Français, à la simple narration d'un épisode dramatiquement organisé. Une aventure donnée ne saurait, pour cet écrivain, être artificiellement détachée de la vie où elle prend place. On ne peut tout dire, mais plus on en dira, plus près on sera de la réalité. En cela les Anglais, qui aiment les longs romans pensent tous un peu comme M. Galsworthy et M. Galsworthy lui-même ne s'est jamais senti si à l'aise que le jour où il a entrepris, avec un talent d'ailleurs admirable, d'écrire l'histoire des Forsyte, laquelle représente, format français, une bonne demi-douzaine de volumes.

De notre point de vue la juxtaposition des deux romans de Gyp ne serait sérieusement défendable que si le caractère de cette femme était profondément original. Il n'en est rien : cette simple créature a peu de personnalité et s'il est vrai, comme nous le verrons, que son amour pour Summerhay l'embellit en temps utile d'un charmant éclat, elle paraît passablement neutre auparavant. Aussi le lien qu'elle constitue entre les deux épisodes du roman paraîtrait-il bien fragile, si des réflexions complaisantes ne nous imposaient cette idée que cette femme un peu falote, plus encore qu'une femme, est, quelques chapitres durant, le centre géométrique des conceptions de M. Galsworthy.

Il y a chez M. Galsworthy un ingénieux architecte et l'on n'aurait

pas trop de mal à dessiner la figure schématique, d'après laquelle est construit le roman *Au delà*. Gyp est entraînée dans sa première campagne amoureuse par le goût de l'idéal, de l'infini, exactement par l'amour de la musique. Cette masse de rêves et de nuages vient, cône immatériel et gigantesque, poser sa pointe sur Fiorsen. Naturellement il apparaît vite que l'homme ne mérite pas de représenter ici-bas un univers d'une telle qualité, qu'il n'est pas taillé pour jouer les hommes-symboles, et, bientôt dépouillé des cadeaux de l'au-delà, il n'est plus que le « violoneux » Fiorsen, un malheureux qui, au fond, a eu la mauvaise part.

Summerhay, plus chanceux, est aimé d'abord pour sa peau rose, ses muscles, son hérédité anglaise, ses yeux, sa personne. Excellent début. Cette sympathique animalité va devenir, pour Gyp, l'origine de rêves nouveaux, d'un second idéal, solidement chevillé à l'homme celui-là, puisqu'il est né de lui, au lieu de se poser tout construit sur lui. Terrible jeu d'ailleurs, néfaste au repos d'une âme féminine. Ce que l'on tue le plus malaisément c'est un idéal. Dans le cas de Fiorsen, l'homme et l'idéal s'étant séparés aisément, Gyp s'était consolée. Elle souffrira toujours au contraire de la perte de Summerhay, parce que les images merveilleuses qu'elle chérit sont la perfide transposition d'impressions réellement ressenties.

Ainsi le premier amour conditionne le second. Il lui est opposé, symétrique. Et l'unité, dans le domaine littéraire, est obtenue pour peu que l'on veuille bien considérer la courbe des amours de Gyp dans l'absolu et non pas les pauvres hommes qu'elle aime. Théoriquement rien à objecter, mais comme ce ne sont pas uniquement les philosophes qui lisent les romans on jugera généralement que celui-ci est un meuble à deux tiroirs.

Examinons un peu les personnages qui y sont rangés. A quoi tient-il que ce complexe Fiorsen, oscillant, en bon slave, entre l'amour et le goût de la destruction, soit si médiocrement vivant? C'est le fils trop pâle d'intelligentes réflexions d'écrivain. Rien de plus éloigné de M. Galsworthy que le nihilisme. Il peut le penser, il ne le sent pas. Son violoniste en subit les conséquences. Ce pauvre artiste joue bien son rôle : mais nous savons dès l'abord qu'il joue, en attendant de comprendre au seuil du second volume, la raison même de son existence, qui est de préparer l'apothéose d'un véritable amour, d'un amour anglais.

Le bénéficiaire de ce triomphe, c'est Summerhay. Bien vivant celui-là, nourri de viandes saines, gentil—et parfaitement médiocre. C'est le délégué moyen d'une société que M. Galsworthy a peinte ailleurs en traits inoubliables : le relief lui manque un peu, parce que, pour les nécessités de l'action, il est tenu éloigné des deux

réservoirs de force qui versent à ses pareils une débordante énergie : la famille et les affaires. Terne et doux, Summerhay lui-même ne vaut que comme *objet* de l'amour de Gyp. C'est une utilité.

Ainsi tout revient à l'amour de Gyp et ce qu'il y a de particulier dans cet amour, comme dans celui qui enflamme toutes les héroïnes de Galsworthy c'est qu'il naît et vit contre la société. Par l'effet d'une préférence esthétique, qu'il n'y a pas lieu de discuter, et qui lui a inspiré d'ailleurs de vrais chefs-d'œuvre. M. Galsworthy qui se plaît et excelle à peindre les amoureuses, les conçoit presque invariablement comme rejetées par le monde, par cette bourgeoisie aristocratique de l'époque victorienne dont il s'est finement moqué, mais qu'au fond il vénère.

En aimant un homme hors-classe, un artiste, Gyp faillit d'ailleurs à la règle du jeu, car le destin des héroïnes de M. Galsworthy, appartenant au monde et tenues en suspicion par lui (ce qui est le cas de Gyp, à cause de sa naissance irrégulière) est d'aimer des gens du monde orthodoxes. Summerhay, de ce point de vue, représente l'amant idéal et la commodité littéraire suprême, car la réprobation de ses proches rejette l'aimée vers une solitude plus profonde encore.

Une femme amoureuse, que tout le monde refuse de voir, et qui ne désire voir personne, inspire toujours à M. Galsworthy des pages admirables. C'est son thème central, sa grande réussite et personne n'a oublié la séduisante figure d'Irène dans les Forsyte. Gyp comme celle-là possède un grand charme poétique. Lovée au milieu de cercles de silence, entourée de champs et de campagne, attendant l'amant qui va venir, elle représente une merveilleuse puissance de vie, une force de la nature irrésistible et douce, une sœur humaine des fleurs et des fontaines.

S'inspirant en cela d'un des plus beaux phénomènes de la vie affective, M. Galsworthy réussit à tirer ces grandes figures d'amoureuses de femmes au caractère indécis, insignifiant, à l'intelligence médiocre. Ces héroïnes n'ont pas de traits nets, peu d'idées, elles ne portent aucune marque familiale ou personnelle : elles ne tiennent à rien, sont parfaitement insaisissables et concentrent en elles toute la poésie du monde. Cette floraison magique que l'amour provoque dans une âme féminine, ce soudain convent de sortilèges personne ne sait l'évoquer comme M. Galsworthy.

Mais un écrivain ne doit pas trop laisser voir les thèmes où il excelle. Entre plusieurs images trop semblables, l'une fait songer à l'autre. Gyp rappelle Irène des *Forsyte*, Aubrey Noel du *Patricien*, d'autres encore, et les événements, autour de ces doux visages, semblent s'ordonner selon un rythme identique. Les souvenirs se

pressent dans l'esprit du lecteur, s'opposant à la foi, à l'émotion. Il est vrai qu'un autre plaisir naît, celui de comprendre comment des romans déjà lus et sincèrement admirés, des romans sur lesquels l'analyse n'avait pas de prise étaient construits, celui en somme de démonter la mécanique. C'est une volupté dangereuse, égoïste, destructrice, car elle ronge le charme de souvenirs anciens et insinue l'idée d'artifice dans un domaine où l'on s'était habitué à ne voir que simple nature et ardeur spontanée.

Nabuchodonosor et le triomphe de Babylone, par G. R. Tabouis (*Payot*).

Madame Tabouis, qui étudia naguère la civilisation égyptienne et Tout ank Amon vient de publier un ouvrage documenté et vivant sur Babylone et Nabuchodonosor. Ce sera un sujet d'étonnement pour beaucoup de voir avec quelle précision on peut, aujourd'hui, — après les grands travaux de fouilles entrepris dans la vallée de l'Euphrate, le patient déchiffrement d'innombrables inscriptions cunéiformes, — restituer la vie quotidienne des Babyloniens et son cadre.

La cité, on le sait, était immense. Dans l'enceinte qui l'enfermait notre département de la Seine tiendrait à l'aise. Pour la protéger et l'embellir, ses rois, utilisant le travail des esclaves, avaient fait accomplir de grands travaux. Au milieu d'une campagne fertilisée par un réseau serré de canaux d'irrigation, on voyait s'élever derrière les hautes murailles, des constructions immenses, pressées l'une contre l'autre : palais des princes, palais administratifs, magasins et surtout les temples, qui, au nombre de quarante-trois, atteignaient parfois les proportions des actuels gratte-ciel new-yorkais. Cette ville énorme, riche, peuplée était bien administrée, prospère : le commerce y était savamment organisé, l'ordre assuré : la science se réfugiait dans les temples, où les prêtres poursuivaient leurs étonnants travaux, qui font encore aujourd'hui l'admiration des astronomes modernes.

Dans une cité voisine, Sippar, satellite de Babylone, ville sacrée du dieu Shamash, les prêtres avaient organisé un curieux centre commercial : marchés, magasins, et archives s'abritaient là sous l'égide de la divinité qui présidait aussi benoîtement à certains échanges, pas trop différents de ceux pratiqués aujourd'hui dans les bourses de valeurs.

Tout cela constitue un cadre qu'un lecteur moderne intelligemment guidé n'a pas trop de mal à évoquer. Les cérémonies religieuses, que madame Tabouis a décrites dans plusieurs chapitres de son livre, nous paraissent, elles, plus étranges et surtout cette fête de la déesse

Istar, où les jeunes filles de la ville faisaient l'offrande de leur virginité au premier requérant. Enfin, ce qui fait paraître l'extraordinaire barbarie qui se conciliait avec cette civilisation par bien des côtés raffinée, c'est la vie guerrière de Nabuchodonosor elle-même, ce souverain courageux, intelligent, bon diplomate, mais d'une férocité inouïe. Le conquérant, qui détruisit Ninive, et vainquit Syriens, Égyptiens et Arabes a massacré des populations entières, mutilé des milliers de prisonniers, crevant lui-même les yeux aux captifs de marque qu'on lui amenait, la langue et les lèvres percées de trous où se trouvaient passés les premiers anneaux des chaînes qui les liaient. Des populations entières étaient transplantées et des milliers d'hommes mouraient dans ces exodes. Les Israélites à ce sujet font retentir l'histoire de plaintes justifiées.

L'horreur de ces supplices, l'effroyable condition des esclaves, les fleuves de sang répandus finissent par obséder le lecteur au point de ne plus lui permettre d'admirer comme il devrait la savante organisation de l'Empire, la splendeur de sa capitale. Les Chaldéens semblent avoir hérité du goût du massacre gratuit, que possédaient leurs ennemis séculaires les Assyriens. Aucun peuple n'a étalé avec autant de complaisance que les Babyloniens sur ses bas-reliefs, ses monuments, le tableau des prisonniers écorchés, torturés. C'était une race de bourreaux et si Jérémie feignit de croire qu'elle tenait l'épée d'Iahvé, c'est qu'il avait une bien grande idée de la fureur de Dieu contre ses enfants. Une telle férocité soulève notre dégoût.

Triptyque, par **Henry Jacomy** (*Lavauzelle*, 3 vol.)

Ces trois petits volumes illustrés d'excellentes photographies contiennent des souvenirs de campagnes marocaines et indo-chinoises. Ces évocations prennent généralement la forme de tableaux en prose rythmée. M. Jacomy voit juste, mais il subit, en face du papier, la hantise de la littérature. Ses tableaux vigoureux sont parfois gâtés par un lyrisme un peu lâche, une certaine incertitude dans l'expression.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e

---

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.